23me Année — No 21 — 1er Novembre 1916

NOV 22 1916
UNIV. OF MICH. LIBRARY

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Abel Hermant	*Le Caravansérail* (2e partie)	5
Olivier Guihéneuc	*La Bataille du Jutland*	41
Claude Ferval	*Paul Hervieu*	76
Pierre La Mazière	*A Bord de l'Hôpital flottant.* — II.	120
Louis Artus	*L'Idole*	157
Ferdinand Bac	*Le Dilettantisme de Guillaume II*	190
Jane Misme	*La Guerre et le Rôle des Femmes*	204
Ernest Lavisse	*A propos de quelques « Échoppages »*	227

Copyright 1916, *Revue de Paris*.

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1916

DES CRIS DANS LA MÊLÉE,
par **Jean Aicard.**

Ce sont les réactions, en idées et en sentiments, des actions violentes et grandioses qui se réalisent au front, ou des actes de prévoyance, de charité, de défense morale qui se produisent à l'arrière. L'auteur nous renvoie les échos de la terre française en pleine tourmente. Le poète s'exalte, il s'attendrit, il loue, il s'indigne, et nous fait entendre ainsi, avec son éloquence coutumière, les cris d'espérance, de foi et aussi de colère qui s'élèvent de tous les lieux où l'on souffre, où l'on se bat et où l'on meurt.

LA GUERRE ACTUELLE COMMENTÉE PAR L'HISTOIRE
par **A. Aulard.**

M. Aulard a recueilli dans ce volume les articles si remarqués qu'il a publiés dans *le Journal* et dans certains journaux américains. Ces pages, écrites au jour le jour, mais où l'auteur a mis toute son expérience d'historien et sa clairvoyance avertie de bon Français, sont vivantes, pleines de choses, et instructives jusque dans leurs réticences. Réunies, elles s'éclairent l'une l'autre, se complètent, s'ordonnent. Nul doute qu'elles ne gardent leur intérêt longtemps encore après le « grand dénouement ».

Dans son prochain Numéro la REVUE DE PARIS *commencera :*

L'Énigme de Givreuse

par

J.-H. ROSNY AINÉ

RÉCITS DE BYZANCE ET DES CROISADES,
par **Gustave Schlumberger.**

Appuyés sur une documentation très sûre, ces récits évoquent, sous leurs aspects les plus pittoresques, les principales scènes de l'histoire du monde oriental au moyen âge. On lira avec un intérêt particulier les pages consacrées aux héros rudes et sanguinaires des croisades Renaud de Châtillon, Pierre de Lusignan, roi de Chypre, dont M. Schlumberger retrace la fin tragique. On verra comment les Turcs firent le siège de Constantinople, où, pour la première fois, de groscanons furent mis en œuvre contre une place. La guerre actuelle rend plus passionnante cette histoire des premiers chocs de l'Orient et de l'Occident.

LE MIRACLE DU FEU,
par **Marcel Berger.**

Ce livre est à la fois un roman et un journal de guerre ; l'observation y tient presque autant de place que la fiction, et il doit à ce double caractère son double intérêt, à la fois littéraire et documentaire. M. Marcel Berger a traité son sujet avec ampleur et en même temps avec un souci de détail qui rend l'ouvrage attachant et instructif. Il offre à ses lecteurs une excellente occasion de s'initier à la vie intérieure de nos héros aussi bien qu'à la rude beauté de leur vie extérieure. *Le Miracle du Feu*, pour toutes ces raisons, est un des livres intéressants et considérables que l'on a donnés sur la guerre.

LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

VINGT-TROISIÈME ANNÉE

TOME SIXIÈME

Novembre-Décembre 1916

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85 bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85 bis

1916

LE CARAVANSÉRAIL[1]

VI

LES APPROCHES

A peine rentrée en son appartement, déjà Irène se repentait d'avoir laissé sa mère libre de toute surveillance. Elle comptait pour rien celle de M. Gilet qui était judicieux, mais sans autorité sur la princesse, et de qui le rôle se bornait à lever les bras au ciel quand les catastrophes étaient accomplies. Irène était bien fâchée d'avoir boudé, et bien punie. Elle s'étonnait que ce fût pour elle une privation insupportable de n'être point dans ce salon, d'où elle s'était volontairement exilée ; elle se demandait avec une inquiétude extrême ce que sa mère, la bride sur le cou, y pouvait bien faire d'absurde pour le moment.

Tous ces gens, qu'elle n'avait qu'entrevus, et qui étaient appelés désormais à jouer un rôle dans sa vie, elle pensait que, dès ce soir, ils allaient prendre position sans qu'elle intervînt ni qu'elle manœuvrât, et que demain, quand elle reparaîtrait sur le champ de bataille après vingt-quatre heures sottement perdues, elle trouverait la partie engagée. Ce Démètre ! Elle était sûre qu'il mettait son absence à profit ! Ce qui la touchait

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 octobre 1916.

306858

plus était d'avoir manqué l'occasion d'approcher le petit Serge Moreau-Delval. Elle eût pris avec lui d'abord des façons de sœur aînée. Elle lui eût inspiré confiance. Elle l'eût amené à la familiarité, à la tendresse, insensiblement : il n'y a aucune différence, à cet âge, entre insensiblement et instantanément. Et cependant Sophie-Daphné devait, à cette minute même, faire aux parents mille grâces; elle murmurait — à tue-tête — que le petit était « ravissant » ; elle le faisait rougir, elle le flattait. « Moi, se disait Irène jalouse, me reconnaîtra-t-il seulement, demain, quand il me reverra? Je serai pour lui une étrangère. » Et elle avait un serrement de cœur, elle avait envie de pleurer !

Cette bouderie d'enfant gâtée, non moins que l'idée fixe d'un tout jeune homme et presque d'un enfant, entretenait Irène dans un état de puérilité. Elle ne savait point précisément si elle avait ou non la migraine ; elle croyait plutôt ne l'avoir pas eue au moment qu'elle le disait, et se l'être suggérée en le disant, comme il arrive aux écoliers qui feignent un malaise pour se dispenser d'aller à l'école. Elle se dit, fort stupidement :

« Je ne m'endormirai certes pas avant que maman n'ait remonté et ne soit venue me dire bonsoir dans mon lit. »

Elle tendait l'oreille aux moindres bruits. Longtemps elle n'en perçut à peu près aucun.

Le premier, qui la fit tressaillir, venait de la chambre voisine, de la chambre de Démètre ! Il se retira chez lui bien avant Sophie-Daphné. « Faut-il, pensa Irène, que maman s'amuse en bas, pour oublier son lit à une heure pareille ! » Elle regretta d'autant plus de s'être mise elle-même en pénitence.

Le *Titanic*, ainsi que la plupart des immeubles récemment construits, était une vraie boîte à musique. Démètre ne pouvait faire un mouvement, un geste, qu'Irène aux aguets ne l'entendît. Elle en était effarouchée bien étrangement. Elle en était aussi épouvantée. Elle sentait que ce rastaquouère n'avait qu'une serrure à forcer, qui ne devait pas être bien solide, pour faire irruption chez elle, et que, s'il paraissait, elle serait d'abord comme paralysée, entièrement à sa merci. Et non pas seulement ce soir, mais tous les jours, à toute heure du jour. Il lui semblait que n'importe où et n'importe quand

se manifesterait le bon plaisir de cet homme, qui lui inspirait cependant une répugnance physique, elle serait sans défense contre lui comme un pauvre oiseau fasciné... Elle sourit.: elle entendait le froissement des draps, jusqu'au bruit léger de l'interrupteur ; un soupir, un souffle plus régulier, même un ronflement. Elle ne put se défendre de murmurer :

— L'imbécile !...

Mais elle éprouvait un immense soulagement. Puis ce fut une grande douceur : elle entendait maintenant quelqu'un aller et venir au-dessus, où elle savait que logeaient les Moreau-Delval. Les parents, sans doute : car Serge devait dormir depuis longtemps... Et enfin, à minuit et demi, la princesse regagna ses appartements, accompagnée de M. Gilet. Ils se séparèrent dès le vestibule, après le baisemain d'usage, et Sophie-Daphné commença de faire aussitôt un charivari à réveiller toute la maison.

Madame la princesse de Samos n'est pas une femme savante. Elle n'a pas la moindre prévention de l'ordre métaphysique contre la réalité objective du temps et de l'espace ; mais elle n'a, dans l'étendue, aucun sens de la direction, ni, dans la durée, aucun sentiment de l'heure. Elle croit, comme Chantecler, qu'elle fait lever le soleil, quand elle sonne sa femme de chambre et lui dit :

— Rosa, ouvrez les rideaux.

Comme le roi Auguste, qui pensait que toute la Pologne fût ivre quand il avait bu, elle ne doute point que toute la terre ne veille ou ne dorme selon qu'elle-même veille ou dort. Elle ne douta donc point qu'Irène ne fût parfaitement éveillée, en dépit d'une migraine à quoi elle n'attachait aucune importance puisqu'elle n'avait pas mal à la tête, et elle lui cria d'abord :

— Ma chère, le communiqué est excellent.

— Comment le sais-tu? — cria Irène.

— *Ces messieurs* se le font téléphoner de leurs cercles. Mais attendez, je viens, j'ai cent mille choses à vous raconter.

Irène attendit un bon quart d'heure. La princesse faisait sa toilette de nuit, sans hâte. Elle parut enfin, dans le plus bizarre attirail.

Sophie-Daphné était ordinairement vêtue, l'après-midi et

le soir, avec autant d'incohérence que de magnificence; elle semblait jouer dans une revue le personnage de la bohème dorée. La nuit, elle outrait encore son luxe, mais elle n'admettait plus que des parures d'une irréprochable netteté. On peut dire qu'elle se faisait belle pour soi et non pour la galerie ; car sa pudeur, dans l'intimité, devenait farouche ; elle ne souffrait d'être vue que de sa femme de chambre ou de sa fille, et n'eût pas manqué de se croire déshonorée comme Diane surprise au bain, si toute autre personne, même de son sexe, l'eût en effet surprise, non pas dans la petite tenue de cette déesse, mais dans un déshabillé beaucoup plus habillé que tous ses costumes de ville.

Elle s'accommodait pour dormir à peu près comme les actrices qui doivent se mettre au lit sur la scène, ou comme le mannequin d'une marchande de blanc. On ne la voyait que décoiffée le jour : elle était coiffée à miracle la nuit. Elle assujétissait une chevelure abondante et rebelle au moyen de bandelettes à l'antique, et se testonnait comme Platon voulait faire les poètes, avant de les reconduire aux frontières.

Elle parut chez Irène ainsi coiffée, et, quant au reste, perdue parmi un nuage de linon. Ce n'est pas tout : elle était de surcroît enveloppée dans une grande pièce de point d'Angleterre, qui servait de voile de mariée dans la famille depuis plus de deux cents ans, et que les mères prêtaient à leurs filles chaque fois que cette occasion se présentait. Elle souriait de l'air le plus séducteur, quêtant un compliment. Irène, qui connaissait bien ses faibles, ne le lui fit pas attendre, et lui dit, s'abstenant pour une fois de la tutoyer :

— Poupée, vous êtes ravissante ce soir.

— Vous trouvez, ma chère? — répondit la princesse, véritablement aux anges.

Elle manifesta une joie si turbulente que, tremblant qu'elle ne cassât tout, Irène la dut gourmander, mais comme une petite fille, avec une sévérité très indulgente :

— Soyez sage ! Asseyez-vous là, et débitez-moi vos histoires. Faites vite : il est une heure indue, je meurs de sommeil et j'ai toujours une migraine affreuse.

— Non? — dit la princesse en lui lançant un regard astucieux.

Cette mère et cette fille se connaissaient trop bien l'une l'autre, elles devaient renoncer à se duper jamais.

— Vous prétendez cela pour m'effrayer, méchante fille, — ajouta Sophie-Daphné d'un air dolent.

— On a toujours assez de santé, — répliqua Irène, — surtout toi, pour endurer la migraine d'autrui.

— Qui a dit cela?

— La Rochefoucauld.

— Comme c'est juste ! — fit la princesse, avec ingénuité, mais avec profondeur.

Puis elle prit garde que c'était dire : « Votre migraine m'affecte peu. » Quelle inadvertance ! Elle en rit la première. Irène, pourtant, s'impatienta, à la fin, et dit sans façon :

— Si tu n'as rien de plus intéressant à me servir, tu peux aller te coucher.

Sophie-Daphné, accoutumée aux impertinences de sa fille, ne prêta aucune attention à celle-ci, et répondit sans le moindre à-propos :

— Mais, ma chère, je sens un terrible vent-coulis !

— Rien du tout, — dit Irène. — Il y a des bourrelets aux portes et aux fenêtres. J'ai vérifié. Je suis tout aussi frileuse et beaucoup plus sensible que toi.

— Vous me jurez...

— Oui !

Ce serment bref et téméraire suffit à la tranquilliser, et elle fit le compte rendu de la soirée en toute liberté d'esprit. Elle parlait toujours avec une extrême volubilité, ornait son récit de toutes les fleurs de la rhétorique, s'égarait en de folles digressions, et pour ainsi dire se dérobait à chaque instant, mais elle avait un singulier talent pour crayonner les objets et caricaturer les gens ; elle n'était pas médiocrement comique, elle l'était même au gros sel ; et elle avait de la malice, des saillies, c'était une fausse niaise. Irène, qui lui ressemblait — comme une fille, — et avait le même genre d'esprit avec plus de finesse, l'entendait à demi mot et souvent par anticipation, riait aux larmes de ses brocards, ne pouvait se défendre de lui dire : « Dieu ! poupée, que tu es drôle ! » ou « que vous êtes méchante, poupée ! » Sophie-Daphné aimait bien d'être décla-

rée « ravissante » ; peut-être préférait-elle encore que l'on appréciât sa drôlerie et sa méchanceté.

Elle fit d'abord un caractère fort plaisant des Moreau-Delval. Ils lui imposaient par le trait d'union, la fortune, le malheur, et un je ne sais quoi de respectable, de bien français. (« Ma chère, on a tant calomnié ces vieilles familles françaises ! ») Mais aucun de leurs petits ridicules bourgeois ne lui échappait. Elle les avait saisis tous du premier coup d'œil, avec une perspicacité qu'il faut appeler diabolique.

Ces Moreau-Delval, *hyphenated* et qui pouvaient frayer avec ceux du plus haut parage, étaient éblouis par son titre de princesse. Sophie-Daphné poussait, si l'on peut dire, le sadisme jusqu'à se féliciter que cette princerie fût d'assez mauvais aloi, ce qui l'autorisait à rire sous cape de leur snobisme tout en leur jetant de la poudre aux yeux. Ils avaient été auprès d'elle aux petits soins, toute la soirée.

— Même le petit, ma chère. Croiriez-vous? Il a coutume de remonter dans sa chambre presque aussitôt après dîner pour faire ses devoirs : il a voulu rester jusqu'à minuit. Sa mère m'a dit que sûrement il sera puni demain. Nous avons fait un bridge. Monsieur Gilet a perdu quatorze francs.

Irène pensa qu'elle n'aurait pas la migraine demain et qu'elle ferait un bridge avec les Moreau-Delval, mais que Serge n'en serait pas et remonterait cette fois dans sa chambre.

« Au lieu de jouer, je pourrais l'y suivre, se dit-elle, et l'aider. Ses devoirs ne sont probablement pas si difficiles... »

Elle savait un peu de latin, elle était très forte en arithmétique.

« Dans tous les cas, s'il a un pensum... Bon ! pensa-t-elle, voilà que je deviens folle. »

— Ils nous ont invitées à dîner pour demain, — dit la princesse.

— Qui?

— Ces Moreau-Delval. C'est, paraît-il, ici l'usage des pensionnaires : on se fait des politesses. Ils semblaient si fiers de nous avoir à leur table !... Je vous avoue que je n'ai pas osé leur refuser.

— Tu peux l'avouer, ce n'est pas un crime. Tu as très bien fait.

— J'ai aussi... — dit Sophie-Daphné.

Mais elle s'arrêta court, baissa les yeux et mentit avec tranquillité.

— Bon ! — fit-elle, — voilà que j'oublie ce que j'avais commencé de vous dire... Ma pauvre tête !...

Elle se frappa le front. Sa facilité d'élocution sauva les apparences. Elle improvisa un tableau enchanteur de la vie d'hôtel, loua cette familiarité nouvelle que la guerre a mise à la mode.

— On se lie, — dit-elle, — avec une rapidité incroyable ; mais les premiers venus semblent distingués et n'abusent pas de la situation. De plus, nous sommes ici à la source des nouvelles.

— Fausses, — dit Irène.

— Je les présume vraies, jusqu'à preuve du contraire, — repartit la princesse. — D'ailleurs les plus douteuses sont les plus amusantes.

Grâce à cette habile transition, elle put exécuter sans plus attendre les portraits des trois célibataires, qui apportaient chaque jour au *Titanic* ces nouvelles, fausses ou vraies.

Elle fit une caricature impayable du marquis de Sainte-Honorine. Sophie-Daphné pensait que noblesse oblige, et quoiqu'elle n'ignorât point la valeur purement fictive de son propre titre, elle était du même côté de la barricade que les personnes authentiquement qualifiées. Mais cette considération ne pouvait l'empêcher d'exercer sa verve sur un fossile, et elle accommoda celui-ci de façon à égayer Irène, qui inclinait aux opinions anarchistes. Elle ne craignit pas de faire des comparaisons hasardées entre ce gentilhomme campagnard et le tubercule qui a donné son nom au cercle où il avait l'honneur d'être inscrit. Elle se récria sur ses belles manières de l'ancien régime, son élégance de grand air et démodée, l'étonnante perfection de sa coiffure, et le blanc de ses cheveux, qui à la vérité n'étaient point blancs comme les cheveux de n'importe qui, mais verts comme l'ivoire vert.

Elle en prenait plus à son aise avec le baron de Chambly, de qui la noblesse lui paraissait douteuse (au demeurant, elle n'aurait su dire pourquoi), et elle raillait sans ménagement ni scrupule le snobisme du personnage. Sophie-Daphné avait de grandes obligations au snobisme de ses contemporains. C'était pourtant, de leurs défauts, celui qu'elle tournait plus volon-

tiers en ridicule. Il y avait peut-être bien là un peu de machiavélisme.

On ne peut nier que, sur ce chapitre, le baron ne lui fournît une ample matière. Elle conta, en pouffant de rire, une aventure fort scabreuse que toute autre mère n'aurait jamais eu idée de conter à son innocente fille ; mais elle ne s'avisa que tout au bout de son récit, un peu tard, qu'elle révélait à Irène certaines particularités de la vie parisienne qu'il est entendu que les jeunes personnes ignorent. Ce baron de Chambly, célibataire ou divorcé, était grand amateur de femmes. Il n'en voulait que de titrées, et les allait chercher plus bas que le demi-monde, où les duchesses, ordinairement, ne fréquentent pas. On lui avait pourtant servi sous cette rubrique, et en l'affublant d'un nom fort connu, la fille la plus banale. Chambly s'y était laissé prendre, à tel point que l'homonyme authentique de la duchesse supposée ayant perdu sa belle-mère, il mit un crêpe et suivit jusqu'au cimetière.

— Comment le sais-tu? — dit Irène.

— Au moins, — répondit la princesse, — il est sûr que je ne l'invente pas.

Elle se moquait de Chambly, mais elle s'en moquait avec admiration. Il lui avait plu par un autre côté : elle était joueuse comme les cartes, il était parieur enragé. Il se flattait de parier à coup sûr, ayant des « tuyaux » sur la guerre, par le patron d'un cabaret fameux où il prenait ses déjeuners. A force de jouer la certitude, il avait, disait-on, perdu, depuis le commencement des hostilités, une cinquantaine de mille francs.

La princesse de Samos, bien que ce chiffre lui semblât respectable, parlait avec plus de considération encore du troisième célibataire, M. Orcemont. Elle le jugeait plus « objectif ». C'était un grand industriel, moins riche actuellement que le baron de Chambly, mais en passe de le devenir beaucoup plus. Il avait même si fortement frappé son imagination qu'elle acheva son portrait comme elle n'avait point, par hasard, achevé celui des deux autres :

— Il est très bien de sa personne. On en ferait peut-être un mari. Qu'en diriez-vous, ma chère?

Irène n'en dit rien et se contenta de hausser les épaules. La

princesse fut piquée, et lançant à sa fille un regard d'une méchanceté incroyable, elle ajouta bien tranquillement, sans avoir l'air d'y toucher, avec une sorte de douceur perfide :

— Et monsieur Démètre Lilienthal, ma chère? Vous ne me demandez rien de monsieur Démètre Lilienthal?

— C'est, — repartit sèchement Irène, — que ce monsieur ne m'intéresse pas.

— Je l'ai invité à déjeuner pour demain, — dit Sophie-Daphné.

— Quoi? — cria Irène, transportée de colère, en même temps que saisie de terreur.

La princesse répéta sans élever la voix, contre sa coutume, qu'elle avait prié M. Démètre Lilienthal à déjeuner le lendemain.

— C'est inouï ! Eh bien, je ne déjeunerai pas à table, voilà tout ! J'aurai la migraine ! Je prévois toute une série de migraines !

Irène l'aurait pu dire aussi bien couchée ; mais, sans doute pour faire plus d'effet, elle rejeta ses couvertures et sauta à bas du lit. Sophie-Daphné, à cette vue, se mit à pousser des cris d'effroi. Non qu'elle eût peur ; mais qu'une fille osât, en présence de sa mère, sortir du lit, cela lui paraissait une indécence révoltante et intolérable, une scandaleuse infraction au protocole des familles, surtout princières.

Elle s'enfuit, à la lettre, si émue qu'elle passa par le couloir au lieu de traverser le salon, et qu'ensuite elle se trompa de porte. Irène entendit soudain de nouveaux cris. Sophie-Daphné, croyant entrer chez elle, venait de faire irruption chez Eprouhimov. La fatalité voulut qu'elle trouvât l'interrupteur à la portée de sa main. Elle fit jaillir la lumière, et cette fois ce fut Diane qui surprit Actéon.

VII

LA MAISON DE DANSES

« Ma nuit est perdue », se dit Irène, avec la résignation et la mauvaise humeur des martyrs. Elle ne demeura éveillée

que trois quarts d'heure ; mais c'était pour elle une véritable insomnie, et elle pensa davantage, en quarante-cinq minutes, que durant vingt-quatre heures entières. Elle pensa du même train que les gens qui ont un accident de voiture, et à qui le temps de la chute suffit pour repasser toute leur existence ; mais ses idées, au lieu de se diversifier à l'infini, se rapportaient toujours à celle de Démètre Lilienthal, qui l'obsédait. Elle eût préféré l'idée fixe du petit Serge. Elle attribuait à cet enfant, par une tendre superstition, le pouvoir de la protéger contre l'autre, de l'exorciser : et elle avait beau faire effort, elle n'y songeait que par éclairs ! Elle le cherchait et ne le trouvait point. Il lui échappait. Sa mémoire n'arrivait plus à fixer les traits de ce visage aimable et puéril ; elle n'appelait du nom de Serge qu'une image à demi brouillée ; elle oubliait parfois ce nom même qu'elle invoquait.

Elle était fort montée contre sa mère, qu'elle croyait peu intelligente, mais, dans les occasions, méchante jusqu'au génie ; elle ne doutait pas que la princesse n'eût au moins une notion vague de cet ascendant que Démètre avait pris sur elle, et ne s'amusât, par une sorte de perversité stupide, à le favoriser. Ce qui l'irritait plus encore était le mystère et le romantisme de l'aventure, la répugnance physique plus forte et plus irrésistible qu'un attrait, le charme de l'aversion, toutes ces choses ridicules, alarmantes et banales. Elle savait d'ailleurs que tout demain se passerait de la façon la plus naturelle et la plus plate, et qu'elle irait déjeuner à table. C'est même pour ce motif qu'elle avait crié si fort qu'elle n'irait point, et qu'elle était résolue de le crier jusqu'à la dernière minute.

Elle n'eut pas tant de persévérance. Elle ne se dit point, au réveil : « Je n'irai pas », mais : « Ah ! c'est aujourd'hui qu'on déjeune avec ce Démètre ! Quelle corvée ! » Elle voulut être d'une humeur massacrante, mais elle avait parfaitement dormi. La chambre, quand elle la revit à la lumière du jour, lui parut « sympathique ». Jamais elle ne s'était sentie si bien chez elle et en sécurité que dans ce logis de hasard. Elle pensa : « Il est au contraire indispensable que j'assiste à ce déjeuner. » La dignité ne lui commandait-elle point de courir au-devant du péril? Elle croyait aimer le risque, même imaginaire. Il

importait, de plus, qu'elle étudiât l'ennemi, qu'au fait elle ne connaissait pas du tout.

A ce moment, onze heures sonnaient, Sophie-Daphné heurta à la porte de la chambre. Irène lui cria d'entrer, l'accueillit avec une amabilité marquée, et lui resservit son compliment de la veille :

— Poupée, vous êtes ravissante ce matin.

— Vous me l'avez déjà dit hier soir, — répondit la princesse. — Je suis journalière, mais j'ai des séries : vous-même êtes forcée d'en convenir, ma chère !

Sophie-Daphné était encore tirée à quatre épingles, vu qu'elle était encore en toilette de nuit. Elle déclara qu'elle s'était levée de si bonne heure, uniquement pour s'informer de la santé d'Irène, qui l'avait préoccupée toute la nuit et empêchée de fermer l'œil.

— Alors, tu peux te recoucher, — dit Irène. — Je me porte à merveille.

— Vous n'avez plus la migraine ! — dit Sophie-Daphné avec l'accent de l'indignation. — Quel prétexte inventerez-vous donc pour ne pas déjeuner avec nous?

— Je n'en inventerai aucun, — dit Irène. — Je déjeunerai avec vous. Tu te flattais de déjeuner tête à tête avec ton Démètre? (Car ton Gilet ne compte pas.) Tu n'es venue me relancer que pour obtenir un refus : tu tablais sur mon esprit de contrariété. Mais j'ai déjà fait hier la bêtise de te laisser à tes inspirations, je ne récidiverai pas aujourd'hui. Je déjeunerai entre vous.

— Quelles folies imaginez-vous donc? — dit la princesse effarouchée. — Il m'est indifférent que vous déjeuniez à table ou dans votre chambre. Je n'étais nullement venue pour vous entreprendre à ce sujet, mais pour vous apporter ceci.

Elle tendit à Irène le rubis de François-Joseph.

— Que veux-tu que j'en fasse?

— Ce qu'il vous plaira.

— Tu me le donnes?

— Non certes ! — s'écria Sophie-Daphné, qui était prodigue, non pas généreuse. — C'est un souvenir, un présent impérial. J'y tiens. Je n'ai pas le droit de vous le donner ! Mais je vous prie de le garder chez vous. Il me portera malheur.

— Merci ! Et tu préfères qu'il me porte malheur à moi.

— Ma chère, quelle superstition ! Ne savez-vous pas que le même talisman peut porter malheur à une personne et porter chance à une autre?

— Je l'ignorais, — répondit froidement Irène. — Je ne suis pas ferrée sur ces questions-là.

— Oui, je sais, vous êtes un esprit fort, une haute intelligence. Vous n'êtes pas une pauvre femme comme votre mère. Moi, je pense qu'il vaut mieux croire à quelque chose. Puisque vous ne croyez à rien, qui vous empêche de garder ce bracelet par devers vous? Mettez-le, je vous prie, dans un de vos tiroirs, dont vous aurez soin de retirer la clef.

— Eh bien, pose-le là, n'importe où, je le rangerai tout à l'heure. Et laisse-moi me lever.

— Vous ne serez jamais prête ! Vous savez que nous déjeunons à midi trois quarts exactement. On ne vous attendra pas.

— Je ne me ferai pas attendre. Je serai descendue avant toi.

Elles descendirent ensemble : Sophie-Daphné agitée, Irène superbe, et ainsi que les comédiennes, préparant son entrée dès la coulisse. Elle était bien résolue de faire d'abord sentir à Démètre, par l'expression de sa physionomie, qu'elle ne demandait qu'à lui donner une leçon, et qu'elle le remettrait à sa place s'il s'avisait d'être familier. Il ne s'en avisa point. Il se tenait debout, près de la table ; et rien qu'à le voir on devinait que pour tout l'or du monde il ne se fût point assis, dût-il attendre une heure. Il était correct, gourmé, diplomatique. Irène, pour avoir préparé trop curieusement son entrée, la manqua. Elle ne put se défendre d'avouer une fois de plus les avantages de l'ennemi : « Heureusement, se dit-elle sur un ton de badinage, mais mal assuré, heureusement que moi, je n'aime pas le *corps-z-humain.* » Les témoins étaient nombreux, elle ne courait aucun danger pour le moment. Elle éprouva un sentiment de sécurité.

Elle n'était pas moins coutumière des revirements que la princesse-mère. Elle se trouva disposée soudain à traiter Démètre avec amabilité, du moins avec condescendance. Il ne lui tendit pas la main. Il la salua de la façon la plus cérémonieuse, mais lui marqua une indifférence absolue. Sans

doute il ne feignit point de la voir pour la première fois, puisqu'il ne prit pas la peine de la regarder avec une attention indiscrète et flatteuse, ni ne sollicita pas l'honneur de lui être présenté ; mais il n'eut pas l'air non plus de la reconnaître, au lieu qu'il affectait d'en user avec la princesse comme avec une vieille connaissance. Comme par hasard, ils causaient ensemble de particularités de la maison qu'elle ignorait, faute d'avoir été au salon hier après dîner, et elle ne pouvait pas suivre la conversation. Sophie-Daphné faisait le jeu de Démètre, par méchanceté délibérée ou inconsciente. Ils ne le faisaient exprès apparemment ni l'un ni l'autre, et Irène était exclue de la partie, comme une nouvelle, au couvent, que ses compagnes n'ont pas encore agréée. Cela tournait à la brimade. Elle était piquée. Elle enrageait. Et comme tous les gens qui enragent, elle se disait qu'elle était bien contente : ne lui laissait-on pas toute liberté de regarder où il lui plaisait, savoir du côté des Moreau-Delval? Mais elle se croyait libre et ne l'était point. Elle les regardait sans les voir, et oubliait à tout propos que c'est eux seuls qui devaient l'intéresser.

Pour achever sa disgrâce, les Moreau-Delval déjeunaient ridiculement tôt, à cause de Serge qui s'en allait prendre une leçon de fort bonne heure. Ils étaient plus d'à moitié de leur repas quand les princesses se mirent à table ; Serge se fit apporter le café tandis qu'on leur servait les viandes froides, et ensuite se retira. Ils furent dès lors, aux yeux d'Irène courroucée, comme s'ils n'étaient point. Elle se vit réduite à la conversation de ses commensaux, et y jeta deux ou trois répliques, rien que pour leur faire sentir qu'elle était là et que l'on pouvait bien s'en apercevoir. Heureusement que Sophie-Daphné était de ressource. Avec elle on ne s'ennuyait jamais longtemps. Elle égayait par ses bizarreries les réunions les plus mornes. Elle avait, entre autres phobies, celle de l'impolitesse, et se croyait tenue par son rang de faire à ses interlocuteurs un compliment au moins par minute. Son répertoire était peu varié, mais impayable. Elle ne laissait point passer un mot, même de sa femme de chambre, sans dire machinalement :

— Comme vous avez raison !

M. Gilet, pour se manifester, dit à Démètre :

— Ce matin, je me suis permis de frapper à votre porte vers dix heures ; vous ne m'avez pas entendu ou vous étiez sorti.

— J'étais dans mon bain, — répondit Démètre avec simplicité.

Sophie-Daphné, à qui on ne demandait rien, s'écria :

— Cela devait être charmant !

Irène, en dépit de son humeur morose, rit aux éclats ; la princesse elle-même pouffa de rire ; mais l'entretien redevint aussitôt presque maçonnique. Irène, exclue, ne le put souffrir davantage, et, sans prétexter son départ, quitta la salle de l'air d'une reine offensée.

Elle remonta dans sa chambre. Elle avait d'ailleurs mille choses à faire, mais n'en fit aucune. Sa correspondance était en retard, et elle n'écrivit pas une lettre. Elle ne cessa point de penser à Démètre. Elle était dans un état de colère et de stupidité, dont la monotonie ne lui permettait pas de mesurer la fuite du temps. Elle fut comme réveillée par un bruit qu'elle entendait dans la chambre de la princesse, regarda la pendule, et fut bien étonnée de voir qu'il était quatre heures. Puis, Sophie-Daphné ouvrit et referma sa porte sans bruit, passa par le couloir en étouffant ses pas et sans s'arrêter chez sa fille. Irène eut le sentiment qu'on lui faisait encore une brimade et ne le put souffrir. Elle sortit brusquement, se trouva nez à nez avec la princesse, et lui dit avec sévérité :

— Où vas-tu?

— Vous ne le devineriez jamais ! — dit Sophie-Daphné, surprise en flagrant délit et confuse. — Je vais dans une cave !

— Non?

— Où l'on danse le tango ! Il est proscrit depuis la guerre. Il est réduit à chercher un asile dans les catacombes !... J'exagère : ce ne sont point les catacombes à proprement parler, mais une cave... enfin, un sous-sol... dans une rue d'ailleurs très fréquentée, et juste vis-à-vis... (Elle dit le nom d'un cabaret fameux, où l'on soupait — jadis ; et elle baissa la voix comme si elle eût chuchoté un mot de passe.)

Elle poursuivit :

— Ma chère, que la nature humaine est donc étrangement faite ! Vous savez si j'avais horreur du tango, quand, pour

le voir danser, il suffisait de vouloir... De vouloir, non : car, à Sans-Souci, on ne trouvait pas une pauvre chaise à moins de la retenir trois jours d'avance... Je l'ai ouï dire : je n'y suis jamais allée... Presque jamais... Quand par hasard je m'y laissais entraîner par des fanatiques, c'était, en quelque sorte, les yeux bandés. Je mettais mes mains devant mes yeux. Et si malgré moi j'entrevoyais quelque chose à travers mes doigts écartés, je ne pouvais pas m'empêcher de pousser des cris. Cette danse est tellement scandaleuse, tellement impudique, ma chère! Aujourd'hui, mais il faut le dire, elle m'attire parce que c'est un spectacle défendu... Défendu par la police ! Pensez !... Vous rappelez-vous cette Italienne... où l'ai-je lu?... qui avait coutume de dire, chaque fois qu'elle prenait une glace : « Quel dommage que ce ne soit pas un péché ! » Eh ! le tango est aujourd'hui un péché !

Irène fut révoltée.

— Tu n'es pas folle? — dit-elle, sèchement.

— Fille insolente ! — dit Sophie-Daphné, qui neuf fois sur dix ne prenait pas garde qu'Irène lui manquait de respect, mais se rebéquait la dixième fois.

— Il est simplement monstrueux que, dans Paris en guerre, des imbéciles et des snobs se réunissent au fond d'une cave pour danser le tango. Je perdrais mon temps à te l'expliquer, si tu ne le sens pas. Je te plains.

— Et sur quoi jugez-vous que je ne le sens pas? Je le sens au contraire si bien que j'ai des remords par anticipation. Il suffirait d'un mot pour me retenir. Mais, ce mot libérateur, vous ne le direz pas, il n'y a pas de danger ! Vous vous souciez peu de votre pauvre mère. Il vous est indifférent que Sophie-Daphné se ridiculise par de telles inconséquences. Même, cela vous amuse, et vous garderiez de m'avertir.

— Qu'est-ce que je fais?

— Trop tard ! J'ai promis.

— A qui?

— A monsieur Démètre Lilienthal, — dit la princesse extrêmement vite, comme pour escamoter ce nom.

— Je l'aurais parié ! — dit Irène. — C'est lui qui t'a enseigné la cave?

— C'est lui.

— Et tu vas t'exhiber en public... car c'est une cave, mais c'est un lieu public... avec cet individu que tu connais depuis quarante-huit heures...

— Depuis quinze jours !

— ... De qui tu ne sais rien que son nom... si c'est un nom... et si c'est le sien?

— Nous ne serons pas seuls, — dit Sophie-Daphné. — Monsieur Gilet nous accompagnera. Il vous serait loisible de nous accompagner aussi ; mais, comme certainement vous me refuseriez cette grâce, je ne vous la demande pas.

— Soit ! — dit Irène, — je n'ai que mon chapeau à mettre.

La princesse fut dépitée d'être prise au mot, mais n'eut pas le temps de parer ce coup. Irène n'était pas de ces femmes qui en ont encore pour une heure quand elles n'ont plus à mettre que leur chapeau. Sophie-Daphné cherchait encore une réplique heureuse et déja sa fille, prête à partir, lui disait :

— Viens-tu? Je t'attends.

Irène elle-même ne laissait pas d'être étonnée du parti qu'elle avait pris soudain, et l'eût regretté si l'embarras visible de la princesse ne lui eût procuré une jouissance bien agréable. Elle s'amusa encore plus quand Sophie-Daphné, mettant le nez à la portière du taxi où les deux hommes se prélassaient déjà, dit, en proie à l'agitation :

— Elle a voulu venir !

— Tu n'osais pas me supplier, — dit Irène.

Elle regardait en dessous Démètre, qui ne semblait point à son aise ; mais c'était la faute du strapontin où il se trouvait relégué, ayant compté qu'il occuperait la banquette. Autrement il avait le visage impassible, et nul n'y aurait su lire s'il était fâché ou content qu'Irène se fût invitée. Sa froideur et son air toujours énigmatique la mirent hors d'elle, et elle s'oublia jusqu'à lui adresser la parole, alors qu'il avait bien soin de ne lui pas dire un mot. Elle lui demanda, d'une voix frémissante, s'il allait dans cette cave pour voir ou pour danser. Démètre repartit gravement qu'il avait fait vœu de ne plus danser jusqu'à la fin de la guerre.

— J'ai, — daigna-t-il ajouter, — d'autant plus de mérite, que je me pique d'un assez joli talent d'amateur.

— D'amateur? — répéta Irène insolemment, afin de lui

donner à entendre qu'elle l'eût pris au besoin pour un professionnel.

Il feignit de ne pas l'entendre ; mais la princesse, qui était moins dissimulée, fit : « Oh ! » et posa le pied sur le pied d'Irène en même temps qu'elle lui poussait le coude. Elle exécutait d'ordinaire ces gestes sans aucune discrétion : les gens qui ne devaient point les voir eussent été aveugles s'ils ne les eussent point vus, et au cas que par hasard ils ne les vissent point, Irène ne manquait pas de forcer leur attention en disant à sa mère, innocemment :

— J'ai encore fait une énormité?

Ils riaient, quelquefois jaune.

Elle le dit, sans réussir à tirer Démètre de son impassibilité. Elle était à bout. Heureusement, l'on ne tarda point d'arriver, et dès le seuil de la maison de danses, elle fut divertie par le décor, avant même de l'être par le spectacle.

Bien que Paris fût le lieu de sa principale résidence, et sa patrie, dans la mesure où elle en pouvait avoir une, elle y apportait toujours une âme étrangère, une sensibilité, et aussi une moralité de voyage. Sophie-Daphné avait raison de lui dire :

— Ma chère, mais vous êtes tout aussi cosmopolite que moi !

La sensibilité de voyage est objective, comme parleraient les Allemands. Chez soi, ce qui fait qu'on n'ose point aller partout, c'est qu'on est toujours un peu acteur en même temps que témoin : on a, en conséquence, des responsabilités que l'on n'a point chez les autres. Ils vous montrent ce qu'il leur plaît ; on regarde, et on passe. Pour le même motif, la moralité de voyage est le moins embarrassant des colis. Elle est portative comme une trousse de toilette. Elle ne compte point parmi les *impedimenta*. Au contraire. Le premier principe de l'éthique cosmopolite est qu'en voyage, tout est permis.

Il va de soi que Sophie-Daphné avait élevé sa fille en dépit du bon sens. Ses principes, sur l'éducation des jeunes filles, étaient cependant rigoureux, et même antédiluviens. Elle n'avait à la bouche que ces deux formules, tout à tour : *cela se fait, cela ne se fait pas*. Mais elle pensait qu'à l'étranger *cela se fait* toujours ; et comme elle était « à l'étranger » dans

les cinq parties du monde, cette doctrine la menait loin. Elle avait fait notamment à Paris, plusieurs fois, la tournée des grands-ducs et trouvé bon que sa fille l'y accompagnât.

Irène, en pénétrant dans la maison de danses, eut le sentiment qu'elle faisait une fois de plus cette tournée. Le quartier n'était pas mystérieux, la rue de la Paix était toute proche ; mais une tenancière inquiète faisait subir aux visiteurs de l'un et de l'autre sexe un véritable examen ; cette femme craignait toujours d'être vendue à la police. L'escalier était une échelle de meunier. Il fallait s'accoutumer à l'atmosphère, qui semblait d'abord irrespirable, et chacun sait qu'il y a du drame dans l'air, où l'on étouffe. Enfin, le luminaire, à dessein réduit, donnait aux figurants un teint blafard et une physionomie équivoque.

C'était tous étrangers, aisément reconnaissables. Ils appartenaient aux pays neutres : ils avaient l'air cependant de réfractaires, peut-être parce qu'ils avaient l'air de se cacher. Mais justement ils se sentaient si bien cachés qu'ils ne se gênaient guère ; et quand ils se mirent à danser après une courte pause, ce fut avec des licences qui n'eussent pas été tolérées en temps normal dans le casino le plus mal famé.

— Voilà bien ce que je craignais, — dit Irène, — c'est répugnant.

— Comme vous avez raison ! — s'écria la princesse.

Après réflexion, elle ajouta :

— Je trouve votre expression faible. Dites que c'est criminel !

Sophie-Daphné avait une façon d'articuler « criminel », qui eût fait rire au Palais-Royal et frissonner à l'Ambigu.

— Eh bien, — dit Irène, — allons-nous-en.

M. Gilet n'aurait pas demandé mieux. Il n'hésita pas à dire qu'il était écœuré. Mais Démètre, oubliant son vœu, venait de quitter la compagnie, et tournait avec une jeune personne de qui la beauté semblait à Irène insolente.

— Pouvons-nous, — dit la princesse, — plaquer monsieur Démètre Lilienthal?

— Sans le moindre scrupule, — dit Irène.

Sophie-Daphné avait des scrupules. C'est sa spécialité. Elle balançait. Devait-elle continuer de souiller sa vue d'un spectacle « criminel »? Devait-elle brûler la politesse à celui

qui l'y avait menée? Quel cas de conscience ! Jamais elle ne s'en fût tirée sans l'aide providentielle. Soudain elle jeta un cri de plus, mais cette fois qui domina l'orchestre et fit tourner toutes les têtes :

— Irène ! Je ne me trompe pas ! C'est bien son Altesse Royale la duchesse Ulrique-Éléonore que j'aperçois là-bas, accompagnée de monsieur le comte de la Baule !

Au même instant, la personne désignée poussa un cri non moins retentissant :

— Je ne me trompe pas, mon cher comte ! C'est bien la princesse de Samos que j'aperçois là-bas en compagnie de son monsieur Gilet.

Les assistants ne devinèrent peut-être point quel rôle jouait M. Gilet auprès de la princesse et le comte de la Baule auprès de la duchesse, mais ils ne purent douter que ce ne fût le même rôle. La duchesse et la princesse avaient crié comme ont coutume de faire les personnes de ce rang, aux yeux de qui le reste des humains sont comme s'ils n'étaient pas. En vertu de ce principe, elles ne cachent et ne taisent rien ; elles vivent au grand jour et, pour ainsi dire, à gorge déployée. Après avoir crié, la princesse et la duchesse se précipitèrent l'une vers l'autre, tout de même que si une police diligente eût dissipé subitement la foule compacte qui les séparait, et qu'elles n'eussent à franchir qu'un espace vide.

Il n'y avait pas de police (heureusement !) mais la foule, bien élevée, se divisa d'elle-même et forma la haie. Le miracle fut que, dans ce mouvement brusque de la duchesse et de la princesse, les règles les plus sévères du protocole furent observées à la rigueur, Sophie-Daphné se précipita un peu plus et Ulrique-Éléonore un peu moins. Irène suivit sa mère à un pas, et M. Gilet demeura plus sensiblement en arrière de Sophie-Daphné que M. le comte de la Baule ne demeura en arrière d'Ulrique-Éléonore.

La conjonction s'opéra, non pas au milieu de la salle, mais aux deux tiers, Sophie-Daphné ayant, comme de raison, parcouru la plus grande distance. Dès que ces dames eurent pris contact, elles renoncèrent à la cérémonie, et se mirent à jacasser avec de tels éclats qu'on n'aurait su dire au premier abord si elles se faisaient de grandes manifestations d'amitié

ou une scène épouvantable. A moins de s'en rapporter au luxe de leur toilette, on pouvait douter aussi de leur rang social. Étaient-elles dames de la halle ou « royautés »? Mais elles ne pouvaient être que l'un ou l'autre.

Leur entretien avait une particularité bien plaisante : elles n'aimaient pas (comme les Muses) les répliques alternées ; leurs répliques étaient simultanées, sans aucune solution de continuité de part et d'autre. Ce procédé gênait les curieux qui eussent tenté de suivre leurs discours ; mais elles-mêmes, par l'effet de l'habitude, se comprenaient parfaitement bien. Sophie-Daphné entendit que Son Altesse Royale, après s'être éclipsée aux premiers jours de la guerre, venait de s'installer pour un temps indéfini dans sa résidence parisienne, c'est-à-dire dans sa garçonnière de la rue Saint-Florentin ; et la duchesse entendit que Sophie-Daphné s'était établie au *Titanic*. La princesse de Samos articulait *Titanic* presque aussi drôlement que *criminel*. Elle y mettait une décision souveraine, et faisait les trois syllabes de *Titanic* si brèves qu'elle avait plus vite prononcé les trois qu'une seule — *Titanic*! Ainsi pouvait-elle répéter ce nom plus souvent.

— Comme vous avez bien fait ! — dirent ensemble Ulrique et Sophie-Daphné, Sophie-Daphné approuvant Ulrique d'être retournée à sa garçonnière, et Ulrique approuvant Sophie-Daphné d'avoir pris pension à l'hôtel.

— Je m'y sens tout à fait chez moi, — poursuivit Sophie Daphné (cette fois en *solo*). — Il faut venir me voir ! Je prendrai peut-être un jour. Ou bien deux heures tous les jours. J'ai un appartement ravissant ! Naturellement avec Irène et monsieur Gilet... ma femme de chambre et le faune.

— Le faune? — dit Ulrique-Éléonore, surprise, mais charmée; car elle aussi aimait le corps humain; et son goût même avait quelque chose de moins esthétique peut-être, mais de plus positif que celui de Sophie-Daphné. — Vous me donnez, — ajouta-t-elle, — une envie folle de visiter cet appartement ravissant ! Qui sait si je n'imiterai pas votre exemple et ne m'installerai pas à ce *Titanic*?

— Vous auriez toutes les peines du monde à y trouver une chambre, dit Sophie-Daphné, — qui cajolait Son Altesse, mais ne se souciait guère de l'avoir sur les bras du matin au soir.

— N'importe, je veux visiter cela, et tout de suite. Vous rentrez? Je vous emmène, — dit la duchesse, bousculée de toutes parts : les danseurs s'étaient remis à danser.

Sophie-Daphné aurait eu encore des scupules, si elle n'eût été bousculée elle-même. Le tourbillon l'emporta. Irène garda de la retenir, fort aise de jouer ce méchant tour à Démètre ; et cinq minutes plus tard les trois princesses, avec les deux *patito* s'entassaient dans le carrosse de la duchesse qui était une automobile assez vaste. Si vaste qu'elle fût, M. le comte de la Baule dut monter sur le siège.

Durant le trajet, Ulrique et Sophie-Daphné ne dirent point de choses impérissables ; mais elles continuèrent de criailler, et Irène de ne souffler mot. Le mécanicien passa la porte des voyageurs et s'arrêta devant celle de l'hôpital, juste derrière une voiture d'ambulance, au moment que l'on en tirait une civière. L'homme qui était couché là-dessus avait un visage impassible et terriblement beau, mais non de cette beauté que goûtaient Sophie-Daphné ni Ulrique-Éléonore. Il vivait : il avait les yeux grands ouverts et la lumière de la vie dans les yeux; mais il semblait anéanti de fatigue et son immobilité était effrayante. Toute la moitié inférieure du corps était comme pétrifiée, engagée dans une gaine de boue sèche, et le buste seul présentait une forme humaine.

— Je reviendrai un autre jour, — dit Ulrique-Éléonore sans descendre de voiture. — Excusez-moi, cette vue m'a retournée.

L'auto démarra. Irène regardait fixement l'homme. Sophie-Daphné, sur le trottoir, avait un air d'égarement. Elle s'écria soudain :

— Mais, monsieur Gilet, à quoi pensez-vous? Donnez-moi donc vite votre bras ! Ne voyez-vous pas que je pourrais m'évanouir?

VIII

LORSQUE L'ENFANT PARAÎT

Le premier objet qu'aperçut Irène, lorsqu'elle rentra dans sa chambre, fut le rubis de François-Joseph. Elle croyait bien

l'avoir serré, et il était resté à l'abandon sur la tablette de glace d'un petit meuble à deux fins, coiffeuse quand l'appartement était occupé par une femme, bureau quand il était occupé par un homme.

« Eh bien, se dit-elle, maman serait flattée si elle savait le soin que je prends de son dépôt ! »

Elle s'en saisit, et se mit à examiner, de la façon la plus minutieuse, l'affreux souvenir impérial, comme eût fait un expert de profession, chargé de l'estimer.

Tout en l'examinant, elle ne le regardait seulement pas. Elle pensait à autre chose, et n'aurait su dire à quoi elle pensait. Elle était dans un étrange état qu'elle ne pouvait définir, mais qui lui semblait agréable. Rien de particulièrement heureux ne lui était arrivé, et en effet elle n'était pas heureuse ; mais elle était contente, avec une sorte d'amertume. Elle se reprochait d'être allée à cette maison de danses. Quelle sotte équipée ! Elle n'avait pas lieu d'en être fière, et elle goûtait le sentiment, la satisfaction du devoir accompli ! Sa joie n'était peut-être que la joie de vivre et de se porter à merveille. Elle avait de sa beauté une conscience pour ainsi dire permanente, qui lui procurait à tout moment de sourdes jouissances d'orgueil.

« Il faudrait, songea-t-elle encore, dessertir la pierre, qui est de première qualité, et vendre le bracelet au poids... Si maman me l'avait donné, je ferais monter ce rubis en pendentif, au bout d'un simple fil d'or. »

Mais, comme la princesse ne lui avait pas donné le rubis de François-Joseph, et le lui avait même refusé expressément, elle le rejeta sur la coiffeuse, au risque de briser la glace. (La crainte de l'avoir brisée la fit pâlir.) Elle vit que la glace était intacte et elle recouvra toute son assurance. Elle enferma le bracelet dans sa propre boîte à bijoux, dont elle retira la clef.

Un bruit, qu'elle entendit dans la chambre voisine, l'avertit que Démètre rentrait. Elle eut un accès de gaieté. « Quelle tête, se dit-elle, a dû faire cet imbécile, quand il s'est aperçu que nous lui avions brûlé la politesse? » Elle entendit fort distinctement que l'imbécile s'approchait de la porte, et même qu'il fourrageait dans la serrure ; mais elle était alors si calme

et sûre d'elle-même que cette tentative d'effraction ne lui causa aucun émoi. Elle pensa que Démètre cherchait à la voir par le trou de la serrure, et fort tranquillement boucha ce trou d'un peu de papier. Elle observa que le verrou était du bon côté, et solide.

Soudain, l'image du blessé que tout à l'heure elle avait vu se représenta devant ses yeux, et elle en fut bouleversée. Elle voulut le voir encore. Elle écarta la coiffeuse qui était dans l'embrasure de la fenêtre et l'empêchait d'ouvrir, ouvrit, se pencha, et naturellement ne vit plus la civière, transportée depuis longtemps dans l'intérieur de l'hôpital. Mais elle vit, au bout de la rue, le petit Serge Moreau-Delval qui revenait du collège.

L'appartement n'avait point de vues sur l'avenue de l'Alma. La rue sur laquelle donnaient les fenêtres était peu animée. Il y passait peu de voitures et de gens. Serge, en ce moment, y était seul ; trop loin pour qu'Irène pût encore distinguer ses traits : mais elle les eût dessinés de mémoire, elle qui ce matin oubliait son image, et même son nom. Ce qu'elle voyait bien, c'était, à contre-jour, le profil entier de son corps. L'ombre se détachait avec une netteté singulière sur la blancheur crue des maisons trop neuves. Serge, si svelte, semblait plus grand, comme le berger qui apparaît sur la crête de la falaise, roulant sa maison quand le soir tombe.

Il avait une démarche balancée. Irène le trouva ridicule et se sentit fière de lui. Elle fut attendrie aux larmes et sourit pour ne pas pleurer. Il était délicieusement ridicule. S'il avait eu seulement six mois de plus, elle l'aurait trouvé odieux. Il portait un grand pardessus clair, trop serré à la taille par une ceinture à boucle, et un feutre mou, de couleur de marron d'Inde, dont il avait dû étudier le pli et les bosses, pendant une heure, devant une glace. Il tenait sous le bras une serviette presque vide, parce que, plutôt que de la déformer, il aimait mieux laisser ses livres à la maison. C'était un accessoire d'élégance, comme une canne sur quoi on n'aurait pas l'idée de s'appuyer. Ah ! qu'il avait l'air content de lui ! Irène emprunta l'épithète favorite de sa mère, et dit du bout des lèvres, mais du fond du cœur :

— Il est ravissant !

Elle ne bougeait point de place, mais elle était en proie à la plus grande agitation. Elle s'avisa d'une combinaison machiavélique : elle sortait de sa chambre à point nommé, elle descendait au salon, quoi de plus naturel? Et elle rencontrait dans l'escalier, comme par hasard, Serge qui montait. Elle résolut de lui adresser la parole, ce qui, avec un gamin de cet âge, ne tirait pas à conséquence. Mais elle se rappela que les Moreau-Delval l'avaient priée à dîner, ainsi que la princesse et M. Gilet. Elle en éprouva une joie passionnée dont l'excès la surprit elle-même. C'est néanmoins en soupirant qu'elle se dit :

— Eh bien, j'attendrai.

Elle aurait dû quitter la fenêtre : elle y demeura, penchée, regardant toujours. Qui pouvait-elle regarder? Serge était seul dans la rue déserte. Elle semblait le guetter. Il allait atteindre la porte, il leva les yeux, elle sourit encore, il la salua gravement, mais avec quelle fatuité !

« Qu'est-ce donc qu'il imagine? » se dit Irène.

Elle prit son air de reine offensée. Il était un peu tard ! Serge venait d'entrer dans le vestibule.

« C'est moi qui suis folle... »

Au moins elle était confuse... et bien contente de son étourderie. Elle jeta les yeux sur son bracelet-montre. Encore une grande heure ! L'éternité !

Non ! A peine la moitié du temps qu'elle eût souhaité de pouvoir consacrer à sa toilette ! Ne devait-elle pas, ce soir, séduire le plus difficile des juges : un enfant? Mais elle était sûre de son goût, elle ne craignait personne. Elle prit, à se parer pour lui, un plaisir délicat. Elle riait en songeant que d'autres se feraient honneur de sa coquetterie, et elle se moquait de tous les autres, elle ne faisait de frais que pour Serge. Elle rit plus haut, lorsque de nouveau elle entendit tout près, trop près de la porte, ce Démètre ! Elle se sentait forte contre les tentations et les équivoques du mal, pure, divinement protégée par la seule pensée de l'être puéril. « En ce moment, se dit-elle, il s'adonise aussi pour moi. » Elle sourit et lui pardonna d'avance les fautes qu'il ne pouvait manquer de commettre, par excès de raffinement et par naïveté. Elle-

même n'en commit pas une. Elle choisit une robe de la dernière simplicité. Elle ne voulut aucun bijou. Elle retira même ses bagues : ses mains nues lui paraissaient plus familières et plus douces, plus clémentes, plus maternelles.

La modestie de cette parure devint encore plus sensible par le contraste, quand Irène fut jointe par la princesse, toujours somptueuse. Sophie-Daphné, ne doutant point que sa fille ne dût être en retard, vint la relancer dix minutes avant l'heure. Elle pensait que l'exactitude est la politesse des princesses, et ne manquait pas une occasion d'administrer cette preuve, peu décisive, mais élémentaire, de l'authenticité de son titre. Elle craignait surtout de se faire attendre, quand elle dînait, comme ce soir, avec des bourgeois. Elle ne voulait pas leur faire sentir sa condescendance, ni — c'était encore une de ses expressions favorites — les humilier. Pour le même motif, elle avait cru devoir se mettre, comme elle disait, sur son trente-et-un. Elle imaginait, et cela n'était pas si sot, que les Moreau-Delval ne se sentaient pas de joie d'avoir à leur table une princesse, mais que leur joie eût été bien réduite s'ils n'y avaient eu qu'une princesse en négligé.

En conséquence, elle ne s'était pas vêtue précisément comme pour un gala, mais il ne s'en fallait pas de beaucoup. Sa toilette était, pour ainsi dire, mi-partie. Par-dessus la jupe courte, à la dernière mode, elle avait passé la moitié supérieure d'un de ses costumes persans de l'autre année, qui faisait à volonté manteau de cour ou peignoir. L'ensemble faisait aussi bien toilette d'intérieur que toilette d'apparat. Sophie-Daphné était en grand déshabillé sinon en grand habit.

Tout au rebours d'Irène, mais également par principe, elle avait mis de très nombreux bijoux : son plus grand sautoir, ses perles noires et roses, et à la pointe du corsage (fort ouvert), une émeraude cabochon énorme. Encore un présent impérial ! Quand Sophie-Daphné en parlait, et elle en parlait souvent, elle l'appelait « l'émeraude *de ce pauvre* Abd-ul-Hamid ». Toutes ses autres émeraudes, véritable collection de lapidaire, elle les avait comme au hasard semées parmi ses cheveux, qu'elle avait aidés, un peu plus que de coutume, à tirer sur le roux ; car elle est peintre, du moins en temps de

paix, et elle sait les couleurs qui s'accordent. Enfin, Rosa, sa camériste, avait consciencieusement travaillé cette chevelure rebelle, et la princesse était cette fois presque aussi bien coiffée pour le soir qu'elle l'est ordinairement pour la nuit.

Irène, à cette vue, poussa un cri de joie que Sophie-Daphné prit pour un cri d'admiration. Elle en fut très flattée ; mais elle était aussi bien trop avisée en ces matières pour n'apercevoir pas que la toilette de rien du tout d'Irène « fichait la sienne par terre » (comme elle disait encore en son style d'atelier). Elle fit à sa fille un compliment, où la jalousie secrète se dissimulait sous le dédain et l'indulgence.

— Laisse donc ! — dit Irène. — J'ai l'air de ta femme de chambre.

(Irène pensait : « J'ai l'air de Cendrillon, je suis intéressante. Elle croit que je lui servirai de repoussoir, et c'est elle qui m'en servira. »)

— Ma femme de chambre ! — s'écria Sophie-Daphné ! — Et croyez-vous, ma chère, que j'en voudrais avoir une si jolie que vous? Pour tourner la tête à monsieur Gilet ! Car vous êtes *ravissante*! (Elle faisait rouler l'*r* terriblement.) Ravissante! C'est moi qui vous le dis, et je m'y connais. Comme vous avez raison de ne porter aucun bijou, à votre âge ! C'est bon au mien, mais je changerais volontiers avec vous. Je me fais honte, quand je me vois ainsi parée comme une châsse ou une commère de revue.

— Maman !

Elles entendirent sur ces entrefaites un grattement si bizarre qu'elles doutèrent si c'était un être humain qui grattait. C'en était un, à peine : c'était Eprouhimov. L'infortuné modèle, qui, ne posant même plus, n'avait rien à faire, pressentait qu'il allait s'assommer au *Titanic*. Dans sa détresse, pour tuer le temps, il prenait le parti de recommencer à se déguiser. Il s'était affublé, ce premier jour, de son costume de faune pour lequel il avait une prédilection. Il venait, en cet attirail, avertir les princesses que M. Gilet était prêt à descendre et faisait demander si elles étaient prêtes.

— Qu'il vienne ici, — dit Sophie-Daphné, étouffant un rire.

Dès que le dieu domestique fut dehors, elle éclata :

— Ma chère, — dit-elle, — *en y réfléchissant*, n'est-il pas original que je traîne avec moi ce faune?

— Plutôt, — dit Irène.

— Vous avez remarqué, cette après-midi, à la maison de danses, comme la duchesse Ulrique-Éléonore a dressé l'oreille, quand je lui ai révélé que nous avons un faune à demeure. Ce n'est pas pour un autre motif qu'elle nous a fait la grâce de nous reconduire jusqu'ici ; la vue de ce blessé l'a fait fuir, mais je gage qu'elle reviendra dès demain pour Eprouhimov.

— Je ne parie pas : tu gagnerais, — dit Irène... — Tu sais qu'elle est rentrée à Paris, parce qu'elle ne s'amuse que là : mais on prétend qu'elle a horreur des Français ; chaque fois qu'elle allume un cierge, elle dit tout haut : « Notre-Dame des Victoires, ne nous faites pas attendre la victoire trop longtemps ! » et tout bas : « Celle des Boches. »

— Eh bien, — s'écria la princesse justement indignée, — je lui dirai ce que je pense de cette restriction mentale ! Je le lui dirai !

Irène haussa les épaules.

— Tu lui diras : « Comme Votre Altesse Royale a raison ! »

— Méchante fille ! Je veux que vous soyez là quand elle viendra me voir, et que vous entendiez de vos oreilles ce que je lui dirai.

— Que direz-vous, princesse, et à qui? — fit M. Gilet, qui entrait.

— Je jure que je dirai à la duchesse Ulrique-Éléonore.

Elle s'arrêta court. Elle venait de voir à la fois, sur la cheminée, la pendule, et dans la glace, son propre visage. La pendule marquait sept heures trois quarts. Son visage s'animait à l'excès. Son teint s'enflammait. Le savant édifice de sa coiffure menaçait ruine, et l'émeraude de ce pauvre Abd-ul-Hamid faisait sur sa forte poitrine des bonds désordonnés. Ces signes avant-coureurs de désastres irréparables l'épouvantèrent. Elle dit sèchement :

— Je vous raconterai cela un autre jour. Voilà que nous sommes en retard ! Ces Moreau-Delval vont croire que nous l'avons fait exprès pour les humilier !

Et elle partit comme une flèche, descendit l'escalier sans cérémonie aucune, ni sans aucune de ses précautions coutu-

mières. Irène et M. Gilet avaient peine à la suivre. Elle reprit l'allure royale dans la galerie du rez-de-chaussée. Il avait été convenu que les Moreau-Delval attendraient leurs invités au salon, où se devait former le cortège. La princesse fit son entrée au bras de M. Gilet. Irène se tenait à distance respectueuse. Sa démarche était aussi modeste que sa toilette, et l'effet de cette modestie fut très précisément ce qu'elle avait souhaité.

Dès que les deux familles se trouvèrent réunies au beau milieu du salon, il apparut avec la dernière évidence que les seuls personnages importants étaient — naturellement la princesse — mais aussi madame Moreau-Delval, qui pour dîner avec une princesse avait sorti une robe de soie, un fort beau collier de perles et une broche, moins belle ; mais encore M. Moreau-Delval, qui avait revêtu son smoking ; et même M. Gilet, qui avait aussi revêtu le sien. Quant à Irène, à la sœur laide, et à Serge (qui n'avait pas encore de smoking « à cause de la guerre »), c'était la petite classe, « les enfants ». On les eût mis volontiers à la petite table. (Irène n'eût pas demandé mieux.) Jamais cette fille orgueilleuse aurait-elle imaginé qu'elle pût être si contente de se voir reléguée au second plan?

Madame Moreau-Delval crut devoir faire à la princesse de Samos plusieurs courtes révérences-plongeons ; et la princesse à chaque coup, tremblant, selon sa manie, d'être en reste de politesse, crut devoir plonger plus bas ; on ne peut pas savoir jusqu'où les eussent rabaissées ces surenchères à rebours, si M. Moreau-Delval n'eût saisi à propos la main de madame la princesse de Samos pour la couvrir de petits baisers. Sophie-Daphné poussait en même temps de petits cris de plaisir. Elle fit un petit ricanement, lorsque Serge, qui était bien élevé, lui baisa aussi la main ; et ce ricanement signifinit, pour toute personne initiée à son langage : « Il est ravissant ! » Serge n'ignorait point qu'on ne baise pas la main des jeunes filles, et il secoua celle d'Irène, en camarade.

Il y eut, immédiatement après cet abordage, un échange de banalités que l'on pourrait qualifier d'extraordinaires, si ces deux termes joints ne juraient pas. Puis, M. Moreau-Delval saisit, avec une étrange brusquerie, — cette fois le

bras de la princesse, et partit avec elle en pointe d'avant-garde vers la salle à manger, comme on raconte que fit Louis XVIII, le premier soir qu'il eut les rois alliés à dîner aux Tuileries, après la restauration. Madame Moreau-Delval se jeta aussitôt sur M. Gilet comme sur une proie convoitée, et l'entraîna de même à toute vitesse, essayant de rattraper son époux. Cette hâte, risible à première vue, avait on ne sait quoi de réglé, de cérémonieux, et sentait le protocole.

Serge, beaucoup plus posément, vint offrir son bras à Irène. Il oublia de la saluer, mais il sourit en rougissant. Il avait infiniment de grâce et de timidité. Le cœur d'Irène battait avec force. Elle songeait, stupidement : « Je n'ai pas faim... J'ai dîné... »

La sœur laide, qui « n'avait pas de bras » comme on dit, venait tristement derrière.

Lorsque la petite classe arriva dans la salle à manger, M. Moreau-Delval occupait déjà sa place de président. Il avait pris, naturellement, Sophie-Daphné à sa droite, et madame Moreau-Delval avait pris à sa droite M. Gilet. Naturellement encore, Irène s'assit à la gauche de M. Moreau-Delval, et Serge à la gauche de sa mère, cependant qu'aux deux bouts s'asseyaient la sœur laide et une institutrice qu'on ne présenta point, qui ne semblait exister que pour la symétrie.

Irène, qui se trouvait ainsi à côté de la sœur laide et non pas à côté de Serge, en fut d'abord désespérée, mais ne tarda guère d'apercevoir les avantages de cette situation. Elle n'avait pas dessein de causer avec lui, du moins pendant le dîner : elle le voyait mieux placée vis-à-vis, et pouvait lui parler des yeux. Elle ne se souciait pas non plus de faire la conversation avec les autres : elle ne pouvait donc souhaiter meilleur voisinage que celui de la sœur laide, quasi-muette, et de M. Moreau-Delval, beaucoup trop attentif auprès de sa voisine de droite pour prêter la moindre attention à sa voisine de gauche.

Les dîners où assistait la princesse de Samos n'étaient pas de ces dîners où il ne se passe rien : elle provoquait des incidents comiques, sans trêve, depuis les hors-d'œuvre jusqu'au dessert. Irène, qui redoutait d'ordinaire ces intermèdes, y prit plaisir quand elle vit qu'ils amusaient follement le petit Serge. Il avait peine à contenir sa gaîté. Il en faisait l'aveu muet à

Irène, en lui assenant des regards ensemble moqueurs et tendres.

Madame Moreau-Delval, afin de relever un peu le menu assez vulgaire du *Titanic*, avait commandé des huîtres chez Prunier. Fâcheuse inspiration ! C'est à la vue de ces huîtres que Sophie-Daphné poussa son premier cri. Non seulement elle déclara que pour rien au monde elle ne goberait une seule de ces « bêtes toxiques », mais elle supplia ses hôtes, au nom de ce qu'ils avaient de plus sacré, au nom de l'amitié qu'elle leur portait déjà, elle les supplia de s'abstenir et de ne pas « commettre le suicide ».

Après l'avoir dit, elle s'avisa qu'elle venait de manquer aux lois les plus élémentaires de la civilité, en refusant des marennes extra, que l'on avait fait venir de si loin, spécialement à son intention, et qu'elle en aurait dû tâter fût-ce au péril de sa vie. Comme, de plus, elle les aimait, elle redemanda sa douzaine, et s'en régala, avec une gourmandise stoïque.

Mais elle pensait avoir le droit de hasarder sa propre existence, non pas celle de ses hôtes ; elle frémit de la responsabilité qu'elle assumait en les encourageant par son exemple, et elle entreprit, pour se couvrir, de les décourager par ses propos. Elle leur fit un cours de bactériologie. En outre, chaque fois qu'elle voyait l'un ou l'autre porter une coquille à ses lèvres, elle disait lâchement :

— Vous n'avez pas peur?

Histoire de se faire répondre : « Mais non, pas du tout », et de se remettre, si l'on ose dire, du cœur au ventre, par contagion.

Ses regards se tournèrent soudain vers l'aimable Serge. Elle le trouva, une fois de plus, si « ravissant » qu'elle ne put souffrir la pensée qu'il aurait certainement la fièvre typhoïde demain ou après et serait mort à la fin de la semaine. Elle reprocha, avec une rudesse familière, à madame Moreau-Delval de ne point user de son autorité maternelle sur lui pour lui défendre, pour lui défendre « hermétiquement » de manger des huîtres.

Madame Moreau-Delval prit un air de martyre, comme toutes les mères, et répondit :

— Si vous croyez, princesse, qu'on fait ce qu'on veut de ces grands garçons-là !

Elle ajouta quelques mots à double entente, d'où l'on pouvait inférer que Serge n'était pas toujours commode, qu'il ne donnait pas toute satisfaction à ses parents ni à ses maîtres, et qu'il serait probablement recalé à son bachot, dans deux ans. Serge eût baissé les yeux, ou pleuré ; mais il regardait Irène, de qui les regards lui disaient :

« Ils ne vous comprennent pas, quel bonheur ! Moi, je vous comprends. »

A ce moment, Sophie-Daphné prit garde que madame Moreau-Delval avait un rang de perles fort beau, duquel, en conséquence, il était inutile de lui rien dire, et une broche fort laide, de quoi il était donc indispensable de lui faire compliment. Elle le fit. Madame Moreau-Delval répondit par un compliment — tout indiqué — sur l'émeraude.

— C'est ce pauvre Abd-ul-Hamid qui me l'a donnée, — dit la princesse.

« Allons bon ! » firent les yeux d'Irène.

Ceux de Serge pétillèrent de malice, et il ne cessa point d'envisager Irène pendant tout le récit, qui fut long.

— A propos, — dit Sophie-Daphné, — ce pauvre Abd-ul-Hamid me fait penser à ce pauvre François-Joseph. Irène, vous avez bien serré le rubis?

— Mais oui, maman !

Les Moreau-Delval connaissaient déjà le rubis de François-Joseph : ils souhaitèrent admirer de plus près l'émeraude d'Abd-ul-Hamid. La princesse voulut bien le détacher de son corsage. Le joyau passa de mains en mains. Chacun se récria, mais ne trouva que des choses vulgaires à dire, au lieu que Serge, quand ce fut son tour, dit :

— C'est le monocle de Néron !

— Comme vous avez raison ! — s'écria Sophie-Daphné.

Jamais elle n'avait ouï parler de ce monocle. Elle ne concevait même point que son émeraude pût ressembler à un monocle, fût-il de Néron. Mais le compliment lui paraissait d'autant plus original et plus flatteur qu'elle n'y comprenait rien.

Elle manifesta sa joie et son assentiment par une gesticulation désordonnée. Elle hochait gravement la tête, elle dressait l'index, et elle disait :

— Ah mais !... Ah ! mais... Il est fin ! Il a de la sa-ga-ci-té !... Il a dit le mot qu'il fallait dire : le monocle de Néron !

— Vous avez lu cela dans *Quo Vadis ?* — demanda Irène d'une voix chantante.

Serge parut extrêmement choqué. Il rougit encore et repartit :

— Non, mademoiselle, mais dans *l'Antechrist* de monsieur Renan.

Irène lui lança un tel regard qu'il lui pardonna sur-le-champ. Elle semblait lui dire, au moyen des « muets truchements » : « Je savais bien que vous êtes un enfant précoce, de la plus haute intelligence et d'une culture supérieure. » Elle se tourna ensuite vers la table où Démètre dînait seul, comme en pénitence, et lui signifia dans le même langage qu'il ne l'effrayait plus, maintenant qu'elle avait quelqu'un pour la défendre. Par une heureuse coïncidence, Démètre, qui avait dîné moins longuement et commencé plus tôt, finissait juste à ce moment-là. Il se leva, se dirigea vers le salon, et parut fuir sous le regard méprisant de son ennemie.

Il n'y eut point d'autres épisodes dignes de mémoire à la table des Moreau-Delval, et un quart d'heure plus tard, ils s'en retournèrent au salon dans le même ordre qu'ils étaient venus, mais plus lentement.

Bien que Serge et Irène n'eussent pas échangé vingt paroles au cours du repas, leur amitié avait fait un progrès quasi vertigineux. Ils avaient commencé, à vrai dire, par la fin : le commencement est de parler pour s'entendre, ils s'entendaient en ne se parlant point. Ils en étaient à l'abandon et à la familiarité. Sans égard pour les autres personnes présentes, Irène pria son jeune cavalier de la conduire tout au bout du salon, à un endroit où elle avait remarqué un pouf près d'un fauteuil. Elle avait, ni plus ni moins que sa mère, l'œil du général en chef, et elle reconnaissait du premier coup les positions les meilleures. Déjà elle avait conçu que Chérubin, autrement dit Serge, s'assoierait sur le pouf, elle-même dans le fauteuil, et que cela ressemblerait très suffisamment à la belle estampe d'après Vanloo intitulée *la Conversation espagnole*.

— Allez d'abord, — fit-elle, — nous chercher notre café.

Il y fut, revint, portant deux tasses. Elle le fit asseoir et lui dit :

— Maintenant, nous allons pouvoir causer un peu.

— Que faisons-nous donc depuis une heure? — répondit Serge avec un malicieux étonnement,

Ce ne fut pas en propres termes : il laissait Irène parler, mais ne renonçait pas si vite, quant à lui, au langage des yeux. Il ne se taisait pas par timidité : au contraire. Irène le rudoya, mais d'une voix mal assurée. Elle feignit de prendre pour argent comptant ce qu'avait dit madame Moreau-Delval par fausse modestie de mère, et elle lui reprocha son indocilité, sa paresse. La chanson grondait, le ton caressait. Mais Irène choisissait avec malignité ses expressions. Elle affectait de traiter comme un enfant ce jeune homme. Elle savait que rien ne fâche plus les enfants d'hier, à peine adolescents, et elle avait bien dessein de le fâcher. Cela n'eût point manqué s'il eût été plus innocent ; mais cet ingénu ne l'était guère. Il sentait tous les avantages et l'admirable commodité de passer pour être sans conséquence. Il en profitait avec une infâme coquetterie, mais son charme était irrésistible. Irène était comme enivrée. Elle se fit suppliante, elle le supplia de promettre qu'il serait dorénavant plus sage.

— Oui, — murmura-t-il en baissant les yeux.

Ce fut le premier mot qu'il prononça.

Elle ne put se tenir de lui dire qu'il avait pourtant bien l'air d'un écolier-modèle.

— Je vous voyais tout à l'heure de ma fenêtre...

— Je vous ai bien vue aussi, — répondit Serge en relevant hardiment le front.

Elle rougit, hésita un instant, et dit avec une tendre indulgence :

— C'est donc bien difficile, ce qu'on vous donne à faire?

Il eut soudain la langue déliée, comme tous les collégiens, même peu zélés, quand on les met sur le chapitre de leur collège. Irène éprouvait un plaisir incroyable à l'entendre jacasser comme une pie, sans d'ailleurs écouter un mot de ce qu'il racontait. Elle lui demanda, en tremblant qu'il ne fût choqué, intimidé, qu'il ne refusât, si elle ne pourrait pas, quelquefois, venir l'aider un peu...

— Surtout pour les problèmes ! — dit-il. — Je n'y comprends rien !

— Je n'en ai jamais raté un !

— Vrai ! Si vous êtes calée, même en math !

C'est bien peu de chose, cette petite phrase ; mais la plus lyrique n'aurait pas ému Irène davantage. Elle sentit qu'elle perdait la tête.

— Quelle déveine, — poursuivit Serge, — que vous ne puissiez pas monter dans ma chambre ce soir ! J'en ai justement un... impossible ! Il doit manquer une donnée. Mais, ce soir, ce serait trop tôt.

— Oh ! oui, trop tôt, beaucoup trop tôt, — balbutia Irène sans savoir ce qu'elle disait... Demain.

— Et les jours suivants. J'en ai un par jour... Alors, ce soir, je vais être obligé de vous quitter déjà, c'est embêtant.

Elle ne répondit pas. Elle était trop agitée. Il disait : « Je suis obligé de vous quitter », et il restait. Il faisait semblant de ne pas encore savoir ménager une sortie. Il le savait fort bien, et aussi que ce départ brusque, après un entretien furtif et trop bref, était la plus habile des manœuvres.

— Je vais partir à l'anglaise, — dit-il encore (sans bouger).

Après un temps, il ajouta :

— Je ne dis bonsoir qu'à vous.

Quelle faveur ! Il se pencha, pour le lui dire, tout près de son oreille, et il semblait lui tendre le front. Il savait qu'on ne baise pas la main aux jeunes filles, et il feignait de ne pas savoir qu'un garçon de quinze ans ne leur tend plus le front ! Irène, plus naïve, lui donna, sans penser à mal, le baiser léger qu'il sollicitait — peut-être. Il fit, pour se dérober — trop tard —, un mouvement si vif et si adroit que les personnes les plus proches purent n'y voir que du feu ; mais il recourut au langage des yeux pour lui faire le plus hypocrite des remerciements.

Puis enfin, il partit et, sans une fois tourner la tête, il traversa le salon vide, aussi bien que l'aurait pu faire la princesse de Samos elle-même, la duchesse Ulrique-Éléonore, ou toute autre personne royale. Irène l'admirait ! Elle le suivit des yeux jusqu'à la porte, demeura encore un instant seule à rêver, puis se leva soudain, d'un air déterminé, et avisant Démètre, fut droit à lui comme pour le défier une seconde fois.

Mais Sophie-Daphné, l'avisant aussi, se ressouvint qu'elle

lui devait des excuses pour l'avoir lâché cette après-midi indignement. Elle se précipita. Irène n'arriva au but que la seconde, comme Démètre, coupant la parole à la princesse, lui faisait compliment de ses émeraudes, notamment de la plus volumineuse.

— C'est, — répondit-elle à son ordinaire, — ce pauvre Abd-ul-Hamid qui me l'a donnée.

Elle allait raconter l'histoire. Démètre l'interrompit de nouveau pour lui dire :

— Comment, princesse? vous qui êtes superstitieuse, vous souffrez sur vous des pierres qui portent malheur !

Elle jeta un cri, mais se ressaisit et répliqua, avec hauteur :

— Et qui vous dit, monsieur, que je sois superstitieuse?

Démètre dut avouer que, sur ce point, il était réduit aux conjectures, et s'inclina profondément. Sophie-Daphné tremblait cependant comme la feuille, et dit à Irène :

— Si vraiment elles portent malheur, je n'en veux plus. Je vous les confie, ma chère : vous les serrerez avec le rubis de François-Joseph.

— Donne, — fit Irène, — charmée d'avoir un prétexte pour quitter le salon où rien ne l'intéressait plus.

Mais la princesse de Samos n'avait seulement pas commencé à se dépouiller de ses ornements qu'elle fut divertie de ce soin par l'arrivée du baron de Chambly. Le baron avait dîné au cabaret, d'où il rapportait, selon son habitude, les plus curieuses, les plus heureuses nouvelles. Personne ne croyait aux nouvelles du baron de Chambly, mais on avait toujours plaisir à les entendre. On forma le cercle. M. Orcemont et le marquis de Sainte-Honorine lui-même approchèrent. La princesse retarda un peu la proclamation du communiqué privé de M. de Chambly en présentant sa fille successivement à ces trois messieurs, qui ne l'avaient point vue la veille. Le baron fit un petit signe protecteur à Irène, puis annonça, avec emphase, que la guerre serait entièrement terminée, victorieusement bien entendu, dans un délai de trois mois.

Tout le monde lui rit au nez, Sophie-Daphné la première, bien que le baron lui imposât, et elle invoqua l'autorité de lady Clappington :

— Cette dame... une des plus grandes d'Angleterre... de

l'entourage immédiat du roi... m'a *promis* que la guerre durerait au bas mot trois ans.

— Moi, — répondit avec un parfait dédain le baron de Chambly, — je ne tiens pas mon tuyau de lady Clappington. C'est aux Ambassadeurs que j'ai appris que la guerre sera terminée avant trois mois. Toutes les nouvelles que j'ai recueillies aux Ambassadeurs depuis la réouverture de cet établissement ont été vérifiées par la suite...

(C'est qu'il le croyait ! Il savait pourtant ce que cela lui avait coûté.)

— Et je vous parie, — ajouta-t-il en avançant d'un pas vers Sophie-Daphné qui reculait d'autant, — je vous parie tout ce que vous voudrez que, dans trois mois, jour pour jour, vous ne serez plus au *Titanic*... Tout ce que vous voudrez !

— Je vous remercie, — répondit poliment Sophie-Daphné, tout de même que si le baron lui eût offert de l'argent. (Au fait, cela revenait au même.) — Je ne parie plus : je perdais toujours... Mais, — ajouta l'infortunée princesse avec l'accent du désespoir, comme si la parole du baron eût été parole d'évangile, — je n'aurais pas pris la peine de déménager si j'avais su que je ne dusse rester au *Titanic* que trois mois !

Irène se piquait de n'être pas superstitieuse comme sa mère ; elle crut cependant comme Sophie-Daphné à l'absurde pronostic, et se dit pour une autre raison :

« Cela ne durera-t-il que trois mois? »

Mais elle était aussi fort sage : elle prit garde à tout ce qui s'était passé depuis seulement vingt-quatre heures, à tant d'événements pressés et aux mouvements de son cœur ; elle fit réflexion que, si la pièce continuait d'être si abondante et si variée pendant quatre-vingt-dix jours, à peine aurait-elle la force de soutenir une pareille plénitude, et que du moins, après, elle aurait vécu, elle pourrait mourir.

(La fin prochainement.)

ABEL HERMANT

LA BATAILLE DU JUTLAND[1]

I. — Prodromes et préliminaires

« Cette guerre est comme un iceberg ; nous, public, n'en voyons qu'un huitième au-dessus de l'eau [1]. »

Cette pensée de Ruydard Kipling [2] est absolument vraie, et s'applique surtout à la bataille du Jutland. Pour parler pertinemment de la plus grande bataille navale qui ait ensanglanté les mers depuis Trafalgar, il faudrait pouvoir retracer l'œuvre entière de Guillaume II et de lord John Fisher : nous nous bornerons à indiquer, sommairement, les faits qui précédèrent ce grand événement historique.

Contrainte, par suite de son infériorité numérique, de rester claquemurée dans ses ports, la flotte allemande attendit longtemps une occasion favorable : « La bataille navale signifie la victoire ou la mort, et une flotte détruite ne se refait pas au cours d'une même guerre... ; la flotte allemande ne doit pas s'engager si elle ne peut compter sur un succès », disait en février 1915 le grand amiral von Kœster [3]. L'amiral von Tirpitz déclarait quelques mois plus tôt à un reporter d'un grand journal américain : « La flotte allemande combattra certai-

1. Cette étude n'est pas un article « d'actualité », mais le premier essai de reconstitution historique de la plus grande bataille navale moderne. L'auteur s'est efforcé de combler, à l'aide de documents publiés dans les pays alliés, les lacunes des récits officiels. Ce jeu de patience a demandé beaucoup de travail et un peu de temps.

2. « La mort au regard borgne », *Daily Mail* du 21 juin 1916.

3. Discours à l'Université de Berlin. *Information* des 12 et 18 février 1915.

nement, si la flotte anglaise lui donne l'occasion favorable d'engager le combat contre elle [1]... » En fait, pendant toute l'année dernière, la flotte germanique parut peu désireuse de rechercher cette occasion : les exploits répétés des sous-marins soutenaient l'opinion allemande. Mais en avril 1916 il faut, sous la pression du gouvernement américain, et par suite aussi de pertes importantes en submersibles et en équipages instruits, ralentir la guerre sous-marine. Juste à ce moment, la disette, qui depuis longtemps déjà se fait sentir en Allemagne, devient particulièrement dure et cruelle. Le peuple murmure, il ne comprend pas l'inaction de cette flotte, qui lui a coûté tant de travail, tant d'argent. L'empereur s'est-il donc trompé? La grande pensée du règne ferait-elle aussi faillite?

Dès les derniers jours de 1915, et surtout pendant les premiers mois de 1916, les signes annonciateurs d'une sortie se multiplient au point qu'on ne saurait s'y tromper : il est question de moyens nouveaux et terribles préparés par l'Allemagne, zeppelins pourvus de torpilles aériennes, sous-marins d'une puissance inusitée, canons monstrueux de 420 et même 435 [2]... Puis, c'est la visite à Berlin de l'archiduc Charles-Étienne, sa conférence avec l'empereur et les grands chefs de la marine.

En mars, ces bruits prennent consistance et s'étayent de singulières précisions. C'est d'abord une véritable mobilisation de la flotte [3] : on rappelle à bord des bâtiments les équipages débarqués, pour tenir garnison dans les places belges du littoral ; on mobilise 70 000 réservistes de la marine ; on renvoie les ouvriers mécaniciens danois employés aux chantiers navals de Flensborg. Les journaux neutres [4] et les journaux italiens [5] (ceux-ci merveilleusement au courant de tout ce qui concerne la marine allemande) prédisent la sortie prochaine de la flotte.

Le prince Henri de Prusse est nommé au commandement de la flotte de haute mer.

1. *Rivista Marittima* de mars 1915.
2. *Daily Mail* du 10 février 1916 ; *Information* du 12 ; *Daily Mail* et *Daily Telegraph* des 15 et 16, etc.
3. *Daily News* cité par *le Matin* du 3 mars ; journaux divers du 3 au 6.
4. Télégramme de La Haye du 5 mars ; *Liberté* du 6.
5. Télégramme du *Corriere della Sera de Milan*, 4 mars ; *Matin* du 5.

En même temps, des journaux bien informés annoncent formellement la sortie très prochaine de la flotte allemande dans la mer du Nord, et celle de la flotte autrichienne vers les Dardanelles, dont les Turcs relèvent les mines.

Le 17 éclate la démission du grand-amiral von Tirpitz, que l'on sait opposé à la sortie de la flotte.

Nos ennemis se barricadent dans la Baltique en fermant par des lignes de mines, et même des estacades en filin de fer, les détroits dits danois.

Le malaise est général. Les Anglais et nous nous demandons où va fondre l'orage. L'affaire Casement, le bombardement de Lowestoft et d'Yarmouth par les cuirassés rapides de von Hipper (23 et 25 avril) n'en sont que les prodromes. Cet acte de barbarie ne mériterait guère d'être mentionné s'il n'avait eu pour conséquence une modification dans la répartition des forces navales anglaises, et cette mesure, indiquée par une lettre de lord Balfour aux maires des deux ports bombardés, eut une répercussion directe sur la stratégie de la bataille du Jutland.

Cette lettre semble indiquer qu'une protection directe ait été donnée à la côte orientale, si souvent attaquée, de l'Angleterre, pour empêcher le retour de ces agressions. « Nous espérons, dit le distingué critique naval du *Daily Telegraph*, que la politique de concentration n'a pas été abandonnée, car notre salut et celui de nos alliés en dépend. »

II. — Le champ de bataille et la disposition des forces antagonistes

La mer du Nord a la forme d'un immense entonnoir dont le goulot serait le Pas de Calais. Cet entonnoir mesure 380 milles de large à sa partie supérieure, entre le phare danois de Hantsholmer et Girdleness, un peu au sud d'Aberdeen, sur la côte d'Écosse. On peut compter environ 20 milles de plus (soit environ 400 milles) entre le Hantsholmer et le port de Rosyth, base navale de la Grande Fleet, située au fond et sur la rive gauche du Firth of Forth.

Les distances de port à port comptent 330 milles entre Cuxhaven et Hull qui sont situés à peu près sur le même parallèle, au tiers inférieur de notre entonnoir.

Si la côte anglaise n'offre, dans sa partie orientale, aucun port convenable, — Rosyth est en Écosse, — il n'en est pas de même du littoral allemand de la mer du Nord.

Celui-ci forme une large baie, subdivisée elle-même en deux estuaires par la pointe de Cuxhaven. Une ligne d'îles presque ininterrompue, entre lesquelles sont ménagées bon nombre de passes praticables aux grands bâtiments, défend ce camp retranché dont les bastions sont, du Nord au Sud, les îles fortifiées de Sylt, près de la frontière danoise, Wangeroog, devant l'arsenal impérial de Wilhelmshaven, et Borkum, juste en face de la frontière hollandaise. Héligoland est la sentinelle avancée de ce camp retranché maritime. Les bâtiments de guerre peuvent donc glisser dehors à l'abri de ces îles. De même, après un combat malheureux, les navires de guerre allemands peuvent rentrer à l'abri, presque tous à la fois, en peu de temps.

En outre, la fameux canal Kaiser-Wilhelm aboutit à l'écluse de Brunsbuttel, sur l'Elbe, à l'est de Cuxhaven et en aval de Hambourg. Ce canal est l'importante ligne stratégique intérieure qui permet aux navires de passer en un peu plus d'une demi-journée de la Baltique dans la mer du Nord, ou inversement, avec une sécurité complète. C'est par cette voie que, dans les derniers jours de mai 1916, les Allemands font acheminer vers la mer du Nord toutes leurs unités de valeur de la Baltique [1], en même temps que, pour détourner l'attention des Alliés, ils font courir le bruit d'une attaque sur Riga [2]. Voilà donc leurs forces concentrées dans le camp retranché de Wilhelmshaven-Cuxhaven. Elles s'élèvent au moins à 5 croiseurs de bataille, et trois escadres de ligne, comprenant, pensons-nous, au moins 17 ou 18 dreadnoughts (dont deux armés de pièces de 380) et 6 pré-dreadnoughts. Le récit officieux allemand, publié fin juillet par l'*Associated*

1. Télégramme de Londres du 5 juin, publié par *le Matin* du 6 : les croiseurs de bataille allemands qui opéraient au large de la Courlande ont été retirés la semaine précédente.

2. *New-York Herald* du 23 mai. Télégramme de Copenhague du 22.

Press, ajoute « un grand nombre de petits croiseurs et plusieurs flottilles de destroyers ».

Les forces anglaises, au contraire, d'après le peu que nous savons de leur situation initiale, doivent former au moins trois groupes principaux le 31 mai à l'aube.

1er groupe. — Situées « en l'air » au sud de la Norvège ou à l'entrée du Skager-Rack, les 1re et 2e escadres de croiseurs de bataille sous les ordres directs du vice-amiral sir David Beatty : *Lion*, *Princess-Royal*, *Queen-Mary*, *Tiger*, *New-Zealand* (contre-amiral Penkenham) et *Indefatigable* [1]. A ce groupe sont directement rattachées les 1re, 2e et 3e escadres légères [2] (ou de croiseurs légers) et les 9e, 10e et 13e flottilles de destroyers.

2e groupe. — La 5e escadre de ligne, composée des 4 cuirassés rapides type *Queen-Elisabeth* [3] : *Barham*, *Valiant*, *Warspite* et *Malaya* ; commandant le contre-amiral Hugh Evan-Thomas sur le *Barham*.

3e groupe. — Les quatre premières escadres de ligne (théoriquement 32 dreadnoughts et superdreadnoughts (en réalité 28 tout au plus), commandées par sir John Jellicoe en personne, ayant son pavillon sur l'*Iron-Duke*, comptant pour ordre dans la 4e escadre de ligne (vice-amiral sir Daveton Sturdee, le vainqueur des îles Falkland [4]). Les cuirassés de 22 000 à 27 000 tonnes et 21 à 23 nœuds forment des escadres homogènes. Ils sont presque tous armés de dix canons de

1. Les quatre premiers d'environ 30 000 tonnes chacun et 28 n. 5 à 30 nœuds ont une cuirasse de 229 millimètres à la flottaison, leur armement principal est composé de huit canons de 343 ; les deux derniers n'ont que 19 500 tonnes de déplacement, 27 nœuds, 203 millimètres d'acier à la flottaison, et huit canons de 305.

2. Les Anglais nomment « squadron » ou escadre un groupe de trois ou quatre croiseurs de bataille ou croiseurs légers, ce qu'en France nous appelons division. Par contre, leurs escadres de ligne sont, en principe, à huit cuirassés. Par exception, nous verrons la 5e escadre de ligne ne compter que quatre *Queen-Elisabeth*.

3. Cette escadre est la plus puissante du monde. Les *Queen-Elisabeth* de 29 000 tonnes de déplacement, filent 25 nœuds, ont une cuirasse de 33 centimètres, un armement de huit pièces de 381 et de seize 152.

4. Les autres commandants d'escadre et de divisions cuirassées sont les vice-amiraux sir Cecil Barney et sir Thomas Jerram ; les contre-amiraux Alexander L. Duff, Arthur C. Lawson et Ernest F.-A. Gaount.

305 ou 343, deux ou trois seulement ont des 381, et un seul quatorze 305.

La 3e escadre de croiseurs de bataille, commandée par le contre-amiral sir Horace L. A. Hood, est rattachée à ce groupe[1].

Un quatrième groupe est probablement constitué par les 1re et 2e escadres de croiseurs-cuirassés sous le commandement du contre-amiral sir Robert Arbuthnot[2].

Où se trouvaient ces différents groupes le 31 mai à l'aube? Il est fort difficile de le savoir, car le rapport Jellicoe est absolument muet sur ce point capital. Voici le résultat de nos recherches :

Sont sortis de la base principale anglaise, Rosyth, probablement : d'abord le 1er groupe, les 6 croiseurs de bataille de Beatty et les bâtiments légers escortant cette puissante avant-garde. Ensuite les groupes d'éclaireurs plus spécialement rattachés aux escadres de ligne de la Grande Fleet, et parmi ceux-ci, la 3e escadre de croiseurs de bataille du contre-amiral Hood, peut-être encore les 1re et 2e escadres de croiseurs-cuirassés d'Arbuthnot. Enfin, les escadres de ligne de Jellicoe, comprenant d'abord et au moins 16 dreadnoughts, avec leurs destroyers d'escorte.

Sont sortis probablement de la base secondaire de Scarborough (Humber, etc.) les 4 *Queen-Elisabeth* de la 5e escadre de ligne (Evan-Thomas). Le correspondant du *Herald* de Glasgow déclare en effet, le 2 juin : « La flotte britannique prit la mer de Rosyth et de Scarborough, les unités de la base écossaise formant une escadre de croiseurs de bataille (groupe Beatty), celle de Scarborough une escadre de dreadnoughts (cuirassés rapides Evan Thomas). »

Voilà qui est clair, surtout si l'on rapproche ce texte des commentaires suscités par la lettre de lord Balfour aux maires d'Yarmouth et de Lowestoft que nous avons cités plus haut.

1. *Invincible*, *Inflexible*, *Indomitable*, à peine plus anciens et plus petits que l'*Indefatigable*. Ils en ont la vitesse et l'armement, mais leur cuirasse n'a que 178 millimètres.

2. *Défense*, *Minotaur*, *Achilles*, *Warrior*, *Black Prince*, *Duke of Edinburgh*. Les deux premiers de 14 800 tonnes et 23 n, 5 portent quatre canons de 254 et dix de 190 ; les autres, de 13 750 tonnes et 23 nœuds sont armés de six 234 et quatre 190, à l'exception des deux derniers qui ont dix 152 au lieu des 190 ; tous ont des cuirasses de 152 millimètres à la flottaison.

Peut-être aussi le groupe Arbuthnot avait-il pour base Scarborough [1].

Mais tous ces bâtiments sont-ils sortis ensemble le 30 mai? A lire le rapport tronqué de l'amiral Jellicoe, on pourrait penser que oui [2]. Mais une étude sérieuse de la question laisse planer les doutes les plus fondés sur une sortie simultanée de toute la flotte anglaise.

Il est difficilement admissible que le service des renseignements de l'Amirauté n'ait pas été informé des intentions de la flotte allemande.

Le commandant a dû « alerter » le service de surveillance rapprochée, fait aux abords d'Héligoland et de Wangeroog, peut-être même à l'intérieur du camp retranché maritime, par des croiseurs légers, des destroyers extra-rapides et des sous-marins, tous pourvus de la T. S. F. Comment croire que ces excellents éclaireurs, conduits par des officiers de choix, n'aient pas vu la flotte allemande sortir de Cuxhaven et de Wilhelmshaven le 31 mai à 4 heures du matin? Dès lors il suffit d'un message très bref, comme le S. O. S. de l'appel au secours, lancé sur les mers, pour mettre en mouvement, aussitôt, la flotte anglaise tout entière. Ce message est recueilli par des bâtiments-relais croisant à mi-distance sur le Dogger-Bank, ceux de l'escadre d'Arbuthnot, par exemple [3], — et Jellicoe à Rosyth, Evan-Thomas, à

1. En tous cas, ce sont ces mêmes bâtiments qui mirent en fuite, le 25 avril, l'escadre de croiseurs de bataille de von Hipper, dans les parages de la Humber.

2. « *Les bâtiments de la Grand Fleet*, en conformité de notre stratégie générale de patrouilles périodiques dans la mer du Nord, avaient quitté leur base *la veille*, suivant mes instructions. »

Jellicoe ne dit pas : « *Je quittai* nos bases la veille avec toute la *Grand Fleet*, etc... » et plus loin, la phrase : « A la réception de l'avis que l'ennemi était en vue, la flotte anglaise se lança à toute vitesse au Sud-Est, quart Sud... durant les deux heures qui s'écoulèrent de ce moment à son arrivée sur le champ de bataille, etc... » peut signifier aussi bien toute la flotte de ligne de Jellicoe ayant pris la mer la veille, que le gros, précédé la *veille* par Beatty, n'appareillant de Rosyth que le matin du 31 mai. Elle force de vitesse à l'appel de Beatty qui se sent en danger, voilà tout ce que dit nettement ce texte.

3. Cette hypothèse trouve sa confirmation dans le récit d'un officier canonnier du *Warrior*, publié par *The Sphere* du 24 juin, et qui débute ainsi : « Nous marchions depuis six heures, quand, etc... » Arbuthnot, arrivé à 5 h. 50 sur le champ de bataille, en était donc à 120 ou 130 milles vers midi : c'est exactement la distance du milieu du Doggerbank à la région où l'on s'est battu. Arbuthnot aurait donc monté la garde, jusqu'à midi, sur le Doggerbank, pour assurer les communications et « voir venir ».

Scarborough, Beatty, à l'entrée du Skager-Rack, sont avertis simultanément.

Et alors tout s'explique :

Il faut à Jellicoe vingt heures à 20 nœuds pour franchir les 400 milles qui le séparent du Hantsholmer. Mais a-t-il besoin de couvrir ces 400 milles en entier? Non. Nous devons déduire, d'abord, la portée de ses gros canons, soit 10 milles (18520 mètres) ; puis, la distance où il va trouver l'ennemi à l'ouest de la terre danoise, 80 ou 90 milles [1]. La route à parcourir effectivement se réduit à environ 300 milles, soit quinze heures à 20 nœuds.

Mais les cuirassés anglais de la 1re escadre de ligne (sir Cecil Burney) dépassent presque tous 22 nœuds ; les croiseurs de bataille de Hood en donnent 26 et plus. La chasse dure deux heures à toute vitesse. Pendant cette chasse, les éléments les plus rapides gagneront de 6 à 10 milles sur le reste du gros, ils arriveront donc à portée de canon vers 6 h. 15 du soir. C'est exactement ce que nous dit le rapport officiel du commandant en chef anglais.

Quant à Evan-Thomas, que nous supposons parti de Scarborough également vers 4 h. 30 du matin, a-t-il pu arriver sur le champ de bataille en douze heures?

Parfaitement. Ses 4 cuirassés dépassaient 25 nœuds, et avaient, eux aussi, un peu plus de onze heures pour accomplir ce raid : Jellicoe nous apprend en effet que la 5e escadre de ligne a ouvert le feu à 4 h. 8 du soir, à la distance de 20 000 yards (18 288 mètres, presque 10 milles). Enfin, tous les récits épisodiques de témoins, anglais ou allemands, représentent l'arrivée des *Queen-Elisabeth* comme l'*événement* décisif de la journée, celui qui détermina la victoire. Cet *événement* eût-il ainsi frappé les combattants si Evan-Thomas se fût trouvé concentré avec Beatty dès le premier coup de canon ?

1. Le rapport Jellicoe, les deux récits officiels allemands les récits des patrons neutres des *Naesborg*, *Fjord*, du chalutier *John-Brown*, dans les journaux des 3 et 4 juin, concordent parfaitement sur ce point.

III. — Le début de la bataille

Le mercredi 31 mai, à 4 heures du matin, la flotte allemande sort [1], en deux tronçons, l'un de Cuxhaven, l'autre de Wilhelmshaven [2]. L'escadre des éclaireurs de von Hipper tient la tête de la ligne [3].

Les fumées des bâtiments montent au-dessus des îles et de la côte du Slesvig ; elles apparaissent éclairées par le soleil levant aux destroyers et croiseurs légers anglais, qui se trouvent à l'Ouest de la *Deutsche Bucht*.

Nous avons vu comment ces éclaireurs ont pu renseigner Jellicoe, Evan-Thomas et bien entendu Beatty, dès 4 h. 30 du matin, au plus tard.

La situation est claire : ce qui sort peut et doit être la totalité de la flotte allemande. Beatty commande une escadre éprouvée par au moins deux combats antérieurs [4], puissante, bien entraînée, homogène. Cependant six croiseurs de bataille ne peuvent lutter contre une vingtaine d'unités dreadnoughts. Marcher au Sud, au-devant de l'ennemi, c'est courir à l'écrasement sans remède. Il faut gagner du temps, pour donner aux renforts le temps d'arriver de Scarborough et de Rosyth ; Beatty obtiendra ce résultat en demeurant à son poste de croisière, près du Skager-Rack, ou en le regagnant au plus vite, après une courte pointe vers le Sud.

Du Skagger-Rack à Wilhelmshaven il y a plus de 200 milles, si la flotte ennemie suit de près la côte, à l'intérieur des îles, par une série de passes ménagées entre les hauts fonds. Les croiseurs de bataille de von Hipper et les croiseurs légers, qui marchent aisément de 22 à 24 nœuds en bonne route, pourraient, en bien moins de dix heures, gagner le parallèle

1. Récit des survivants du *Frauenlob* recueillis à Yumiden et à Hœk van Holland. Télégramme d'Amsterdam du 4 juin, *Journal* du 5.

2. Extrait du *Jillunds Poster* de Copenhague, *Écho de Paris* du 5 juin.

3. Version officielle allemande publiée en juillet par l'*Associated Press*.

4. *Lion* et *Princess Royal* ont pris part à la bataille d'Héligoland, en août 1914 ; le *Lion*, le *Tiger*, le *Queen-Mary*, le *New-Zealand* à la bataille du Doggerbank, le 24 janvier 1915. L'*Indefatigable* s'est couvert de gloire aux Dardanelles.

du Hantsholmer. Mais il serait imprudent de séparer l'avant-garde du gros par un trop large intervalle ; les cuirassés doivent se régler sur les 18 ou 19 nœuds des *Nassau* et des vieux *Deutschland*. Ceux-ci mettront douze heures à faire la traversée. L'avant-garde von Hipper se tiendra donc à moins de 20 milles en avant du gros — soit à environ une heure de marche à toute vapeur pour les cuirassés de tête.

C'est ce qui a lieu : à 2 h. 20 de l'après-midi [1], dit le rapport Jellicoe, le croiseur léger *Galatea* (commodore Edwin Sinclair) signale à Beatty lui-même la présence de l'ennemi « dont les forces sont considérables, et ne constituent pas seulement une unité isolée de croiseurs légers ». Aussitôt Beatty fait route au Sud-Sud-Est pour se placer entre l'ennemi et sa base. Les nuages des fumées allemandes apparaissent au Nord et à l'Est, et Beatty estime dès lors que l'ennemi ne pourra pas doubler le Horn Reef et se soustraire au combat que le commandant de l'avant-garde anglaise entend bien lui imposer. Il est alors 2 h. 35. Ce résultat obtenu, Beatty fait route à l'Est, puis au Nord-Est, et à 3 h. 31 l'ennemi est en vue. Sa force apparente se compose alors de 5 croiseurs de bataille : c'est bien l'escadre « tueuse d'enfants » de von Hipper, l'ennemi *personnel* de Beatty, qu'une reconnaissance d'aéroplane a déjà permis d'identifier. Cet hydravion, parti de l'*Engadine* à 2 h. 45 (pilote, lieutenant F. G. Ruthland ; observateur, commissaire-adjoint G. S. Trewin), est rentré à 3 h. 30 après avoir volé à 2 700 mètres de l'ennemi et à une hauteur de moins de 300 mètres, afin de voir convenablement au travers des fumées et de la brume qui commence à tomber sur la mer [2].

Donc à 3 h. 30, dès ce rapport reçu, Beatty porte sa vitesse à 25 nœuds et se forme en ligne de file, la 1re escadre de croi-

1. Le premier récit allemand, reproduit par *l'Écho de Paris* du 6 juin, dit que le contact fut pris à 4 h. 20 de l'après-midi avec quatre petits croiseurs classe *Calliope*, à 70 milles environ du Skager-Rack. Le récit allemand de l'*Associated Press* place la rencontre à 4 h. 30, à 90 milles à l'ouest du Hantsholmer et parle de huit croiseurs du type *Calliope*. Les deux récits allemands disent que cette avant-garde anglaise prit chasse et fut poursuivie vers le nord-ouest. La différence de deux heures entre les récits anglais et allemands est celle qui existe entre le fuseau de Greenwich et le fuseau de l'Europe centrale.

2. Rapport Jellicoe.

seurs de bataille en tête (elle était sur deux colonnes, d'après le premier récit allemand publié par *l'Écho de Paris* du 6 juin). Les 13e et 9e flottilles de destroyers chassent en avant, route à l'Est-Sud-Est, car l'ennemi apparaît maintenant à 21 000 mètres dans cette direction. La 5e escadre de ligne (Evan-Thomas), qui a imité les mouvements de Beatty, se trouve alors à 9 000 mètres de celui-ci dans le Nord-Nord-Ouest, donc à l'opposite de l'ennemi et entièrement hors de portée.

L'amiral von Hipper dispose son escadre dans le même ordre et force également de vapeur [1]. L'atmosphère est calme, le temps clair, léger vent de Nord-Ouest [2].

Le feu est ouvert simultanément, à 3 h. 48, par les deux forces en présence : distance 16 918 mètres, dit Beatty, 13 000 mètres, affirme le récit allemand. L'amiral anglais donne la route au Sud-Ouest. Il est alors placé entre l'ennemi et sa base, l'éclairage est bon, les *Queen-Elisabeth* arrivent à la rescousse, la situation de nos alliés est excellente. Le combat parallèle, se poursuit à un intervalle qui varie de 16 500 à 13 200 mètres [3].

Von Hipper, engagé avec des forces manifestement supérieures, essaye évidemment d'attirer Beatty dans un traquenard : soit en l'amenant vers l'Est, sur la flotte de ligne allemande, encore masquée par la brume et par l'éclairage médiocre dans cette direction, et en le prenant entre deux feux ; soit en l'entraînant dans un champ, préparé d'avance, de mines et de sous-marins.

Le tir des Allemands est excellent pendant les quinze premières minutes [4]. Mais à 4 h. 8 la 5e escadre de ligne (Evan-Thomas) peut enfin ouvrir le feu à 18 288 mètres avec ses énormes pièces de 380 et le feu des Allemands paraît aussitôt se ralentir (rapport Jellicoe). Ce fait est curieux, car c'est à ce moment même que se placent, d'après tous les documents que nous avons pu réunir, la perte de l'*Indefatigable* et celle du *Queen-Mary* : « Au cours de ce combat deux

1. Rapport Jellicoe.
2. Récit officiel allemand publié en juillet par l'*Associated Press*.
3. Rapport Jellicoe.
4. Déclaration d'un officier canonnier anglais, *Écho de Paris*, 7 août.

croiseurs de bataille anglais et un torpilleur furent détruits », dit le premier récit allemand [1].

Or à ce moment (4 h. 6 ou 8 de l'après-midi), deux destroyers anglais *Landrail* (lieutenant-commandant Francis E.-H.-G. Hobart) et *Lydiard* (commander Malcolm L. Goldschmidt) aperçoivent à bâbord avant le périscope d'un sous-marin ennemi ; le croiseur léger *Nottingham* (capitaine [2] Ch. B. Miller) en aperçoit un autre à tribord, malgré la fumée qui gêne le tir ; les bâtiments légers canonnent ces submersibles. Ce ne sont pas les seuls. Dans *The Sphere* du 24 juin, un canonnier du *Tiger*, bâtiment qui suivait immédiatement la *Queen-Mary* dans la ligne des croiseurs de bataille anglaise, a déclaré en racontant ses impressions de combat :

> Nous fûmes engagés, à 15 000 yards, avec deux cuirassés, et, en plus talonnés par une demi-douzaine de sous-marins. On a annoncé la perte de l'un d'eux, *mais je sais que deux furent coulés dans les dix minutes qui suivirent la destruction du Queen-Mary* [survenue à 4 h. 30, d'après le récit allemand de l'*Associated Press*]. Un des cuirassés qui arrivait vers nous éperonna un de ces sous-marins [ce cuirassé devait être le *Barham*] pendant que le *New-Zealand* en mettait un autre en pièces avec ses canons à tir rapide.

Ce n'est qu'à 4 h. 38, donc huit minutes après la disparition du deuxième croiseur de bataille, que la flotte de ligne allemande est signalée par le *Southampton* et à 4 h. 42 qu'elle apparaît dans le Sud-Est aux croiseurs de bataille anglais [3]. Jusqu'à 4 h. 42, Beatty n'a eu affaire, en fait de grands bâtiments ennemis, qu'aux 5 croiseurs de bataille de von Hipper, armés de canons de 305 et de 280. L'amiral anglais disposait donc du triple avantage du nombre, puisqu'il possédait une unité de plus, de la supériorité de calibre et de la vitesse. En outre, il était soutenu, à grande distance il est vrai, assez efficacement néanmoins, par les 4 *Queen-Elisabeth* et c'est alors que le canon ennemi aurait fait non pas un, mais

1. *Écho de Paris* du 6 juin.

2. Nous traduirons, pour plus de brièveté, par capitaine le mot anglais *captain*, qui désigne le grade de capitaine de vaisseau, le grade de *commander* correspond à capitaine de frégate, celui de *lieutenant-commander* est le titre du lieutenant de vaisseau qui commande.

3. Rapport Jellicoe.

deux trous dans la ligne anglaise, et encore à des distances de combat de 13 200 mètres ! Or, au Doggerbank, les obus de 305 de l'*Indomitable*, ne parvenant pas à venir à bout du *Blücher*, plus faible certes qu'un *Queen-Mary* ou qu'un *Indefatigable*, il y ne fallut pas moins de deux torpilles de l'*Arethusa* pour donner le coup de grâce à ce croiseur-cuirassé de 16 000 tonnes.

Enfin, au cours de ce récit, nous ne verrons qu'exceptionnellement les bâtiments du milieu ou de la queue de la ligne atteints par le canon. Ils sont, par contre, les victimes habituelles des torpilles : or voici l'ordre de bataille de l'escadre de Beatty : *Lion*, *Princess-Royal*, **Queen-Mary**, *Tiger*, *New-Zealand*, **Indefatigable** [1].

La destruction par le canon de ces deux énormes et splendides unités ne se comprend donc pas dans les circonstances que nous venons de rapporter. Elle s'explique parfaitement, au contraire, si l'on admet que von Hipper ait entraîné Beatty dans un champ où des sous-marins étaient, d'avance, appostés; M. l'amiral Degouy avait prévu cette tactique allemande, au moins six mois à l'avance, dans ses articles de la *Revue de Paris* et de *la Liberté*.

Voyons, maintenant, ce qu'on sait des circonstances mêmes de la destruction de l'*Indefatigable* et de la *Queen-Mary*. D'abord, la version officielle allemande reproduite par l'*Associated Press* :

Au bout d'un quart d'heure [de combat, donc vers 4 h. 7 du soir [2]], une violente explosion, déterminée par un obus lourd, détruisit l'*Indefatigable*... une explosion, due à un projectile de gros calibre, détruisit à 6 h. 30 [4 h. 31 de Greenwich] la *Queen-Mary* et un troisième (?) navire dans la ligne, etc...

Le 7e communiqué allemand, daté du 20 juin, dit :

Vers 6 heures (donc 4 heures), la *Queen-Mary* eut une explosion au centre et à droite et coula en cinq ou six minutes après d'autres explosions, avec 1 400 hommes (chiffre exagéré et faux) à bord, dont un prince japonais. Quand l'*Indefatigable* arriva sur le lieu du désastre,

1. Les noms des bâtiments coulés sont imprimés en caractères gras. Cet ordre de bataille est indiqué par le *Naval and Military Record* du 7 juin, page 345, citant *The Scottsman* à propos du *New-Zealand*.

2, « A 5 h. 49 du soir (3 h. 48 Greenwich) von Hipper ouvrit le feu, dit ce récit. Un quart d'heure après fait donc 4 h. 7 de Greenwich. »

une explosion éclata contre sa coque, et il coula si rapidement que, des 1 000 hommes qu'il portait, *deux* seulement purent échapper. Étant donnée la violence de l'explosion, les prisonniers anglais ont peine à croire que ce soit l'artillerie qui ait coulé le navire, et pensent que c'est une torpille.

Prenons, maintenant, les renseignements de source anglaise :

Dix minutes après que l'engagement fut devenu général (il s'agit ici uniquement du combat des croiseurs de bataille), l'*Indefatigable* fut touché, chavira et coula. Vingt minutes ensuite, le *Queen-Mary* eut le même sort,

déclare *The Land and Water* du 8 juin, dans son excellent récit de la première heure. La *Weekly Dispatch*, reproduite par une dépêche Havas du 5 juin, nous apprend que

la *Queen-Mary* a coulé en deux minutes par suite d'une explosion de machines qui détruisit son avant.

Or on a toujours pris, au premier moment, les explosions de torpilles pour des explosions de machines ou des explosions de soutes (*Provence II*, *Petropawlosk*, et combien d'autres !) aussi n'admettons-nous pas la légende d'un obus qui aurait pénétré dans les soutes à munitions. Nous savons, d'ailleurs, qu'à partir de 1912 tous les croiseurs de bataille et les dreadnoughts ont été pourvus de panneaux cuirassés contre les projectiles de zeppelins et les obus « lancés à grande distance par des navires ennemis qui atteindraient le but sous de grands angles [1] ».

L'Amirauté a-t-elle laissé percer son opinion? *Il est, tout d'abord, remarquable de ne trouver dans le rapport Jellicoe aucune indication de l'heure, ni des causes de la destruction de bâtiments aussi importants que le* Queen-Mary, *l'*Indefatigable *et l'*Invincible. Une communication de la première heure, faite à l'*Associated Press*, de New-York, par un « officier de haut rang de l'Amirauté, bien placé pour savoir la vérité », contient cette phrase : « On suppose que [ces navires] ont été coulés par le feu de l'artillerie, quoiqu'il soit possible qu'ils l'aient été par la torpille. » Nous adoptons, au moins pour les deux premiers, cette deuxième opinion, la plus vraisemblable.

1. *Revue Maritime* de juin 1913, page 351.

IV. — La charge, en plein jour, des destroyers des deux flottes

Là ne s'est pas borné le rôle des torpilles. Nous allons assister à une charge, ou plutôt à deux charges simultanées, lancées en plein jour, où les flottilles des deux adversaires se traversent, tourbillonnent, se mêlent et se combattent sous les trajectoires des gros obus, dans le champ-clos limité par les deux flottes. Puis la flottille victorieuse poursuit sa course et attaque le gros des navires ennemis... Est-il nécessaire de faire observer qu'il y a vingt-cinq ou trente ans M. Gabriel Charmes et M. Paul Fontin ont décrit exactement cette phase du combat et que leurs ouvrages faisaient hausser les épaules aux détenteurs de la tradition navale[1]?

Huit destroyers anglais de la 13e flottille (classes N et P), conduits par le *Nestor* (commander Bingham), reçoivent, à 4 h. 15, l'ordre d'attaquer l'ennemi dès la première occasion favorable.

Une flottille allemande, composée de quinze torpilleurs conduits par un croiseur léger, exécute le même mouvement et les deux flottilles se rencontrent à mi-chemin. La flottille allemande est refoulée, elle perd deux torpilleurs, et est contrainte de renoncer à son attaque. Mais les destroyers anglais se sont laissé culer au cours de ce combat et ne sont plus en bonne position de lancement. *Nestor*, *Nicator* et *Nomad* conduits par le commander Bingham, du *Nestor*, s'efforcent de poursuivre leur attaque contre les croiseurs de bataille et leur envoient deux torpilles, bien que pris sous le feu des canons secondaires ennemis. *Nomad* reçoit un mauvais coup et reste stoppé entre les lignes. *Nestor* et *Nicator* vinrent au Sud-Est, et au bout de peu de temps, les croiseurs de bataille adverses ayant tourné de 16 points, les deux destroyers tombèrent, à courte distance, sur un groupe nombreux de cuirassés de ligne ennemis que la manœuvre de von Hipper venait

1 Gabriel Charmes, *la Réforme de la marine*, *Revue des Deux Mondes* du 1er mars 1885, pages 157 et suivantes.

de découvrir. Malgré le feu terrible qu'ils subirent alors, ils tirèrent une troisième torpille sur le cuirassé n° 2 de la ligne allemande, à la distance de 2 750 mètres. Avant qu'ils aient pu envoyer leur quatrième torpille, *Nestor* reçut aussi lui un « mauvais obus » et tomba sur tribord. *Nicator* l'évita juste à temps, et par son évolution l'empêcha de tirer sa dernière torpille. *Nicator* put rejoindre le guidon du commandant de la 13e flottille, mais *Nomad* et *Nestor* furent perdus.

Le *Moorshom* attaqua encore la flotte de ligne allemande ; le rapport Beatty ne dit pas avec quel résultat.

Ce document, que nous suivons pas à pas au cours de cet épisode, ajoute que quatre autres destroyers, *Petard*, *Nerissa*, *Turbulent* et *Termogant*, poursuivirent leur attaque contre les croiseurs de bataille allemands, et leur envoyèrent des torpilles après le combat entre destroyers. *Petard* affirme que toutes ses torpilles ont coupé la ligne ennemie ; *Nerissa* déclare que l'une des siennes paraît avoir touché le bâtiment de queue allemand.

Cette phase, de 4 h. 15 à 4 h. 43, est celle où le combat entre les deux escadres de croiseurs de bataille prend un caractère violent et décisif. Nous avons vu que Beatty a perdu l'un de ses croiseurs de bataille à 4 h. 6, soit quelques secondes avant l'entrée en action, — malheureusement à grande distance — des *Queen-Elisabeth* d'Evan-Thomas, qui canonnent la queue de ligne ennemie. Le feu des Anglais augmente de précision et de rapidité, tandis que celui de l'ennemi se ralentit et perd beaucoup de sa justesse. A 4 h. 18 le troisième navire de la ligne allemande apparaît incendié. Mais le jour baisse déjà, la visibilité diminue, les silhouettes ennemies deviennent indistinctes. Nous avons vu qu'il faut placer à 4 h. 30 la catastrophe du *Queen-Mary*. A 4 h. 38, le croiseur léger *Southampton* (commodore W.-E. Goodenough) annonce que la flotte de ligne ennemie est en vue, au Sud-Est (donc en avant). Beatty rappelle les destroyers, fait demi-tour (change de route de 16 points) et met cap au Nord. L'ennemi imite cette manœuvre et l'action continue. La 2e escadre légère est laissée en arrière, au Sud-Est, en observation. Evan-Thomas vient, enfin, de rallier la queue de la ligne de Beatty, sous un feu très dense, mais inefficace, d'après le *Southamp-*

ton, bien placé pour apprécier le tir des Allemands, et la puissante 5e escadre anglaise peut enfin ouvrir le feu de tous ses canons (sa position antérieure au Nord-Nord-Ouest ne lui avait permis d'utiliser que ses pièces de chasse), contre les croiseurs de bataille de von Hipper. Hélas ! à 4 h. 42 les cuirassés allemands sortent de la brume. Beatty, qui, dès le rapport du *Southampton*, a déjà rappelé ses destroyers, indique la position de l'ennemi à Evan-Thomas, lui prescrit de virer de bord et de retarder, s'il se peut, l'avance des cuirassés ennemis. Ce dernier membre de phrase ne se trouve pas dans le rapport Beatty. Mais l'indication résulte clairement des faits, et se trouve ainsi précisée dans le 7e communiqué allemand (20 juin) : « Les *Queen-Elisabeth* suivirent (Beatty) et continuèrent la lutte avec l'ordre de couper la route à l'ennemi. » Evan-Thomas, monté sur le *Barham*, conduit magistralement la manœuvre dangereuse de ses quatre formidables cuirassés [1] (4 h. 57).

V. — Arrivée de la flotte de ligne allemande

« Le moment terrible, ce fut quand la flotte principale allemande rejoignit les croiseurs (de bataille) allemands [2]. » En effet Beatty a déjà perdu deux croiseurs de bataille, il doit combattre, d'un côté les quatre unités similaires qui restent à von Hipper, de l'autre, et en arrière, la flotte de ligne allemande qui arrive à bonne portée. Celle-ci, d'après le récit allemand de l'*Associated Press*, comprend trois escadres, soit 24 cuirassés dont 16 ou 18 dreadnoughts.

Les croiseurs anglais (de Beatty) n'échappèrent au tir de leurs adversaires que par leur vitesse... Quant à lâcher prise, non... Il les tenait à pleine gueule, dût sa dernière dent sauter [3].

1. Ce qui rend dangereuse cette espèce de tête-à-queue accomplie sous le feu de l'ennemi, c'est que tous les cuirassés passent au même point pour évoluer, et que l'adversaire peut aisément régler son tir sur ce pivot qui lui paraît fixe.

2. M. Maurice Barrès, dans *l'Écho de Paris* du 7 août. Il tient ces renseignements d'officiers qui ont combattu au Jutland et avec lesquels il a déjeuné à Portsmouth.

3. M. Barrès, article cité.

Rien, en effet, de plus avantageux qu'un combat en retraite; quand le moral de celui qui prend chasse n'est pas atteint, son tir acquiert, contre le chasseur, une précision redoutable.

Beatty, qui a engagé vigoureusement son adversaire, s'efforce de l'entraîner vers le Nord-Ouest, d'où peuvent lui venir des secours. Les Allemands croient déjà tenir ses quatre croiseurs de bataille et leur escorte, formée des 1re et 3e escadres de croiseurs à tribord, de la 2e à bâbord. Les destroyers, avec le *Champion*, ont rallié la 5e escadre de ligne, et la protègent contre les attaques des sous-marins.

Le vice-amiral prévient alors son chef de la situation où il se trouve, en un télégramme bref et tragique.

En fait, il est pris entre deux feux. De 5 à 6 heures du soir, le combat continue dans ces conditions pénibles. Cependant, l'escadre de Beatty contraint encore un des croiseurs de bataille de von Hipper à quitter la ligne. La distance est alors de 13 000 mètres. D'autre part, avertis par leurs zeppelins, ou plutôt par leurs croiseurs légers, de l'arrivée des renforts anglais, les Allemands remontaient petit à petit vers l'Est, à partir de 5 h. 35. La distance tombe alors à 12 000 mètres, et Beatty aperçoit encore trois croiseurs de bataille ennemis, suivis de près par les *Kœnig*.

Cette période est marquée par un incident important :

A 5 h. 10, les destroyers *Onslow* (lieutenant commandant John Towey) et *Moresby*, lieutenant commandant Roger Alison) quittèrent l'*Engadine* et ses aéroplanes pour rallier le *Lion* qui les rappelait. Le *Moresby* se trouvant à 2 points près du travers exact du bâtiment de tête de la ligne ennemie, envoya une torpille à un bâtiment de cette ligne, puis traversa le rideau de fumée pour rejoindre le *Champion*, son divisionnaire. Au bout de huit minutes on entendit l'explosion de la torpille ; l'on estima qu'elle avait atteint le sixième bâtiment de la ligne ennemie. A l'appui de ce fait, sir David cite le rapport du *Fearless* qui déclare avoir vu, à 5 h. 10, un gros cuirassé ennemi en plein feu, et qui ajoute que, peu après, ce bâtiment fut couvert par une haute colonne de fumée et de vapeur.

Nous avons laissé les *Queen-Elisabeth* à 4 h. 57, au moment où ils terminaient leur évolution pour faire face à la flotte allemande. Leur première intervention, à grande distance, a probablement sauvé une première fois Beatty; la deuxième le sauva certainement, et changea le sort de la journée.

La tête de ligne ennemie dut se replier, dit le rapport de sir David, découvrant les cuirassés (allemands), qui furent, à leur tour, pris pour cible par la majorité de nos croiseurs de bataille. Avant de nous quitter, la 5e escadre de ligne engagea, aussi, les cuirassés ennemis. Le rapport du contre-amiral Evan-Thomas montre que d'excellents résultats furent obtenus, et on peut dire, avec certitude, que cette magnifique escadre fournit un travail puissant.

Nous regrettons que les rapports officiels anglais ne nous apprennent pas quel était ce travail. A cette période de la bataille se rattache, en effet, une question fort controversée. Dans tous les récits les Allemands parlent de *5* navires classe *Queen-Elisabeth* [1]. En outre, dans tous leurs récits officieux et dans leurs communiqués, ils n'ont cessé d'affirmer avoir coulé le *Warspite* [2], (même après les démentis les plus formels de l'Amirauté britannique,) s'appuyant sur les dires des prisonniers anglais et sur un radiotélégramme du destroyer *Turbulent* surpris vers 8 heures du soir (6 heures Greenwich).

Nous allons, au cours de ce récit, retrouver les noms de quatre des *Queen-Elisabeth* ; quant au bâtiment-type, il resta certainement au port, puisque l'Amirauté nous déclare qu'*aucun* cuirassé anglais ne fut détruit.

Les exploits des cuirassés d'Evan-Thomas nous sont connus par le récit d'un canonnier du *Tiger*, celui d'un officier canonnier du *Warrior*, et les dires des hommes de l'équipage du *Malaya*. Le canonnier du *Tiger* écrit dans *The Sphere* du 24 juin :

Alors un changement complet se produisit à l'arrivée du *Valiant* et du *Barham*. Ils concentrèrent leur feu sur le vaisseau de queue de la ligne allemande. Eh bien, cela peut paraître incroyable, mais, en deux minutes le bâtiment avait complètement disparu, et seules de

1. Récit de la propagande allemande, reproduit par *l'Écho de Paris* du 6 juin ; récit publié en juillet par l'*Associated Press* et communiqué allemand du 6 juin.
2. Communiqués allemands des 1er, 3, 6, 8, 15 et 20 juin.
3. 2 juin et surtout 4 et 8 juin.

lourdes colonnes de fumée et de vapeur marquèrent la place qu'il avait occupée sur la mer.

Après ce bâtiment, — un croiseur de bataille à trois cheminées — ce fut le tour

d'un grand vaisseau cuirassé, qui gisait désespérément sur la mer, désemparé de ses machines... le *Barham* et le *Valiant* ouvrirent le feu contre lui à 4 000 mètres, et il fut littéralement rasé... ensuite, lentement, avec une horrible méthode, les énormes obus anglais d'une tonne commençèrent de le frapper en même temps, à la même place, avec une admirable précision. Enfin, ils firent un trou dans le grand navire germanique qui sauta avec un fracas terrible.

VII. — Les deuxièmes renforts : Hood et Arbuthnot

A 6 h. 5, commence une nouvelle phase de la bataille : les deuxièmes renforts vont arriver à Beatty.

Un peu avant 5 heures il a renseigné son commandant en chef : « *Je suis engagé avec des forces ennemies importantes.* » Au reçu de cet appel[1], Jellicoe lance sa flotte, et rend la bride à la 3e escadre de croiseurs de bataille. *Invincible*, *Inflexible* et *Indomitable* forment, sous le commandement du contre-amiral sir Horace L. A. Hood, une division homogène, puissante, et surtout bien entraînée, dont toutes les unités ont assisté à deux combats au moins. Les machines font des prodiges.

A 6 h. 10, Hood est en vue de Beatty et, sur l'ordre de son vice-amiral, il prend fièrement, avec ses trois petits croiseurs de bataille, la tête de la ligne qui se bat depuis deux heures, et qui n'en peut plus. A 6 h. 21, Hood peut enfin ouvrir le feu.

L'*Invincible* et un cuirassé allemand dont on n'a pu établir l'identité se combattirent en un duel digne des traditions de Nelson. Les deux bâtiments aux prises tiraient de toutes leurs pièces à la fois, et la plupart des projectiles portaient. Pourtant, sous de telles masses d'acier, le duel ne pouvait être long. De fait, il ne dura pas plus de trente minutes. Dans ce combat à mort les deux adversaires sombrèrent. Du navire allemand, des flammes s'échappèrent brusquement, il

1. *The Scottsman*, cité par *Paris-Midi* du 5 juin.

vacilla et disparut. Presque immédiatement après l'*Invincible* s'enfonça à son tour. Sur l'un et sur l'autre navire, le pavillon flottait au moment où ils s'engloutirent sous les vagues [1].

D'après le commander Donnereuther du *Nottingham*, qui sauva un matelot de l'*Invincible*, « une terrible explosion retentit à bord de ce croiseur de bataille qui, coupé en deux, coula en dix ou quinze secondes [2] »... On peut admettre que cette destruction si violente et si soudaine est l'œuvre d'une torpille allemande.

Dans cette période, encore, nous allons revoir les destroyers anglais. A 6 heures, l'un d'entre eux, l'*Onslow* (commander J. C. Towey), se trouvant par le travers de la hanche du *Lion*, attaque au canon, entre 1 800 et 3 600 mètres, un croiseur léger ennemi qui se prépare à torpiller le bâtiment-amiral anglais. L'*Onslow* tire 58 obus, touche souvent son adversaire et l'oblige à la retraite. Mais alors le destroyer tombe sur les croiseurs de bataille de von Hipper. Son commandant donne l'ordre de tirer toutes ses torpilles.

Une seule est lancée, l'*Onslow* est atteint par un gros obus. Le commandant pensant que toutes ses whitehead sont mises hors de service, voulait se retirer à petite vitesse. Informé qu'il en restait trois intactes, il rejoignit le croiseur léger qu'il avait combattu d'abord et le torpilla. Il retrouva ensuite l'escadre allemande de croiseurs de bataille et lui envoya les deux torpilles qui lui restaient. Celles-ci coupèrent la ligne. Mais ses avaries contraignirent l'*Onslow* à stopper.

L'*Onslow* fut pris en remorque et déhalé du feu par le *Defender*. D'après le contre-amiral commandant la 3e escadre légère anglaise, le bâtiment torpillé par ce destroyer à demi désemparé serait le *Derfflinger*.

Cet épisode héroïque a été popularisé par les illustrés anglais sous le titre : *The last torpedo* — la Dernière torpille.

Un autre secours vint à Beatty : celui de la division de croiseurs-cuirassés commandée par le contre-amiral sir Robert Arbuthnot. Le rapport officiel de l'amiral Jellicoe lui consacre tout juste quinze lignes pour dire qu'à 6 h. 16 on vit le *Defence* et le *Warrior* passer sous un feu terrible entre les lignes anglaise et allemande, pour annoncer leur perte ainsi

1. Récit de *The Scottsman*, publié par *la Liberté* du 6 juin.
2. *Naval and Military Record* du 14 juin 1916.

que celle du *Black-Prince*, coulé peu après, et pour reprocher à ce malheureux amiral de s'être

laissé entraîner, pendant son engagement avec les croiseurs légers ennemis, par son désir de compléter leur destruction, sans prendre garde qu'au milieu du brouillard, il approchait du gros des cuirassés allemands.

Sur ce point encore, les récits épisodiques des journaux vont nous permettre de combler une lacune grave du document officiel [1].

L'escadre Arbuthnot marchait depuis six heures quand elle entend le bruit du canon et aperçoit les flammes des pièces. Elle règle aussitôt son tir sur les bâtiments ennemis qui sont devant elle, des croiseurs légers allemands. Le *Warrior* atteint l'un d'eux, un navire à trois cheminées. D'autres croiseurs ennemis apparaissent à bâbord. Le *Défense* et le *Duke of Edinburgh* viennent sur ce bord pour les engager, et ce dernier coule à l'éperon un poseur de mines ennemi qui se trouve sur sa route. Les bâtiments anglais sont en ligne de file, le *Défense* en tête. Leur évolution sur bâbord est à peine terminée qu'ils aperçoivent, au-dessus de l'horizon, *trois mâts tripodes* [2], l'un après l'autre, et aussitôt plusieurs obus de 305 tombent autour d'eux. La première salve coupe en deux le *Defense*, qui coule avec le brave Arbuthnot.

Le *Black-Prince*, attaqué ensuite, est détruit en deux salves; le *Warrior* démoli, rasé comme un ponton, son artillerie hors de service, l'arrière broyé, ses deux machines hors d'usage, attendait le coup de grâce à 6 h. 30 du soir.

Alors se produit ce que l'on a appelé « l'avance épique du *Warspite* », en supposant à ce cuirassé une vitesse supérieure à celle de ses congénères. En réalité, il en était autrement, et c'est le rapport Jellicoe qui va nous l'apprendre.

1. *Liberté* du 6 juin : le *Warrior* contre cinq ennemis; *Liberté* du 7; *The Sphere* du 24 juin, page 272; récit d'un officier canonnier du *Warrior*; *Land and Water*, du 8 juin, page 8.

2. L'erreur des malheureux de la division Arbuthnot est manifeste : *seuls au monde, les dreadnoughts de construction anglaise avaient de ces mâts à trépied, si caractéristiques.* Les cuirassés allemands ont dû se maquiller en ajoutant deux perches à leur mât avant ; ainsi l'*Emden* à Penang s'était fabriqué une troisième cheminée en toile afin de ressembler au *Yarmouth*.

L'amiral commandant la 5e escadre de ligne (Evan-Thomas) aperçoit, à 6 h. 6, par bâbord, une division volante de flanc-garde de la flotte Jellicoe. Il essaye de se former en ligne de file, en tête du gros de la flotte de bataille. Mais il ne peut, en exécutant son déploiement, réussir à gagner ce poste. Il doit donc se former en arrière de la flotte Jellicoe, manœuvre qu'il exécute sous un feu terrible de l'ennemi. C'est alors qu'un accident de combat survient à l'appareil à gouverner du *Warspite*, dont les deux gouvernails sont momentanément bloqués, tenant le cuirassé dans une direction perpendiculaire à celle de la ligne ennemie. Le *Warspite* fut touché plusieurs fois dans cette situation critique, mais grâce à l'adresse et au sang-froid du brave capitaine Phillpots, le superdreadnought se tira d'affaire sans avarie majeure et fit à ses ennemis un mal effroyable. Le *Warspite* dépassa le *Warrior*, usant de ses machines plutôt que de demeurer immobile, et engagea le premier cuirassé ennemi qui se présenta. Le premier coup de 380 anglais jeta bas le mât avant ; le deuxième arracha et retourna les deux tourelles de chasse ; en cinq minutes l'allemand fut réduit à l'état d'épave et entouré d'une épaisse fumée.

Un deuxième adversaire est, en quatre coups des canons monstres du *Warspite*, désemparé de ses cheminées, démâté, incendié ; son flanc tribord est percé à jour par les salves suivantes. Du troisième ennemi, le *Warrior* n'a pu rien voir qu'une coque horriblement broyée.

Le *Warrior* fut pris en remorque par l'*Engadine* (ex-*Campania* de la Compagnie Cunard), remorqué hors du feu, et traîné pendant 75 milles. Mais il coula le 1er juin à 7 h. 15 du matin. Ses officiers et son équipage furent sauvés par l'*Engadine*.

A-t-on bien le droit de taxer Arbuthnot de maladresse? Ou doit-on parler, comme le rédacteur du *Land and Water*, de son « sacrifice volontaire »? J'incline, pour ma part, vers cette deuxième alternative.

Arbuthnot intervient à 6 heures du soir, au deuxième moment critique de la bataille. En attirant sur lui les coups de cinq dreanoughts et d'une vingtaine de destroyers ennemis de 6 h. 5 à 6 h. 21 (heure de l'ouverture du feu par la divi-

sion Hood), Arbuthnot fit gagner à Beatty un quart d'heure, qui coûta cher, mais qui valait ce qu'il coûta.

A 6 h. 25, le contre-amiral Napier, commandant la 3e escadre légère, qui s'était tenue à tribord des croiseurs de bataille, attaque l'ennemi à la torpille. Les croiseurs légers *Falmouth* et *Yarmouth* envoient des whitehead au chef de file ennemi. L'une d'elles porte, car l'on observe une forte explosion sous-marine. Puis cette escadre légère, dont les plus grosses pièces sont des 152 millimètres, attaque au canon les grosses unités allemandes, et obtient d'excellents résultats : le capitaine Kennedy, de l'*Indomitable*, affirme avoir vu un bâtiment, classe *Derfflinger*, contraint de quitter la ligne ennemie. Ce fait prouve à quel point les Allemands sont démoralisés.

Nul doute qu'à 6 h. 30 du soir, la victoire ne soit alors acquise aux Anglais : encore la flotte de Jellicoe n'est-elle pas entrée sérieusement en action.

Beatty achève la victoire : à 6 h. 50, il fait passer en queue de ligne l'*Inflexible* et l'*Indomitable* qui restent de la division Hood, réduit la vitesse à 18 nœuds, et reprend la tête avec le *Lion* et ses trois autres croiseurs qui ont pu se réparer et panser leurs blessures. La visibilité faible contraint de réduire la distance à 7 000 mètres. Les bâtiments ennemis apparaissent par petits groupes et par intervalles ; les canonniers anglais profitent de ces apparitions fugitives, et Beatty affirme dans son rapport que non seulement les croiseurs de bataille de von Hipper, mais encore les cuirassés allemands, découverts par leur tête de ligne qui plia, souffrirent beaucoup pendant cette phase de la bataille.

VIII. — L'arrivée de Jellicoe

C'est à 5 h. 45 seulement que la flotte de Jellicoe entendit le bruit du canon ; dix minutes après, les éclairs des pièces lui indiquèrent la position de l'ennemi, qui à 6 heures, apparut par tribord, au *Marlborough*.

Le croiseur léger *Cantorbury*, les destroyers *Shark*, *Acasta*,

Christopher avaient toutefois pris le contact un peu plus tôt; le *Shark* fut coulé pendant ce combat.

A 6 h. 17 seulement, le vice-amiral sir Cecil Burney, commandant la 1re escadre de ligne anglaise, put ouvrir le feu contre les *Kaiser* de la 3e escadre de ligne allemande. Les premiers coups de canon furent tirés par les pièces de 380 des *Revenche, Royal-Oak,* et par l'*Azincourt*. Ce dernier, portant quatorze canons de 305 et sept tourelles, tirait avec la rapidité d'une mitrailleuse Maxim[1].

A 6 h. 30 seulement, la 3e escadre anglaise (vice-amiral Sturdee, pavillon sur le *Marlborough*) ouvrit le feu sur les cuirassés classe *Kœnig*.

L'ennemi prit chasse vers le Sud, en faisant des zigzags. La flotte anglaise s'avançait entre la terre et lui.

La distance de combat variait de 11 000 à 8 000 mètres. Ainsi que l'a déjà fait remarquer sir David Beatty, l'ennemi disparaissait fréquemment dans le brouillard, ne se montrant que par petits groupes; il changeait constamment de route, essayant de retarder la poursuite des Anglais par des attaques de destroyers et par les écrans de fumée que ceux-ci émettaient.

La 1re escadre de ligne anglaise maltraita quelque peu les cuirassés et les croiseurs légers qu'elle put accrocher. Le *Marlborough* (capitaine P. Ross) eut pour adversaires un *Kaiser*, puis un croiseur léger, puis un autre cuirassé. Mais les Allemands se retiraient dans la brume ; ils envoyèrent une grande quantité de torpilles à la flotte de ligne anglaise. Une seule atteignit le *Marlborough* à 6 h. 54 ; le cuirassé donna une forte bande à tribord, mais ne coula pas. Bien plus, malgré sa blessure il rouvrit le feu à 7 h. 3 contre un croiseur ; à 7 h. 12 contre un cuirassé type *Kœnig*, touchant fréquemment ce dernier, contre lequel il tira quatorze salves, et le contraignant à quitter la ligne. La distance tomba à 9 000 mètres. La 1re escadre de ligne fut touchée plus fréquemment que les autres, et de tous les bâtiments, le plus maltraité fut le *Colossus*. Mais ce cuirassé ne subit aucune avarie majeure et put continuer de combattre, tout comme le *Marlborough*. L'amiral Jellicoe, décerne en passant un compliment au

1. *Scientific american* du 17 juin, page 640. D'après le communiqué allemand du 20 juin, trois *Royal-Sovereign* formaient une division spéciale.

capitaine de l'*Iron-Duke*, qui portait son pavillon; il nous parle encore d'un *Kœnig* forcé de quitter la ligne, de *Kaiser*, de *Kœnig* maltraités, etc., mais nous ne trouvons dans tout cela aucune de ces descriptions précises de bâtiments en feu ou en train de couler, que le rapport de Beatty nous montre, avec témoignages à l'appui.

Par contre, à partir de 7 heures du soir, le travail des torpilles anglaises fut splendide.

D'abord, à 7 h. 20, la 4e escadre de croiseurs légers, commodore Le Mesurier, guidon sur la *Calliope*, fut prise sous le feu de l'ennemi entre 8 000 et 6 500 mètres. Elle souffrit beaucoup, mais s'en vengea bien, car en attaquant l'ennemi à la torpille, elle eut le bonheur d'atteindre, à 8 h. 40, sans contestation possible, un dreadnought classe *Kaiser*. En outre, entre 7 h. 20 et 8 heures elle fit échouer, avec l'aide de la 11e flottille anglaise, une attaque de torpilleurs ennemis, au cours de laquelle quatre de ces derniers furent coulés.

En somme, les cuirassés de Jellicoe, dont onze ou douze seulement prirent une part effective à la bataille, n'eurent jamais l'occasion de s'engager à fond et la victoire fut gagnée par les unités rapides, cuirassées ou non cuirassées.

Le rôle de Beatty, si brillant jusqu'à 7 heures du soir, n'est pas encore fini. A 7 h. 6 il vient au Sud-Ouest, sur l'ordre de Jellicoe. A 7 h. 14, il retrouve l'ennemi. Le groupe allemand est composé *de deux croiseurs de bataille et de deux cuirassés type Kœnig*, distance : 13 700 mètres. Beatty augmente sa vitesse à 22 nœuds, rejoint l'ennemi à 7 h. 32. La visibilité est bien meilleure depuis que le soleil est plus bas sur l'horizon. L'ennemi, bien éclairé par les rayons horizontaux, souffre beaucoup : l'un de ses bâtiments est en feu, un autre s'enfonce de l'arrière. Les destroyers allemands dissimulent les éclopés derrière un rideau de fumée verte, mais à 8 h. 20 Beatty retrouve la tête de ligne adverse, distance 9 000 mètres. Les résultats du tir des six croiseurs de bataille sont, immédiatement, remarquables. Au bout de quelques obus du *Lion*, le bâtiment de tête allemand est en flammes, tourne de 8 points et quitte la ligne en donnant de la bande sur tribord ; la *Princess-Royal* incendie un cuirassé à trois cheminées; le *New-Zealand* et l'*Indomitable* affirment que le troisième bâti-

ment ennemi, qu'ils ont pris pour adversaire, a dû se retirer en donnant une forte bande.

IX. — Le combat de nuit et la retraite de la flotte allemande

Sir John Jellicoe déclare qu'à 9 heures du soir la défaite des Allemands était consommée (nous avons vu que l'ennemi s'est mis en retraite bien avant 9 heures) ; l'amiral anglais ajoute qu'il demeura placé entre la flotte allemande et la terre tout en prenant ses dispositions de nuit, *car il craignait les attaques de torpilleurs et de sous-marins*. Lui-même disposa ses destroyers de manière à garder ses cuirassés et à profiter des occasions qui pourraient s'offrir d'attaquer les grands bâtiments allemands.

En effet les flottilles anglaises firent pendant la nuit plusieurs attaques très réussies « qui causèrent à l'ennemi de lourdes pertes », dit le rapport anglais.

Les Allemands, au contraire, ne firent aucune tentative.

Les 4e, 11e et 12e flottilles menèrent les premières attaques (commodore Haw Kesley, capitaines Wintour et Stirling). Ce fut alors que la 4e flottille subit les plus cruels dommages, y compris le *Tipperary*, monté par le brave capitaine Wintour, qui avait si bien entraîné sa division. L'ennemi lui paya d'ailleurs un lourd tribut, car plusieurs de ses torpilles portèrent; deux surtout produisirent un effet nettement constaté par le *Spitfire* et quatre autres destroyers.

L'attaque menée par la 12e flottille (capitaine Stirling) fut admirablement exécutée. L'escadre attaquée, qui se composait de six gros cuirassés type *Kaiser, fut entièrement surprise*. Un grand nombre de torpilles anglaises furent tirées, y compris celles qui atteignirent les deuxième et troisième dreadnoughts de la ligne allemande. On vit sauter le troisième *Kaiser*. Vingt minutes après, une autre attaque, tentée par le *Mœnad*, eut pour résultat d'atteindre encore le quatrième cuirassé de la ligne allemande. Les flottilles, prises sous un feu violent des croiseurs ennemis, durent alors se retirer, avec des pertes appréciables en personnel. Cependant le *Castor*, de

la 11e flottille, put détruire un torpilleur ennemi d'une torpille lancée à bout portant.

La 13e flottille, demeurée sous les ordres directs de Beatty, ne demeura pas inactive. Le capitaine James Fairié, qui la conduisait monté sur le *Champion*, attaqua, le jeudi 1er juin, à 0 h. 30, un grand bâtiment qui coupait, à grande vitesse, le sillage de sa flottille. Celui-ci découvrit dans les pinceaux de ses projecteurs le *Petard* et le *Turbulent*, et ouvrit un feu rapide qui désempara ce dernier [1]. A 2 h. 35 le *Moresby* et l'*Obdurate* rencontrèrent quatre prédreadnoughts classe *Deutschland*. Le *Moresby* leur envoya une torpille dont son compagnon et lui-même entendirent l'explosion au bout de deux minutes.

Enfin nous terminerons ce qui a trait aux exploits des flottilles anglaises par la déposition du *Fearless*.

Ce destroyer et la 1re flottille avaient été activement employés comme contre-sous-marins pendant la première partie de la bataille du 31 mai. A 6 h. 10, en rejoignant les cuirassés, le *Fearless*, qui ne pouvait suivre les croiseurs de bataille, sans découvrir les cuirassés de ligne, prit son poste en queue de ligne. Il aperçut, pendant la nuit, un cuirassé classe *Kaiser* se traînant lentement et absolument seul. Le *Fearless* ne pouvait l'engager, mais il remarqua que l'allemand fut attaqué par deux destroyers, et il observa, peu après, une explosion formidable à l'arrière de ce vaisseau.

Le 1er juin, au matin, l'amiral Jellicoe fit un « tour de balai » sur le champ de bataille, au nord et au sud du Horn-Reef, pour rallier ses croiseurs et ses torpilleurs éclopés et voir s'il ne restait aucun allemand « à la traîne ». Le vice-amiral sir Cecil Burney fit passer son pavillon sur le *Revenge* et renvoya le *Marlborough* en Angleterre où il parvint sain et sauf, bien qu'attaqué en route par un sous-marin allemand, qui le manqua [2].

Le 1er juin, à 2 heures, la *Great Fleet* prenait la même route et rentrait se ravitailler en charbon ; au bout de vingt-quatre heures elle était prête à reprendre la mer.

1. Ce bâtiment doit être le *Frauenlob*.

2. D'après l'*Army and Navy Journal* (américain) du 29 mai 1916, le nombre des sous-marins allemands détruits par les Alliés était compris alors entre 150 et 175 (?) En tous cas, les meilleurs officiers et les meilleurs équipages de sous-marins allemands ont été capturés ou noyés. Ce ne sont pas les Otto Weddigen, les Winniger, les Von Eycher qui eussent laissé échapper cette proie opime.

X. — Les pertes et leurs causes

L'Amirauté anglaise a publiquement et sincèrement avoué les pertes britanniques dès son 1er communiqué (du 2 juin) ; elle n'a eu à compléter cette liste funèbre d'aucun grand bâtiment, mais seulement de trois contre-torpilleurs.

Voici la liste des bâtiments et, suivant les renseignements que nous avons pu réunir, la cause déterminante de leur destruction :

Queen-Mary	croiseur de bataille	torpillé par un sous-marin.
Indefatigable	croiseur de bataille	torpillé par un sous-marin.
Invincible	croiseur de bataille	mis hors de combat par le canon ; une torpille a pu lui donner le coup de grâce.
Defence	croiseur-cuirassé	coulé par le canon.
Black-Prince	croiseur-cuirassé	mis hors de combat par le canon, peut-être torpillé ensuite.
Warrior	croiseur-cuirassé	coulé à la suite de ses avaries de combat (canon).
Turbulent	destroyer	coulés par le canon, sauf l'un d'eux coupé en deux par l'éperon d'un cuirassé allemand.
Tipperary	destroyer	
Fortune	destroyer	
Sparrowhawk	destroyer	
Nomad	destroyer	
Nestor	destroyer	
Shark	destroyer	torpillé.

A ces pertes les Allemands ont prétendu, dans leurs communiqués et dans leurs récits officieux, qu'il fallait ajouter le cuirassé rapide *Warspite*, le destroyer l'*Acasta*, le croiseur léger *Birmingham* et le croiseur de bataille *Princess-Royal*, un sous-marin, et le *Marlborough*. Ils engagèrent avec l'Amirauté britannique une polémique rageuse à coups de communiqués. Le *Warspite* surtout leur tient à cœur, et ils n'en voulurent pas démordre, malgré les démentis anglais les plus formels.

Le *Warspite* est rentré au port filant 26 nœuds, nous apprend le *Naval and Military Record* du 14 juin. M. Maurice Barrès

a visité, à Portsmouth, le *Princess-Royal*. Nous avons vu que le *Marlborough* est également rentré en Angleterre.

Il est difficile de faire un fonds quelconque sur les assertions allemandes : ainsi, après avoir soutenu *mordicus* que cinq *Queen-Elisabeth* (et non quatre) ont pris part à la bataille du Jutland (6 juin : « Nous affirmons que cinq superdreadnoughts type *Queen-Elisabeth* ont pris part à la bataille », nos adversaires écrivent froidement, dans leur communiqué du 20 juin, que la flotte anglaise comprenait « quatre ou cinq vaisseaux de ligne, type *Queen-Elisabeth* ».

Ce n'est qu'à la fin de leur 5e communiqué, le 8 juin, que les Allemands avouent la perte du *Lützow* — un croiseur de bataille de 28 000 tonnes — et du croiseur léger *Rostock*, coulés à la suite de leurs avaries de combat, en rentrant au port !

Il est évident que la liste des pertes allemandes, avouée en détails, est fort incomplète ; elle se ramène à ceci :

Lützow	croiseur de bataille de 28 000 tonnes	coulé en rentrant au port à la suite de ses avaries de combat [1].
Pommern	cuirassé pre-dreadnought, de 13 200 tonnes	torpillé le 1er juin à 2 h. 30 du matin [2].
Wiesbaden	croiseur léger neuf de 5 600 tonnes	coulé par le canon le 31 mai, pendant le combat de jour [2].
Elbing	croiseur léger de 4350 tonnes (ex-*Murawiew-Armurski*)	éperonné par un cuirassé allemand à la suite d'une fausse manœuvre. Détruit par explosion volontaire [3].
Rostock	croiseur léger de 4 900 tonnes	torpillé par l'*Onslow*; coulé en rentrant au port à la suite de ses avaries de combat [1].
Frauenlob	vieux croiseur léger de 2 700 tonnes	torpillé le 1er juin à 0 h. 30.

5 torpilleurs [4] des types neufs [1], V 1 à V 6; G 7 à G 12; S 13 à S 24, tous de 570 tonnes, avec tubes de 50 m m et canons de 8,8.

1. Communiqué allemand du 6 juin ; en outre, pour le *Rostock*, récit allemand de l'*Associated Press*. Un, au moins, a été torpillé par le *Castor*, après 9 heures du soir.

2. Communiqué allemand du 1er juin, récit allemand de l'*Associated Press*.

3. Communiqué allemand du 3 juin et récits concordants des survivants débarqués à Hœk van Holland, journaux des 3 et 4 juin.

4. Communiqué allemand du 8 juin. *Rivista Marittima* de juin, page 544.

Dès son 1er communiqué (2 juin) l'Amirauté britannique nous a parlé de pertes allemandes sérieuses : au moins un croiseur de bataille détruit, un autre gravement endommagé ; un cuirassé coulé par les contre-torpilleurs pendant l'attaque de nuit; deux croiseurs légers mis hors de service et probablement coulés ; enfin un nombre non encore indiqué de torpilleurs coulés.

Le communiqué anglais du 3 juin précise ainsi, après réception des rapports des officiers généraux et des commandants de bâtiments :

Un dreadnought classe *Kaiser* a sauté à la suite d'une attaque de destroyers anglais et un autre bâtiment de même classe a dû être coulé par le tir de l'artillerie.

De trois croiseurs de bataille allemands deux, qui sont probablement le *Derfflinger* et le *Lützow*, ont été vus, l'un sautant en l'air ; un autre fortement engagé par notre flotte de ligne (anglaise), a été vu stoppé et hors combat ; on a vu le troisième gravement endommagé... Je passe le reste de ce communiqué, qui est moins précis.

Celui du lendemain parle toujours de deux cuirassés allemands coulés, deux croiseurs de bataille également coulés et quatre petits croiseurs.

Enfin, si nous reprenons les aveux successifs faits par les Allemands, les indications des précédents communiqués britanniques, et que nous complétions de ces renseignements la statistique des pertes réelles allemandes, publiée le 7 juillet (donc après plus d'un mois de controverses avec l'ennemi et de réflexions), par l'Amirauté britannique, nous arrivons à la liste suivante :

Cuirassés et croiseurs de bataille :

Ont été vus couler :

2 cuirassés type dreadnought (l'un torpillé, l'autre torpillé ou coulé par le canon [1]).

1 cuirassé type *Deutschland* (torpillé à 2 h. 30 du matin [2]).

1. Communiqué anglais du 3 juin.

2. Communiqué allemand du 1er juin, documents divers, accord complet entre tous les renseignements.

Ont été vus si gravement avariés qu'ils n'ont pas dû pouvoir rentrer au port :

1 croiseur de bataille (*Lützow*, avoué par les Allemands, coulé à la suite de ses avaries de combat [1]).
1 autre croiseur de bataille (torpillé).
1 dreadnought (torpillé [2]).

Croiseurs légers :

Ont été vus couler, *cinq* croiseurs légers, *dont un, ayant toute l'apparence d'un bâtiment plus grand, a pu être pris pour un cuirassé.*

Nous avons déjà donné les noms de quatre de ces croiseurs légers : *Wiesbaden*, coulé le jour à coups de canon; *Elbing*, abordé par un cuirassé allemand ; *Rostock*, torpillé et coulé en rentrant au port ; *Frauenlob*, torpillé.

Enfin, l'amiral Jellicoe ajoute à sa liste six destroyers que l'on a vus couler et trois autres si fortement avariés qu'ils n'ont pu sans doute regagner le port ; un sous-marin coulé.

Il nous reste à identifier les trois cuirassés dreadnoughts, un croiseur de bataille, et un croiseur léger ou grand bâtiment (?)

Un télégramme de Londres, 3 juin, rapporte qu'un radiotélégramme, adressé de Berlin à l'*Associated Press*, a été intercepté et qu'il annonçait la perte du *Westfalen*, l'un des premiers dreadnoughts allemands.

Une autre dépêche anglaise, du 8 juin, rapporte que l'un des *Kaiser* détruits serait la *Kaiserin*.

Enfin, un télégramme d'Amsterdam au *Times* en date du 11 annonce la perte de l'*Osfriesland*. Les communiqués allemands des 8, 9 et 15 juin démentent bien ces dépêches, mais en se bornant à confirmer la liste des pertes que donne le communiqué du 8 juin ; et d'ailleurs, que valent les démentis officiels allemands? Nous leur préférons un document hollandais, une dépêche du 13 juillet au *Daily Telegraph* datée d'Amsterdam, qui donne la liste des grands bâtiments allemands en réparation dans les chantiers impériaux et privés. Parmi les cuirassés en réparation, la liste hollandaise omet le *Kronprinz* (classe

1. Communiqué allemand du 8 juin.

2. Au moins quatre cuirassés classe *Kaiser* ont été atteints par les torpilles anglaises.

Kœnig), le *Kœnig-Albert*, le *Prinz-Regent Luitpold* et le *Friedrich-der-Grosse*, parmi les *Kaiser* [1].

Voilà probablement les quatre *Kaiser* du communiqué britannique : les quatre seraient coulés, et cela ne surprendra pas les lecteurs de ce récit qui se seront attachés à pointer les bâtiments allemands torpillés au fur et à mesure que la bataille se déroule.

Il nous reste à parler du deuxième croiseur de bataille, et de ce bâtiment bizarre, tenu par les uns pour un petit croiseur, pris par les autres pour un cuirassé.

Le croiseur de bataille est-il le *Derfflinger* ou le *Hindenburg*?

Dès le lendemain de la bataille le bruit de la perte du *Derfflinger* se répandait dans la presse. Nous trouvons son nom dans le communiqué britannique du 3 juin, une dépêche d'Amsterdam du 10 semble confirmer sa perte [2]. Mais ne l'a-t-on pas confondu avec le *Lützow*, son frère jumeau? La dépêche hollandaise du 15 juillet cite en effet le *Derfflinger* parmi les bâtiments en réparation.

Il reste le *Hindenburg*. Ce bâtiment était certainement achevé : il a pris part au raid du 25 avril sur Lowestoft et l'on a recueilli des culots d'obus lancés par ses canons de 380. Comme aspect extérieur ce bâtiment est un *Derfflinger*, un peu plus grand.

Enfin, *le Matin* du 9 juin publie une dépêche longue et précise, émanant de témoins oculaires, dont les récits concordent : il en résulte que le cuirassé rapide anglais

Malaya soutint un terrible combat de deux heures contre le *Hindenburg*, s'acharnant à la poursuite du vaisseau allemand. Le *Malaya* avait une vitesse exceptionnelle qui lui a permis de se rapprocher du *Hindenburg*... Nous étions plus proches du dreadnought allemand que de tout autre navire ennemi et nous *avons parfaitement reconnu le* Hindenburg *portant pavillon amiral*, nous lui avons mis obus sur

1. « Les 15 navires de guerre suivants sont en réparations dans les chantiers allemands : cuirassés type dreadnought *Kœnig*, *Grosser-Kurfürst*, *Markgraf*, *Kaiserin*, *Kaiser* ; les cuirassés plus anciens *Rheinland* et *Essen* (évidemment *Posen*) ; les croiseurs de bataille *Seydlitz*, *Molke*, *Derfflinger*, *von der Tann* ; les croiseurs légers *Kœln*, *Frankfurt*, *Stettin*, *Regensburg*, *Stuttgart* et *München*. » *Paris-Midi* du 17 juillet.

2. « Des voyageurs hollandais arrivés de Berlin déclarent qu'on leur a dit confidentiellement dans cette ville que le *Derfflinger* a coulé pendant qu'on le remorquait à Wilhelmshaven. » *Écho de Paris* du 11 juin.

obus, et, après quelque temps, nous l'avons vu se coucher sur le côté et couler.

D'autre part, d'après *Paris-Midi* du 15 juin, un torpilleur anglais revendique formellement l'honneur d'avoir coulé le *Hindenburg*. D'après le même journal, du 9 juin, un informateur du *Tijd*, d'Amsterdam, déclare que : « si l'on apprend plus tard la perte d'un certain grand croiseur allemand (nous sommes au lendemain de l'aveu de la perte du *Lützow*), on verra combien l'opinion allemande a été mystifiée » à propos de la bataille du Jutland.

Malgré le bruit fait dans la presse par le « mystère du *Hindenburg* », je ne retrouve son nom dans *aucun* des communiqués allemands contenant des démentis officiels. Le démenti du gouvernement allemand est officieux, et nous est fourni le 11 juin par un télégramme d'Amsterdam au *Times* : « On a des raisons de penser que, pour une cause qu'on n'a pas fait connaître, le *Hindenburg* n'a pas pris part à la bataille du 31 mai. » Voilà-t-il pas deux négations qui valent une affirmation?

Quel amiral montait le *Hindenburg*? Évidemment, le commandant en chef, car ce bâtiment de 28 000 tonnes, armé de canons de 380, filant 26 nœuds, était seul à pouvoir tenir tête aux *Queen-Elisabeth*.

Le 5 mars, la nomination du prince Henri de Prusse, frère du kaiser, au commandement de la flotte de haute mer, est rendue publique. Le 1er mai, la *Revue Suisse* publie une interview de ce haut personnage, qui avoue à l'ingénieur italien Lorenzo d'Adda ses préférences pour les croiseurs-cuirassés et les sous-marins. Le 30 mai, veille de la bataille, on nous annonce la nomination de l'amiral von Sheer au poste, vacant, de chef d'état-major général.

Le 2 juin, c'est le même von Sheer, et non le prince Henri, qu'on nous donne pour le commandant en chef de la flotte allemande au Jutland. Alors le frère du kaiser aurait déserté son poste à la veille de la fameuse sortie de la flotte? Et pourtant une dépêche de Copenhague, du 2 juin, nous affirme que

l'activité de la flotte est due aux énergiques représentations que fit le kaiser, durant sa visite à Wilhelmshaven, au grand-amiral prince Henri de Prusse, et au nouveau ministre amiral von Capelle.

Dès le 4 juin, von Sheer est nommé amiral, von Hipper, vice-amiral ; tous les deux reçoivent l'ordre « pour le mérite », mais ce n'est que le 6 août que cette dernière distinction est conférée au prince Henri de Prusse « qui commande la flotte[1] ».

Quant au bâtiment coulé, pris par certains marins anglais pour un petit croiseur, par d'autres pour un cuirassé, ce ne peut être que l'ex-*Salamis*, rebaptisé *Frauenlob*. Le premier *Frauenlob*, bâtiment de 2 700 tonnes, 21 n. 5, et 281 hommes d'équipage, a été coulé dans la Baltique, en novembre 1915, par un sous-marin anglais. Il est plus que probable que ce nom a été donné à l'ex-*Salamis*, cuirassé de 19 500 tonnes et 23 nœuds, que le chantier Vulkan construisait à Hambourg, pour la Grèce ; il fut réquisitionné en août 1914. Achevé, armé de canons de 380, ce bâtiment ras sur l'eau et portant trois cheminées assez hautes est celui que le *Champion*, le *Petard* et le *Turbulent* rencontrèrent et torpillèrent à 0 h. 30.

La bataille du Jutland est une incontestable victoire anglaise, puisque les Anglais ont imposé leur volonté à l'ennemi. Quant aux pertes, nous venons de voir que les Allemands en ont subi de supérieures à celles de leurs adversaires, même en valeur absolue.

OLIVIER GUIHÉNEUC

1. Dépêche de Genève du 6 août, *Écho de Paris* du 7.

5

PAUL HERVIEU[1]

Ses yeux se sont fermés à la lumière
ayant encore quelque chose à désirer.
TACITE

I

De nombreuses études ont été faites sur l'œuvre de Paul Hervieu ; d'autres encore le seront, car on n'a pas fini de s'émerveiller sur la souplesse et l'amplitude d'un esprit qui ne craignit pas de s'aventurer sur les domaines, en apparence inalliables, du roman et du théâtre et, dans les deux, fit preuve d'une force décisive. Laissant à d'autres, plus compétents, le soin de reprendre chacun des livres, d'analyser les drames qui firent la gloire de ce noble écrivain, je n'ai que le dessein d'étudier ici quelques traits de sa personnalité intime. C'est là, je le sais, une entreprise téméraire et presque un peu indiscrète lorsqu'il s'agit d'un homme qui a dit de lui-même : « Je suis comme une maison dont les rideaux sont fermés. » Nul, en effet, ne s'est plus constamment dérobé aux investigations dont la célébrité est l'objet ; nul n'a moins parlé de soi, et il était de cette forte race d'artistes qui se font une loi de rester en dehors de leur œuvre, de ne se livrer, sur elle, à aucun commentaire ni considérations théoriques. Pas davantage il ne faut compter, à son sujet, sur des récits pittoresques,

1. Le 25 octobre dernier, anniversaire de la mort de Paul Hervieu, *la Course du Flambeau*, jouée pour la première fois au théâtre du Vaudeville, a été reprise a la Comédie-Française.

car l'anecdote ne fleurit guère en cette destinée grave, droite, où rien n'est laissé au hasard. Quelque rigoureuse néanmoins que fussent ses méthodes d'abstention, et quoi qu'en ait affirmé la haute autorité de Ferdinand Brunetière le jour où, recevant son jeune confrère à l'Académie française, il lui adressait la parole en ces termes : « Vous estimez, monsieur, que nos écrits n'engagent pas notre personne à nos lecteurs » ; c'est à l'œuvre de Paul Hervieu, cette œuvre où il ne s'est pas raconté mais qui a sa sensibilité, sa haute raison, la loyauté, la fermeté de son caractère, que tout d'abord je m'adresserai ; c'est aux personnages nés de son génie, au doux marquis de Neste, apôtre d'une morale d'indulgence ; au pénétrant Tarsul qui, derrière la façade mondaine, dénonce les travaux de l'égoïsme et de la cupidité; à Guy Marfaux, dont les propos libres et fiers ont le son de la chère voix éteinte, que je demanderai, autant qu'à mes souvenirs personnels, de faire entrevoir un peu de l'homme grave et séduisant, de conscience rigoriste autant que d'esprit affranchi, inflexible et d'une exquise douceur que fut Paul Hervieu. Mais d'abord je voudrais, avant qu'ils n'aillent s'effaçant dans les mémoires, faire revivre quelques-uns de ses traits extérieurs, fixer les vigueurs, les distinctions, les finesses de son aristocratique visage en si parfaite coïncidence avec son être intime.

En 1882, ayant vu passer sur le boulevard l'auteur de *Diogène le Chien*, un petit livre dont on parlait beaucoup, Maupassant le dépeignait ainsi : « Un jeune homme à l'allure lente, un peu lasse, aux joues rosées comme celles d'une jeune fille, à peine ombrées d'un duvet blond et qui semble encore un enfant. » Depuis, nous avons vu se viriliser cette figure, et quoiqu'elle ait conservé jusqu'aux derniers jours l'air de douceur, de mélancolie, de jeunesse qui avait frappé Maupassant, on y découvrait le ressort d'une volonté ferme et droite et ce je ne sais quoi de stable, de robuste, de mesuré qui annonce un maître. Le regard surtout est significatif. Tantôt il a l'éclat d'un acier bien trempé dont on sent qu'il pénétrera loin dans les régions qu'il aura décidé d'explorer; tantôt tendre, limpide, c'est la profondeur d'une eau bleue. Sous la moustache demeurée blonde se dessine la sinuosité d'une bouche infiniment spirituelle et la courbe puissante d'un menton à la

Bonaparte. Mais à n'en dépeindre que les traits on risquerait de trahir cette physionomie dont le caractère essentiel était, pouvant tout exprimer, de savoir demeurer secrète. C'est le rayonnement qu'il en faut montrer. Rien n'échappe davantage à l'analyse et cependant il suffisait d'approcher Paul Hervieu pour savoir à quoi s'en tenir sur la rare qualité de son individu et subir l'ascendant qu'il exerçait. Sa personne tout entière, aux yeux de ceux qui savent regarder, était imprégnée et comme illuminée par le reflet de sa vie intérieure ; reflet perceptible au travers du visage diaphane, amaigri, comme fondu au feu de la pensée ardente ; à un certain effacement des pommettes trop faibles, aurait-on dit, pour supporter le poids du front ; à la lenteur apaisée des gestes qui, de même que les paroles, ne se laissaient jamais entraîner à exprimer davantage ou autre chose que ce qui était ressenti.

En raison même de cette discipline dont il ne se relâchait guère, de cette tenue mesurée, surveillée, constamment sur la défensive, peu d'hommes ont été plus souvent méconnus que Paul Hervieu. Ce qui était en lui fierté, pudeur, réserve d'une nature extraordinairement impressionnable, crainte, en se découvrant, d'exposer l'épiderme fin de son cœur à des contacts brusques ou grossiers, a été taxé de froideur. A l'apparence, j'en conviens : mais sous cette impassibilité quelle fièvre ! Fièvre d'un cerveau que la vérité éblouit, d'une âme à qui rien n'est indifférent. Scrupuleux à s'acquitter de ce qu'il doit aux autres, il n'apporte pas une moindre attention à ce qu'il est en droit d'attendre d'eux, ce qui fait dire à un humoriste qu'il avait « une comptabilité sentimentale bien tenue ». Aucun, en effet, des menus échanges dont sont faits, entre les êtres, les relations de tous les jours et auxquelles la plupart n'attachent que peu d'importance, ne passent de lui inaperçus. De même que le moindre de ses actes a une signification précise et que chacun de ses propos résulte d'une décision réfléchie, il attribue une gravité — parfois excessive — aux actes, aux propos d'autrui et, s'il a motif à s'en plaindre, son attitude aussitôt glacée, le coup droit de ses prunelles claires en avertit le coupable. C'est ce qu'on a appelé : « la susceptibilité de Paul Hervieu ». Personne en effet — si c'est là être susceptible — ne ressentait avec plus d'acuité que ce

sensitif les peines, les froissements intimes; personne n'enregistrait avec plus de cuisante exactitude un manquement à l'amitié. Qui, en revanche, pourrait se dire aussi sensible qu'il le fut à un procédé délicat? à la moindre attention du cœur?

Ce n'était pas, d'ailleurs, à ce qui lui était personnel que Paul Hervieu bornait sa façon aiguë de sentir. Tourmenté par un besoin de perfection, il aurait voulu que toutes les choses de ce monde répondissent à cette noble tyrannie de sa nature, que chacune des existences auxquelles il s'intéressait réalisât, — ainsi qu'il avait fait de la sienne, — un idéal d'harmonie, de droiture, d'aimable et tendre sagesse. Ne croyant guère aux doctrines qui prétendent à améliorer les êtres, il ne dépensait son effort auprès d'eux ni en paroles, ni en actions inutiles. L'indulgence et la résignation à une vie imparfaite, voilà ce qu'il avait eu la sagesse de substituer à son rêve d'excellence ; mais il en souffrait, il en devait toujours souffrir. C'est ainsi que parvenu au faîte de la gloire, comblé d'honneurs, entouré des plus sûres, des plus dévouées affections, il portait cependant le poids d'une invincible mélancolie. Amère est la destinée de celui qu'une lucidité redoutable condamne à vivre sans illusions! Sottise, médiocrité, laideur feront autour de lui comme une meute dont il ne pourra éviter les bruits discordants; les crocs de la méchanceté lui apparaîtront de toutes parts et il se sentira cruellement menacé. Aimer lui sera plus difficile qu'à tout autre et, si son cœur a soif de tendresse, à qui osera-t-il le confier? Un tel homme ne pourra jamais se confondre avec les autres : il en est trop différent. Le silence, la solitude construiront autour de lui une forteresse où il vivra réfugié la majeure partie de ses jours. Mais lorsqu'il en faudra sortir? S'exposer aux cris de la meute? C'est alors, c'est afin de cacher ses malaises, ses indignations, ses alarmes qu'il recouvrira son émotif visage du masque auquel tant de gens se sont trompés.

En vérité, il fallait être des intimes de Paul Hervieu pour le connaître et il en admettait peu. Des déceptions lui avaient, en cela comme en beaucoup de choses, appris, à ses dépens, la prudence ; elles avaient en outre amené son esprit à beaucoup réfléchir, et parfois amèrement, sur le sujet de l'amitié. A la suite, sans doute, d'un de ces mécomptes dont son cœur

était resté froissé, il exhale ainsi sa rancune : « Ah ! l'amitié ! Erreur vaniteuse de notre égoïsme, aussi bien quand nous imaginons l'inspirer que la ressentir. » Mais à côté de cette boutade il confesse — sous la forme un peu ironique qui convient à la pudeur de ses sentiments — le besoin de sympathie tendre que, cependant, il éprouve : « Quoi ! L'amitié devrait dépendre d'une certaine similitude dans le temps de la naissance et dans l'espèce? Non pas ! Il y a quelque part un chat qui est bel et bien mon ami ; et je sais plusieurs morts, que je n'ai point connus, près desquels je me flatte également d'entretenir un commerce d'amitié, tant est pur et vivace l'accord de mon cœur avec ce qui survit du leur dans l'histoire ou dans leurs œuvres. » En somme la place, la place réelle que tient l'amitié dans l'âme humaine le préoccupe ; il y revient souvent, cherche à la délimiter. *Bagatelle*, la dernière œuvre qu'il fit représenter à la Comédie-Française, démontre combien, exposé à la ruée de l'amour, ce sentiment est fragile, même chez ceux qui s'en sont réciproquement donné d'irréfutables preuves ; elle nous apprend, en même temps que, pour fragile et un peu artificiel qu'il soit, ses blessures sont de celles qui peuvent faire beaucoup de mal. La question toutefois de savoir si des êtres du même sexe ou de sexe différent peuvent éprouver l'un pour l'autre autre chose qu'amour, haine ou indifférence était loin d'être épuisée. Paul Hervieu avait le projet d'y revenir dans un roman qui en aurait déplié tous les secrets. Le plan de ce roman était fait; son exécution prochaine, quand éclata la guerre qui fit tomber la plume de sa main quinze mois avant que l'abominable mort glaçât, pour toujours, cette main qui aurait pu écrire encore tant de belles pages.

Au résumé, et en dépit de ce qu'une sensibilité meurtrie a pu certains jours lui souffler, Hervieu avait un cercle d'amis auxquels il était fortement attaché. Devant ceux-là, pour ces quelques-uns en qui sa confiance était absolue, il consentait à quitter son abri secret et à montrer sa vraie figure. Quel charme alors ! Je dirais presque : quelle découverte ! tant il apparaissait différent du lui-même que connaissait le public. Simple, gai, accueillant aux espoirs et aux tristesses de chacun, son commerce était délicieux. Nul

ne saurait porter plus loin la sûreté des relations, la fidélité, la tendresse, le zèle ému à obliger. Si peu qu'on lui eût rendu service, il ne l'oubliait pas et mettait une coquetterie à s'acquitter avec usure. J'en pourrais citer cent exemples; mais ce serait offenser la discrétion qui, elle aussi, était une des vertus maîtresses de ce galant homme et, au moment d'insister sur sa générosité, il me semble le voir me regarder dans l'ombre, un doigt sur la bouche. Le souvenir, heureusement, n'est pas près de se perdre, dans la mémoire de ceux qui en ont été témoins, des attentions vigilantes, des démarches, des sacrifices de son précieux temps, des innombrables dépenses intellectuelles prodiguées par lui au service de ceux qu'il aimait. Tous en gardent un culte à sa personne disparue ; il en est qui, parlant de lui avec une voix étranglée, disent et diront jusqu'à la fin de leurs jours. « On ne sait pas, on ne peut pas savoir quel ami nous avons perdu ! » Hommage plus significatif encore, l'un d'eux écrivait au lendemain de sa mort : « Dans les circonstances où l'honneur et la conscience sont en jeu, plus d'un, avant de s'arrêter à tel ou tel parti, songera : Hervieu eût approuvé ceci... Il aurait blâmé cela... et selon le conseil posthume décidera ce qu'il doit faire. » Et cela est le plus bel éloge qu'on puisse adresser à sa grande mémoire.

Mais ce n'était pas seulement pour ses amis qu'étaient utilisés les rares facultés et le crédit dont disposait Paul Hervieu. Ces trésors spirituels étaient mis, largement, au service de ses frères de lettres. Que de jeunes écrivains en pourraient témoigner qui y eurent recours et sortirent de chez lui appauvris quelquefois d'illusions — car il résistait à la tentation du compliment facile, de la trompeuse indulgence — mais riches de ce qu'on a rarement l'occasion de rencontrer et qui est si précieux au début d'une carrière : une critique franche, éclairée ! Et s'il constatait le talent, avec quel sincère plaisir il s'enthousiasmait, le proclamait, auprès de ceux surtout qui détiennent les débouchés et les récompenses ! Quelqu'un qui avait assisté à une de ces consultations qu'un débutant était venu demander au maître dramaturge me racontait : son visage faisait mal à voir tant s'y contractait l'angoisse des responsabilités. « Juger les autres ! » soupirait-il. Et cependant, à mesure qu'il analysait la pièce, à mesure qu'aux

critiques, pleines de ménagements, s'ajoutaient les conseils sagaces, on aurait dit, tant la vérité se faisait jour, que de clairs horizons s'ouvraient devant l'auteur inexpérimenté.

Peu à peu le bruit se répandit qu'il y avait un Sage parmi les contemporains, véritablement un Sage selon la formule antique, un esprit d'une rectitude, d'une modération exceptionnelles, qui ne refusait pas qu'on profitât de ses lumières. De tous côtés, individus aussi bien que collectivités : Société des Gens de lettres, Société des Auteurs dramatiques, vinrent soumettre à son arbitrage les cas qu'on savait difficiles. Avec une inlassable bienveillance il appliquait à les résoudre ce sens parfait de la justice auquel chacun s'en rapportait et dont lui-même n'usait qu'avec des scrupules infinis. Que de sentences conciliantes ! Que de judicieuses opinions il aura ainsi répandues ! Et, contrairement à l'adage qui veut qu'on ait vingt-quatre heures pour maudire ses juges, il arrivait souvent que celle des deux parties qui, devant ce tribunal bénévole, n'avait pas eu gain de cause, se déclarât néanmoins satisfaite, tant le juge avait mis de tact, de bonne grâce à avoir raison. Une telle largesse de son temps et de sa pensée, au service d'intérêts qui n'étaient pas les siens, devait nécessairement faire naître chez beaucoup l'idée d'en abuser. De l'indiscrétion dont il était souvent victime, l'homme d'esprit seul s'est vengé en formulant cet aphorisme malicieux autant que mesuré : « Un bienfait n'est jamais perdu : le bénéficiaire sait à qui redemander. »

La conversation d'Hervieu était des plus attachantes, sa conversation privée, s'entend ; car en public, il ne se risquait guère à causer ; de cette voix sympathique, un peu voilée qu'il fallait écouter pour l'entendre et que d'ailleurs on écoutait toujours, il se contentait de jeter par-ci par-là quelque mot fort et concis, quelque riposte imprévue, un trait perçant qui traversaient l'atmosphère comme des fusées. Ceux qui l'ont connu à l'époque où il commençait à fréquenter les salons, affirment qu'il y apportait déjà cette originalité de ne parler que lorsqu'il avait à dire quelque chose qui en valût la peine. Grâce à cette réserve, dont il avait conservé l'habitude, sa pensée ne se présentait que sous la forme précise, ajustée,

qui était également celle de son style et faisait penser à une cuirasse. Toute banalité lui était étrangère. Je ne crois pas que personne l'ait entendu exprimer une idée qui ne lui appartînt en propre, qu'il n'eût lui-même extraite du minerai humain et façonnée à sa manière, tantôt souple et gracieuse, tantôt coupante ou aiguë, mais reconnaissable toujours à une certaine trempe qui n'était qu'à lui. Si j'ajoute à cela qu'il était le causeur le plus courtois et que son extrême affabilité lui créait le souci de ne froisser ni choquer en rien son interlocuteur et que, plus rare vertu, il était attentif à l'écouter ; qu'en outre il savait rire à ses heures, autant qu'à d'autres il était concentré et profond, — s'étonnera-t-on que sa compagnie fût recherchée à ce point qu'il était réduit, parfois, à prétexter une absence pour se soustraire aux invitations, aux instances dont il était l'objet? Et aujourd'hui, parmi ceux qui ont eu l'insigne privilège d'entendre journellement sa parole, de l'entendre en dehors de toute contrainte, dans la sécurité des réunions restreintes, l'hiver sous la lampe qui le faisait disert et malicieux, l'été au cours libre des voyages, des belles promenades où sa verve s'aiguisait, retournait aux souvenirs personnels ou historiques, selon que l'on était sur les Alpes dont il avait jadis exprimé la tragique beauté, à Saint-Germain dont il aimait la terrasse témoin séculaire des époques disparues, à Versailles où, à côté des bosquets qui virent folâtrer les rois et leurs maîtresses, on croit entendre les premiers grondements de la Révolution, que d'inconsolables regrets ! Non seulement à la pensée que ses lèvres fines se sont closes pour toujours avant d'avoir dit tout ce qu'elles avaient à dire, mais en songeant au trésor perdu de tant d'observations pénétrantes, subtiles, de tant d'idées généreuses, de précieuses vérités, qu'ils auraient pu recueillir si, dans leur confiance inconsidérée, ils n'en avaient pas cru la source intarissable.

II

La biographie de Paul Hervieu a été faite trop de fois pour que j'y revienne. Chacun sait qu'il était Parisien, mais un Parisien de Neuilly : son enfance de petit garçon au front

trop large, à l'âme trop sensible que meurtrissaient les taquineries des plus grands, connut ainsi, le long des calmes avenues qui aboutissent au Bois de Boulogne, autant que dans le vaste jardin que possédaient ses parents, des libertés, des heures de rêverie, un contact avec les arbres et la nature qui préparèrent en lui le sentimental et le solitaire qu'il devait être toujours davantage. En effet, après avoir passé quelques années de jeunesse au centre même de Paris, à entendre monter jusqu'à la petite chambre qu'il occupait chez sa mère le bruit des affaires et des plaisirs auxquels il ne se mêlait guère, son goût croissant pour la retraite le fit s'éloigner vers des parages tranquilles et verdoyants. C'est dans une lumineuse garçonnière de l'avenue du Bois, embellie de meubles anciens, de gravures, de livres, de tout ce qui fait qu'on se plaît chez soi, qu'il va vivre vingt années d'incessant, de glorieux labeur et, dans le recueillement, à l'abri de toute influence extérieure, développer sa forte personnalité. Qui ne l'a vu la cigarette aux lèvres, le regard pensif, assis devant le large bureau où s'entassaient une telle quantité de papiers, de brochures, de correspondance qu'il y trouvait difficilement la place de son travail, qui n'a vu Paul Hervieu ainsi, n'a pas l'idée de ce qu'est un grand homme de lettres qui a, en même temps, accepté toutes les charges, toutes les solidarités de sa profession.

Comme tous les rêveurs aussi il aimait regarder par la fenêtre. Ce qu'il y observait, ce n'était pas toujours les élégances du *high-life* dont il avait fixé l'image dans ses romans à l'eau-forte ; mais parfois la naissance des feuilles, si éclatante et rapide au début du printemps parisien qu'une baguette de fée semble les y faire éclore, ou encore le peuple minuscule d'enfants dont s'amusait son observation par tout ce qu'il découvrait en eux, dans leurs jeux, leurs disputes, leurs petites vanités, de ressemblant aux hommes. Volontiers, encore, son regard s'attardait sur les bêtes pour lesquelles il était plein d'aménité, — à l'exemple de Plutarque dont il citait souvent le passage où celui-ci reproche à Caton de traiter les animaux sans pitié. Que d'anecdotes je l'ai entendu raconter à propos d'un chat — celui sans doute dont il s'est déclaré l'ami — qui, lorsqu'il sortait de chez lui, présentait à ses

caresses un poil léger de chinchilla! Ah ! le bon chat ! Joueur et pacifique, lié avec tous les chiens du quartier, gentil même avec les oiseaux, lorsqu'enhardis par ses allures débonnaires, ces petits effrontés en venaient jusqu'à sautiller à portée de sa patte, à y becqueter le pain que, dans sa sollicitude envers les tout petits, le spectateur du troisième étage semait sur le tapis vert de l'avenue !

On sait encore que Paul Hervieu appartenait à une famille de bonne bourgeoisie et je ne rappelle cette circonstance qu'afin d'éclairer certains côtés de son caractère qu'on s'expliquerait moins aisément si on l'ignorait : le contraste, par exemple, dont on ne laissait pas que d'être surpris entre l'ordre, la mesure, la méticuleuse régularité de ses habitudes, certaines façons même de penser traditionnalistes, sévères jusqu'au puritanisme dans les questions d'intérêt, et les hardiesses artistiques d'une intelligence qui n'avait pas craint de tout regarder, d'un talent qui avait osé tout dire.

Le passage de Paul Hervieu à travers le barreau, les Affaires étrangères, la politique même — car ne l'oublions pas, il fut à vingt-quatre ans directeur du *Républicain de Seine-et-Marne* — n'aura pas été non plus indifférent à la formation de sa personnalité. Il n'est donc pas sans intérêt de rechercher quelle sorte d'influence auront eu, sur son esprit, ces essais dans des modes d'existence et de pensée en opposition les uns avec les autres, et de quelle manière ils ont développé l'universelle compétence par où ce rare esprit se faisait remarquer. On peut affirmer que c'est à l'étude du droit — pour laquelle il avait une prédilection marquée — que Paul Hervieu devait, en partie du moins, cet appétit de justice, cette rigueur du raisonnement, cette dialectique souveraine qui éclairent ses ouvrages dramatiques et en font des chefs-d'œuvre de bon sens en même temps que de terribles conflits d'émotion. C'est par cette étude encore, qu'à l'âge où le cœur est tout palpitant pour le bien, il apprend à s'indigner contre la loi du plus fort, cette loi de l'homme qui, plus tard, lorsque l'expérience lui aura démontré que le mâle violent, farouche et cruel est souvent le bourreau de la femme, lui inspirera, en faveur de celle-ci, deux de ses plus poignantes pièces et le titre de l'une d'elles.

La fréquentation du Quai d'Orsay ne fera que parachever chez le jeune diplomate l'agrément de discrétion, de bonnes manières qui était inné en lui, en même temps qu'elle le préservera, à jamais, comme par un vaccin, du snobisme qui règne à l'état endémique dans ce milieu d'élégance. L'étude qu'il fit de cette étrange maladie lui suggéra un petit volume, *Deux plaisanteries*, rempli de verve et d'humour dans lequel s'essayait le grand satirique futur.

Quant à la politique, on peut supposer que les contacts qu'il eut avec cette muse tapageuse ne convenaient pas à son tempérament car, à dater de l'époque où il fit, pour le compte d'un autre, la campagne électorale de 1882, il se tint toujours éloigné d'elle. Quoiqu'on lui en eût fait à plusieurs reprises la proposition et qu'il eût, par l'organisation des sociétés qui lui avaient confié leur direction, prouvé qu'il était un meneur d'hommes, un chef véritablement, celui à qui on obéit rien que par l'autorité de son regard, Hervieu ne prit point de part active à la conduite du pays. Personne cependant n'y était moins que lui indifférent. Loin de se confiner comme beaucoup de ses confrères dans des préoccupations exclusivement littéraires, il prenait un intérêt passionné aux questions d'ordre social qui, de nos jours, sont questions vitales. Et là encore se montre la solidité de son esprit. Dévoué à la marche du progrès, au légitime effort des humbles vers un sort amélioré, il en cherchait l'équilibre avec le principe d'autorité sans lequel il savait qu'on ne gouverne pas les hommes. Cet indispensable équilibre, il pensait l'avoir trouvé à mi-chemin entre les dogmes de la Révolution — garanties de la liberté individuelle, égalité des citoyens devant la loi — auxquels son rationalisme de grand bourgeois français l'avait fortement attaché, et la réprobation des excès auxquels cette même Révolution, qui avait commencé avec des mains fraternelles tendues à tout l'univers, s'était laissé égarer et qu'il avait si éloquemment flétris dans son puissant drame historique : *Théroigne de Méricourt*. Persuadé que l'humanité est, en définitive, une sorte de « gagne-petit qui, d'âge en âge, augmente un peu son capital de bien-être physique et moral contre l'inhumanité des choses », il avait adopté, afin de régler les oscillations entre les conquêtes justifiées du socia-

lisme et la résistance de leurs adversaires, une méthode de contrepoids qui, comme tout ce qui est modéré, le mettait en désaccord tantôt avec ceux qui veulent aller trop vite, tantôt avec les esprits rétrogrades. « La loi suprême de la civilisation, disait-il, est sa lenteur. Chaque secousse en avant correspond à un temps d'arrêt ou même de recul si elle a été trop violente. » Mais ce n'était pas du premier coup qu'Hervieu était parvenu à cette sagesse. Comme tous les jeunes gens, il avait eu ses rêves, ses intransigeances, il avait caressé l'utopie d'un bonheur universel. Lui-même a mélancoliquement indiqué comment, à quelle école, on apprend à devenir raisonnable. « Quand on commence à avoir des idées politiques, on y est absolu parce qu'on se fait l'illusion d'être durable, assez durable pour voir aboutir les choses auxquelles on croit. Puis, on devient sceptique, résigné, content de peu, lorsque l'on distingue le moment où l'on va s'en aller, sans que rien n'ait été résolu, ni concilié, ni véritablement changé. »

Les différentes stations dont nous venons de retrouver les traces n'occupèrent en somme que la toute première jeunesse de Paul Hervieu. L'heure rapidement allait sonner où, prenant pleine conscience de lui-même, il s'engagerait dans la seule voie où une intelligence de la qualité qu'était la sienne pouvait donner sa mesure. Les lettres, depuis longtemps, exerçaient sur lui un irrésistible attrait. Dès le lycée Condorcet, son professeur de troisième apostillait ainsi une de ses compositions françaises : « Cet élève a l'instinct du style littéraire. » Et ses camarades de rhétorique le surnommaient l'*Hugolâtre*. N'étant pas de ceux qui s'imaginent qu'on peut être écrivain par surcroît, comme on fait du sport ou de temps à autre un voyage, il quitta la carrière diplomatique où, devant lui, pourtant s'ouvraient de brillantes perspectives et, avec l'esprit grave, dépouillé, qui conduisait à leur retraite les convaincus de Port-Royal, il suivit sa vocation. Dès lors, sa vie ne sera plus que le rude et patient labeur artistique auquel seront dévouées toutes les énergies de son âme, de ses nerfs et de sa santé. Il est le contraire d'un improvisateur. Quand on prononce devant lui le mot : inspiration, il sourit. « Pour ma part, dit-il, je ne saurais me flatter d'être en commerce ni avec la Biche de Numa, ni avec le Pigeon de Mahomet. » La créa-

tion d'une œuvre le surmène et l'épuise. Il en sort émacié, pâli jusqu'à inquiéter son entourage. En vain le supplie-t-on de prendre un peu de repos. Pendant ces périodes forcenées où il est haletant sur la tâche, à tourner et à retourner le métal de ses phrases, à le frapper, le marteler jusqu'à en faire ce souple instrument qui obéit à la pensée, il ne conçoit de soulagement, de délivrance qu'à « avoir fini ». Deux photographies que j'ai sous les yeux dénoncent l'intensité du tourment. Sur l'une d'elles, faite au retour d'une de ces villégiatures qu'Hervieu s'accordait chaque été, — trop courtes, mais qui suffisaient à rétablir l'équilibre de ses forces, — le regard est clair, amusé, la bouche esquisse ce sourire si fin qui précède le mot ; c'est le portrait d'un homme spirituel, heureux, presque d'un jeune homme. Combien l'expression de l'autre est différente ! quoique la première en date, elle porte dix années de plus. La feuille de papier blanc, — ce blanc qui donne le vertige, — placée sur le bureau à côté de l'encrier, le geste crispé des doigts autour du porte-plume indiquent que l'artiste est à sa poignante besogne. Une ride profonde comme une cicatrice fend son front entre les sourcils, son regard vague, halluciné explore un infini douloureux. Lui-même d'ailleurs, dans un ingénieux apologue, a confessé ce qu'était le martyre du travail. « Je suis, dit-il, un paresseux qui ai parfois rêvé d'avoir un esclave ignoré de tous, par qui faire accomplir ma tâche. Je ne lui aurais guère laissé de repos ; je l'eusse impitoyablement fait remanier, chercher mieux, recommencer encore. Et ç'aurait été bien exceptionnel que je lui avouasse quelque contentement de lui. Mais, cet esclave, je l'ai : c'est moi. »

La haute idée qu'il se faisait de son art, jointe à une conception du monde claire, nette, profondément pénétrante et aux dons les plus rares de voyant et d'ordonnateur, devaient nécessairement faire de Paul Hervieu une des figures littéraires les plus considérables de son époque. Son œuvre est à la mesure de sa volonté; elle est grave, forte, condensée, d'une ardente précision. Construite avec des documents pris sur le vif elle est indépendante de toute influence étrangère, de toute mode ; par-dessus tout elle est originale. Sans cesse aux écoutes du cœur humain, c'est du cœur même qu'il prétend

être l'interprète et n'exprimer que ce qui ne l'a pas été avant lui. Afin de mener à bien cette tâche difficile, il remontera aux sources, surprendra l'être à ses origines, au moment où commence la lutte de ses désirs contre les forces de la destinée. Ayant acquis la certitude que l'homme n'a rien du fantôme idéologique que beaucoup d'écrivains se sont complus à décrire, mais que la nature de celui-ci est égoïste, vaniteuse, cruelle, menée par les plus terribles instincts, il le ramène sans cesse, au travers de l'action, à ces quelques grandes lignes et construit, en se basant sur elles, cette œuvre de courage et d'observation où la vérité est souveraine. Les événements, les péripéties se chargeront de la rendre orageuse, violente, douce quelquefois, généralement amère et triste comme son modèle : la vie. Frappé par la sûreté de diagnostic avec laquelle il examinait les êtres, et savait discerner les mobiles qui les font agir, on a souvent dit de Paul Hervieu qu'il avait un regard de médecin : un médecin d'âmes. Et, de fait, s'intéressant surtout aux grandes crises fiévreuses dans lesquelles l'organisme se débat, il voyait, dans l'humanité, une majorité de malades. Se trompait-il? Ne sommes-nous pas, pour la plupart, en effet, de pauvres chairs éprouvées? Chaque cœur, pour ainsi dire, n'est-il pas le cas particulier d'une diathèse? d'une souffrance? de quelque tare anormale?

Une vision si terriblement perspicace valut à celui qui avait eu le courage de se l'imposer l'étiquette de pessimiste qui est restée et restera, sans doute, attachée à l'œuvre autant qu'à la personne de Paul Hervieu. Pessimiste, certes, il l'était si c'est l'être que regarder la vie en face, ne se détourner d'aucune ignominie, d'aucune laideur et ne pas craindre de les dénoncer librement. Mais mérite-t-il d'être enfermé sous cette étroite et sombre classification celui qui, ayant signalé le mal, n'en conçoit contre ceux qui le commettent, ni méchanceté, ni rancune? qui, sans illusion, sans attendre les récompenses de l'au-delà, par simple dignité d'âme et pour se conformer à un évangile secret, penche sur la misère de son semblable une mansuétude infinie? et, pour sa propre conduite, pratique cette doctrine stoïcienne : « Triompher de soi-même. Se résigner à une existence imparfaite? » Non, Paul Hervieu n'avait rien d'un philosophe morose. Cerveau cruel, mais cœur apitoyé,

on ne saurait lui imputer aucune sécheresse. Il y aurait lieu, plutôt, de s'étonner qu'à tant de fermeté cérébrale, à une virilité de caractère que rien ne faisait fléchir, s'alliât, en lui, une sensibilité presque féminine. Je pourrais aisément, par maints traits, démontrer combien ce fameux pessimiste était souvent, à l'encontre de sa raison et sur la pente indulgente de son cœur, entraîné à juger trop favorablement. Contentons-nous de citer la phrase par laquelle lui-même a confessé dans quelle mesure la clairvoyance de son esprit s'additionnait d'idéalisme confiant : « Je tombe continuellement dans l'erreur par trop d'optimisme encore. » Tout au plus, faut-il accorder qu'aux vilenies, aux ridicules dont le gros de l'humanité offre le lamentable spectacle, il opposait l'art hautain de l'ironie. Et avec quelle maîtrise ! Mais n'oublions pas qu'ironiste est un titre d'aristocratie intellectuelle illustré par les Voltaire, les Chamfort, les Rivarol. Souvenons-nous surtout de ce qu'en a dit Anatole France : « L'ironie est sœur jumelle de la pitié. » Jamais définition ne s'est appliquée avec plus de justesse car, si la répulsion irritée qu'inspiraient à Paul Hervieu les hypocrites, les sots, s'exprimait parfois d'une façon quelque peu incisive, elle ne peut nullement être comparée au rictus du moqueur professionnel qu'amuse la bassesse du prochain, moins encore au dénigrement systématique qui provient d'un cœur aigri. J'y verrais plutôt le réflexe d'un nerf tendu à l'excès, ou le cri impossible à retenir du blessé dont on a heurté la plaie. Au surplus, avec les années, la disposition à railler s'atténue. Ce n'est pas que le côté douloureusement comique des choses échappe au sensitif, toujours en éveil ; ce n'est pas que, quelques êtres mis à part, il ait cessé de distinguer la foule des fantoches et des bouffons ; mais sa sévérité envers eux se transforme. A mesure qu'il ressent davantage la misérable condition d'être homme, le sourire narquois de ses jeunes années disparaît, se change en indulgent dédain. Encore un peu, et l'esprit d'humour lui-même subira une évolution. Au chroniqueur amusant de *la Bêtise parisienne* succèdera le nouvelliste ému de *l'Alpe homicide* ; le satirique un peu froid de *Flirt* fera place au romancier, satirique encore, mais combien largement attendri, humanisé de *Peints par eux-mêmes*, de *l'Armature* ; jusqu'à ce que, revenu enfin

de tout sarcasme, Hervieu abandonne son poste d'observateur impassible et se laisse entraîner par le grand courant de vie qui aboutit au théâtre.

III

Voyons d'abord envers qui, contre quels coupables se sont élevées les grandes indignations contenues dans cette âme de Juste. Un vice, entre tous, s'est attiré sa rigueur. On pourrait même prétendre que c'est contre ce seul vice qu'est dirigée toute l'âpreté de son œuvre. J'ai nommé l'hypocrisie. Paul Hervieu l'avait en horreur. Sous le vêtement de ruse dont elle en recouvre la laideur, il y voyait l'incarnation des sept péchés capitaux. C'est elle qu'au fond des consciences, poursuivait son regard insistant dont s'inquiétaient, jusqu'au malaise, ceux qui avaient quelque chose à dissimuler. C'était contre elle déjà — contre la propension qu'ont les hommes à s'abuser sur eux-mêmes et à se faire passer pour meilleurs qu'ils ne sont — que s'évertuait le livre de sa vingtième année. N'est-ce pas un fait bien significatif qu'à l'âge où il avait eu à peine le temps de jeter un coup d'œil sur le monde, l'auteur de *Diogène* se soit plu à écrire le plaidoyer du réfractaire cynique dont les excentricités furent un défi à la morale, aux convenances, aux mœurs policées? N'y faut-il pas voir la preuve que, si respectueux de l'ordre qu'il fût, dès cette époque, et qu'il devait demeurer, Paul Hervieu était plus près de sympathiser avec les insolences, les folies, les aberrations même de son héros, que de se faire le complice des fourberies helléniques?

Par un corollaire évident, la vérité devait être passionnément chère à un tel esprit. Cachée ou fuyante, complexe jusqu'à paraître insaisissable, voilée de fausse vertu, ou savamment dérobée sous les conventions, la mauvaise foi, les mensonges, il la poursuit, si vile et laide qu'elle soit, avec une sorte d'allégresse. Pour l'atteindre, les obstacles ne l'arrêtent pas; ils stimulent son zèle, au contraire, l'éduquent, en font ce vouloir méthodique qui le mènera aux plus audacieuses

découvertes. Ainsi qu'en usaient les Anciens avec la déesse de leur dévotion, il aurait pu élever à la Vérité une statue, sans voile, et l'ériger sur un piédestal à l'entrée de sa demeure. Mais la connaissance qu'il avait des hommes ne lui permettait pas l'illusion de croire que son culte fût partagé par de nombreux adeptes. « Pour faire se détourner l'espèce humaine, — a-t-il écrit sur un album où on le priait de joindre, à sa signature, une pensée, — la face de la Mort n'est pas plus prompte que celle de la Vérité. » Et ailleurs, après s'être conformé à la moitié du proverbe qui dit : « Rien n'est beau que le vrai », il s'empresse d'en rectifier la seconde partie à sa manière : « le vrai n'est pas aimable ». Il faut convenir que la vision des choses de ce monde telles qu'elles sont n'est guère de nature à vous dilater le cœur. Peut-être même était-ce à force de l'avoir contemplée, cette vision, dans son austère nudité, que Paul Hervieu avait ce nostalgique regard qui semblait, en se posant sur les gens, leur reprocher d'être ce qu'il avait vu qu'ils étaient.

Avec une détermination si nette à tout scruter et à ne jamais s'arrêter avant d'être parvenu à la racine de l'être, on a pu s'étonner que le romancier ait choisi pour champ de ses observations le milieu précisément le plus artificiel qui soit, celui où tout est apprêt, convention, comédie, parade, où l'on sourit pour haïr, où pour aimer on se cache, où les gestes sont simagrées, les paroles duperies et dont lui-même a écrit : « Ce qu'il leur faut, c'est du mensonge, du conventionnel, de l'inexistant : ils n'admettent que ce qui n'est pas. La vérité sous quelque forme qu'elle leur soit présentée les blesse ; en art, c'est pour eux de l'indécence ; en science, c'est de l'impiété ; en conversation c'est du cynisme. » A cela, on pourrait répondre que le monde dans lequel on évolue n'est pas toujours celui que l'on aurait choisi, qu'il s'impose à nous par l'obligation où l'on est de fréquenter ses pareils, ceux avec qui l'on a communauté d'origine, d'éducation, de manière. Il y a, en outre, qu'un homme aussi élégamment raffiné de goûts, d'habitudes que l'était Paul Hervieu ne pouvait pas manquer, quand il sortait de sa retraite, de préférer à tout autre compagnie celle qui, « jusqu'à nouvel ordre, — ainsi qu'il le fait proclamer par Guy Marfaux son porte-parole au château de

Pontarmé — offre les résultats de civilisation les plus perfectionnés ».

Mais ce n'est pas tout. Hervieu a l'anxiété du mystère. Ce qu'on lui dissimule le hante et le harcèle : son esprit n'a de repos que quand il l'a élucidé. Le vernis de la politesse mondaine, les grâces, les sourires ne lui en imposent pas. Sa « chasse au réel » — ainsi que lui-même a dénommé le regard dont il poursuit le vrai — sera d'autant plus passionnée qu'il soupçonnera plus de contraste entre ce qui s'offre à sa vue et ce qu'il espère surprendre. Autour d'une table chargée de fleurs, derrière les battements d'un éventail, que de drames il a pressentis ! que de scandales, avant qu'ils n'eussent éclaté ! Cet attrait du mystérieux, du caché, l'auteur de *Peints par eux-mêmes* s'en explique dans la réponse que le même Guy Marfaux adresse à son bohème de frère lorsque celui-ci s'étonne que le cadet, qui jusque-là avait partagé son humble existence montmartroise, soit devenu le commensal des gens du monde : « Sur leur visage, je lis l'angoisse du jeune Spartiate qu'une bête dévore sous sa robe, et je t'assure que cette lecture est de celles qui attachent au sujet. » Et si, au cours de ses investigations, le chasseur de réalité arrache au loup humain son apparence de brebis, s'il lui arrive, sous la robe, de voir palpiter la chair nue, quelle âpre délectation ! C'est l'instant où, s'emparant du document pris sur le vif, le rapprochant d'autres, pareillement tombés en son pouvoir, il façonne, comme dans une glaise, ces créatures représentatives de la société moderne et de l'humanité de toujours qui s'appelleront : le baron Saffre, Giselle d'Exireuil, Le Hinglé, Françoise de Trémeur. Autour d'elles viendront se grouper d'autres qui, pour occuper un plan secondaire, n'en seront pas moins vivantes, n'en auront pas moins les particularités, les contours où l'on reconnaît les membres d'une même famille et, avec les vicissitudes qu'il leur prête, avec leurs faiblesses, leurs larmes, les cris arrachés à leurs désespoirs, édifiera ces monuments éternels de notre littérature : *Peints par eux-mêmes, l'Armature.* N'aurait-il laissé que ces deux livres, la philosophie totale de Paul Hervieu à l'égard du groupe que l'on est convenu d'appeler « le Monde » se serait exprimée totalement. Il en connaît tout : la vanité, la cupi-

dité, la sottise, les vilenies qui le souillent aussi bien que les désastres et les crimes qui en bouleversent le dessous. Il n'ignore rien non plus de ceux dont elle est composée. Des oisifs, pour la plupart, à qui la naissance ou une fortune acquise ont constitué des loisirs. Dans l'atmosphère harmonieuse d'un luxe de bon aloi, ils sont censés s'adonner à la culture de l'esprit et des plus fines élégances. Leurs manières sont agréables, leur mise recherchée ; à les entendre, les sentiments qu'ils éprouvent sont, autant que possible, éloignés de ce qui serait instinctif, défendu, ou seulement vulgaire. Mais, de ces apparences à la réalité, il y a loin. D'après le procès que lui a intenté son Grand Inquisiteur, deux forces inavouées mènent et régissent cette secte qu'un auteur anglais a nommée *the happy few* : l'amour, l'argent. Selon que ces « quelques heureux » manquent de ces biens ou n'en ont pas l'abondance qu'il leur faut, et selon que leur avidité est plus ou moins sollicitée par l'un ou par l'autre, ils consacrent à se les procurer toute l'énergie de leur être. De là ces vicissitudes, ces catastrophes, auxquelles nous faisions allusion et qui forment la trame des romans de Paul Hervieu.

Paul Hervieu était dans sa trente-cinquième année lorsqu'il écrivit *Peints par eux-mêmes*. C'est l'âge où l'amour possède notre âme et nos sens ; c'est l'âge où son éblouissante image détourne nos yeux de tout autre spectacle. On ne voit partout que lui, ses indicibles bonheurs, ses risques, ses chers tourments. Une telle hantise suffirait à expliquer le ton particulier de cette œuvre, ton de frémissante jeunesse, de folle ardente volupté qu'on ne retrouvera dans aucune de celles qui le suivront. La correspondance, qu'échangent entre eux les personnages de ce roman par lettres, compose une large symphonie où, tour à tour, se font entendre toutes les sonorités de l'amour, depuis la note grêle du flirt qu'agite cette petite écervelée de Vanoche Vaintoche dont la tête de linotte saura ce que coûte ce jeu dangereux ; la plainte un peu faussée d'Anna de Courlandon qui, après plusieurs expériences, en est encore à n'avoir jamais aperçu le visage vrai de l'amour et n'éprouve « qu'impatiences nerveuses à son approche » ; jusqu'au doux rappel lointain, qu'à l'oreille de son vieux Lorenzo, murmura la marquise de Nécringel : « Oui, l'amour

est toujours l'amour ; certes, il a quitté le service, il est désormais un peu une sorte de vieux grognard en retraite ; mais il porte au cœur le petit lambeau rouge, la chère croix des amoureux. Et quand je vois défiler, quand j'entends retentir la passion des folles jeunesses, un bien-être inexprimable et toute une ivresse s'emparent de mes sens, car ce sont comme les tambours et les clairons adorés de mon régiment qui passent. » Puis voici la basse clameur du libidineux Munstein, qui, ne pouvant plaire aux femmes, s'impose à elles par l'horreur qu'il leur inspire ; au-dessus de toutes ces voix monte et s'élargit le chant de Sulamite que, de page en page, exhale Françoise de Trémeur la plus enamourée des amantes. « Chéri, Oh ! chéri ! Écrivez-moi autant que vous pourrez d'amour sans que cela contienne rien de tout à fait flagrant délit. » Et enfin c'est le glas funèbre que sonne Le Hinglé à l'heure où l'ultime séparation s'impose à lui. « Oui ; nous nous serons aimés sans préjugés, sans remords, avec une passion fauve l'un pour l'autre. Seulement nous nous sommes toujours résignés à sentir que les conventions nous tenaient entre leurs barreaux. Alors, ce soir, c'est mon tour d'avoir à en mourir, dans la cage, en tournant vers vous le grand dernier regard. » Ah ! le beau livre ! tendre, cruel et fort ! Le plus pathétique peut-être qui ait paru de nos jours et un des plus divertissants. L'auteur n'y abandonne rien de son réalisme sévère, de sa rude et sobre franchise ; mais quel enjouement, quelle abondance d'idées légères, ingénieuses, sentimentales, telles qu'en les réunissant on formerait le manuel définitif de l'amour chez cette catégorie d'individus qui s'adonnent exclusivement à ses pratiques.

La publication de *l'Armature* suivit de près celle de *Peints par eux-mêmes*. Cette seconde étude des mêmes milieux est comme le pendant, le complément de la première, l'autre colonne où s'appuie l'édifice philosophique de Paul Hervieu. Si une première exploration lui avait fait voir les « mondains » chercheurs d'un bien essentiel, — du seul qui, à ses yeux, valait d'être poursuivi, — un coup d'œil plus exercé allait lui démontrer que l'amour n'est pas l'unique proie par laquelle est surexcité l'appétit de ces « bêtes de luxe ». La faim de l'argent — quoique dissimulée avec plus de précau-

tions hypocrites que l'instinct sensuel — n'est, parmi elles, ni moins âpre, ni moins exigeante. Pourrait-il en être autrement? On est dans le royaume du plaisir ; entre ces hommes, ces femmes en perpétuelle sollicitation de plaire, de s'amuser, qui, d'un bout de l'année à l'autre, ont pour but de tuer le terrible ennui de leur désœuvrement, et de se dépasser les uns les autres dans la course à la vanité, l'argent n'est pas seulement un appât, une convoitise, le signe et le moyen de la toute-puissance ; autant que pour le misérable qui meurt de faim, l'argent est une nécessité. Et pas seulement un peu d'argent, de quoi vivre aisément soi et les siens, de quoi prospérer, être généreux ; ce qu'il faut à ces insatiables, ce sont des fortunes de roi, d'extravagantes richesses, des trésors à satisfaire les plus tyranniques fantaisies. Une loi permanente veut que, quels que soient les milieux où elles se produisent, les mêmes causes amènent des effets identiques. Le puissant psychologue qui a brisé toutes les surfaces et regardé, jusqu'au fond, l'âme des civilisés ne l'ignore pas. Il sait que cette âme joliment ornée est, en somme, pareille à celle des primitifs et que, sous la pesée des instincts, les uns et les autres commettront les mêmes actes, fussent-ils délits, crimes. Afin de rendre cette vérité sensible il suffira que son imagination intervienne et, entre quelques êtres véhéments, fasse éclater un de ces drames où le cœur et la chair, la conscience et la folie font entendre leurs accents. Construire le drame d'argent a, de tout temps, réclamé plus d'audace, une ténacité d'intuition plus rare encore qu'il n'en faut pour mener des personnages à leur perte par l'amour. Quelque importance que chacun, dans son for intérieur, accorde au « vil métal », il est assez d'usage que, sorti de chez soi, des conversations de famille ou d'affaires, il n'en soit jamais question. C'est à ce préjugé que se heurte l'auteur qui prétend intéresser le public aux difficultés pécuniaires. Beaucoup ont échoué à cette tâche ingrate et, parmi ceux qui ont réussi, que de précautions ! Que de feintes ! Pour sentir de la façon qu'il l'a sentie l'ignominie des intrigues qui ont la cupidité pour mobile, et pour en exprimer le dégoût avec la vigueur qu'on admire dans *l'Armature*, peut-être fallait-il l'artiste aux mains pures, au cœur extraordinairement désintéressé qu'était Paul Hervieu. Je ne citerai pas

la page où, par une métaphore ingénieuse, il justifie le titre de son ouvrage, elle est dans toutes les mémoires. Admirons seulement la bravoure qu'il a fallu à l'homme d'excellente compagnie qu'était l'auteur pour énoncer des opinions aussi contraires à ce qui est admis que celle-ci, par exemple : « Les relations ne se forment, dans le monde, et ne durent que par l'intérêt. » Si, contre l'habitude prise, on ne peut empêcher qu'Hervieu ne soit classé « romancier mondain », il faut du moins convenir que, portraitiste du monde, il ne le flatte guère et que personne n'y fut moins que lui dupe des faux-semblants.

Ce serait louer bien incomplètement les deux chefs-d'œuvre à travers lesquels j'ai tenté un rapide pèlerinage que de passer sous silence le style dont ils sont écrits, style tordu, souple, nerveux, audacieux, si particulièrement adapté à la complexité du sujet qu'il semble avoir été inventé expressément afin de forcer l'indicible à être dit. Rien n'indique davantage la suprématie d'un artiste que cet asservissement de la phrase à sa volonté, cette réussite à en faire une substance forte et ductile qui épouse toutes les sinuosités de la pensée, se prête aux plus indéfinissables nuances du sentiment. C'est cependant contre une telle maîtrise que certains critiques — n'ayant pour leur compte que peu à dire et dont l'indigence intellectuelle pouvait se contenter d'un vocabulaire usagé, rebattu — ont cru devoir s'élever. Ferdinand Brunetière, auquel il faut toujours revenir pour parler de Paul Hervieu puisqu'il a été le premier à en découvrir le génie, déclarait sous la coupole : « Vous êtes un auteur difficile ; pour vous goûter, il nous faut nous donner un peu de la peine que vous avez prise pour nous. » Le classique fervent, le panégyriste de Bossuet aurait-il, ainsi, consacré l'ultra-moderne écrivain si celui-ci, dans sa hardiesse à construire ses phrases, avait jamais péché contre la syntaxe française?

Je ne voudrais pas clore le chapitre des romans qui contribuèrent à la gloire de Paul Hervieu sans avoir dit quelques mots de celui qui me paraît révélateur, entre tous, de sa personnalité intime, de cette disposition tragique à tout voir et, comme un être criblé de blessures, à souffrir de tout. *L'Inconnu* parut à l'époque où le jeune auteur cherchait encore sa voie, et les suffrages qu'en obtint la publication dans la *Revue des*

Deux Mondes purent, un instant, lui laisser croire qu'il l'avait trouvée. Conçu sous l'influence d'Edgar Poë qu'il admirait, ou de Dostowieski, dont la lecture avait été pour lui comme une crise de l'âme, ce livre étrange et frémissant correspond à un état où ne règne encore ni la souveraine sagesse, ni l'habitude de se mater qui, plus tard, fixeront définitivement la figure de Paul Hervieu. C'est le rêve tourné au cauchemar d'un poète qui se refuse à accepter les contingences, c'est l'hallucination d'un cerveau fasciné par la logique. Les plus précises réalités y côtoient l'abîme du mystère et, lorsqu'on croit toucher au surnaturel, un détail, un mot, jetés comme des sorts, rompent le charme et vous ramènent au plus cruel terre à terre. Il semble que l'artiste ait écrit ces pages afin de contenter, ne fût-ce qu'une fois au courant de sa carrière, le besoin d'idéaliser la vie, d'échapper, par un essor, à trop de raison, d'art étudié, de concentration intellectuelle. Et c'est aussi la nostalgie du symbole qui le fait situer l'œuvre à mi-chemin entre le bon sens et la folie. Son héros, auquel il ne donne même pas de nom, qui, jusqu'à la fin du livre, restera l'Inconnu — l'homme dont on ne sait d'où il vient ni où aboutit son existence — a été enfermé dans une maison de fous. A-t-il l'esprit dérangé? ou son âme ne se différencie-t-elle des autres que par une aptitude à se former des images obsédantes, d'amour, d'amitié, de dévouement, de confiance qui, au contact de la réalité, s'évanouissent? C'est la question que, de page en page, se pose le lecteur sans parvenir à la résoudre. Quoi qu'il en soit, la confession du pseudo-fou est poignante et il est impossible d'en être le confident sans éprouver, jusqu'en ses fibres secrètes, l'angoisse que c'est d'accomplir les actes quotidiens de la vie quand, à ces actes, on apporte un cœur d'exception. Il faut avoir lu les pages sur la Mort pour sentir jusqu'où peut aller la fièvre d'une âme déséquilibrée par un excès douloureux. L'Inconnu suppose à celui qui a cessé de vivre une sensibilité encore et supplie qu'on en épargne les dernières parcelles. « Asseyez-vous à son chevet, conseille-t-il à l'entourage, ne fermez pas ses yeux, ne couvrez pas son visage, car qui sait si les morts ne continuent pas d'entendre et ne voient pas? Parlez-lui comme si rien de grave ne lui était survenu, comme à une personne simplement alitée. Ne le traitez pas ainsi

qu'une chose devant laquelle on peut tout dire. Pour convenir des horribles préparatifs, mettez-vous à l'écart ; que quelqu'un s'occupe constamment, lui lise les poètes préférés, l'entretienne de projets en l'y associant. Les morts doivent se faire encore tant d'illusions ! » Qui, de sang-froid, pourrait lire ces lignes troublantes? Et comment ne pas frissonner en songeant que celui qui les a écrites, et qui n'est plus, s'apparentait par tant de points à son héros? On se demande quelle bizarre tension mentale, quelles réactions trop violentes sur un « moi » exagérément impressionnable ont pu, en pleine jeunesse, lui suggérer un tel livre. Et on se dit que pour en avoir conçu l'idée, pour avoir élaboré certains épisodes, — celui notamment où, enfant, l'Inconnu sauve, au péril de la sienne, l'existence d'un malfaiteur herculéen qu'il a pris en affection et reçoit de celui-ci le remerciement d'un coup de poing qui l'envoie saignant dans le ruisseau, — il faut avoir fait connaissance avec la vie d'une façon qui n'est point l'ordinaire.

IV

La question a souvent été posée de savoir pourquoi, au lendemain des décisifs succès que venaient d'obtenir ses romans, aussi bien devant le grand public qu'au goût délicat des lettrés, Paul Hervieu avait soudain renoncé à en écrire et, comme s'il n'avait pas réussi, tourné ses vues vers un autre art. Je ne me chargerai d'y répondre qu'en faisant observer combien cette mutation était naturelle, aisée même à prévoir, après d'autres déjà où le fécond écrivain avait donné des gages d'aimer à se diversifier et à visiter une à une toutes les régions de la prose. J'ajouterai, qu'en abordant celle du théâtre, la plus vaste, la plus touffue, il suivait la loi de son génie qui, au lieu de s'élever droit comme une colonne, tendait à déployer des branches, largement, ainsi que la débordante forêt. Celui des critiques qui a dit de l'auteur de *la Course du Flambeau* qu'il était un « écrivain progressif » me semble avoir donné la formule définitive de ce nouvel avatar, — non que, par là, il ait pré-

tendu que l'art dramatique possède en soi une supériorité sur celui de raconter les tribulations humaines dans les livres, — mais que, dans le cas particulier qui nous occupe, passer des analyses subtiles du roman aux amples synthèses théâtrales, c'était trouver le terrain favorable à une totale expansion. En effet, l'instinct sûr qui oriente chacun au mieux de sa vocation, devait nécessairement entraîner un artiste, — des plus passionnés qui fût, dans ses idées, ses sentiments en même temps que retenu dans l'expression qu'il leur donnait, — vers une esthétique où tout est lutte, choc, passion et qui, cependant, obéit à la plus stricte contrainte. Mélange ardent de lyrisme et de vérité, de pathétique et de sagesse, de l'intensité qui précipite les êtres dans des cataclysmes et de la raison qui les amène à se résigner, le théâtre — tel du moins qu'il va le moderniser, le rénover à son usage — est le mode d'expression qui, entre tous, devait convenir à Paul Hervieu. Sa faculté maîtresse, après avoir fixé les traits de l'être humain, étant de déclencher en lui des paroxysmes et de faire éclater dans sa vie des crises et des tempêtes morales, réclamait les grands retentissements de la scène. La structure même de son esprit, fait de logique et de force constructive, exigeait qu'il adoptât celui des modes littéraires qui — par la rigueur des règles auxquelles il est soumis — fait songer à l'architecture. C'est en effet une caractéristique commune à ces deux arts que de s'établir sur de fortes assises et, sans jamais se laisser détourner du but, d'y aboutir sûrement, par des verticales.

Quoique les idées tiennent une place importante dans le théâtre de Paul Hervieu qui était un méditatif profond, et que plusieurs de celles dont il a été le propagateur aient fait fortune, on peut dire que son théâtre est surtout un théâtre d'action, un théâtre où, du moins, l'idée est incorporée à l'action de telle sorte que cette dernière domine et impose son émoi. Nul dramaturge n'a, mieux que lui, compris cette loi de la scène qui commande que le spectateur ne cesse pas un instant d'être captivé, tenu en haleine, arraché à soi-même par les forces de l'attendrissement et de l'angoisse. Il sait également que, si brutaux ou insignifiants que soient, en apparence, les faits, ils sont cependant les moyens dont le destin se sert pour frapper les hommes et faire jaillir d'eux la

source brûlante des passions et des pleurs. Ainsi donc que nous le sommes tous, ses personnages ne seront que de pauvres jouets aux mains de cette puissance invisible et redoutable que les anciens ont appelée le *Fatum* et qui, dans ces drames modernes — tragédies bourgeoises, ainsi qu'ils ont été dénommés, — sera la Nature, ou la Loi, ou simplement une Volonté mieux armée. Contre ces obstacles, viendra se briser le vain effort des créatures et elles s'y briseront d'autant plus douloureusement et jusqu'à l'anéantissement qu'elles seront plus sensibles et plus faibles. Dès lors, le parti de Paul Hervieu est pris : c'est à ces dernières, aux désarmées, aux opprimées, à celles que tendrement il nomme ses « sœurs de faiblesse », à la femme en un mot qu'ira son indulgence, toutes ses sympathies, mieux encore — car il n'est pas homme à rester en dehors du débat — l'aide de sa puissante dialectique contre le vieil instinct mâle de conquête et de tyrannie.

Entre toutes les institutions qui consacrent l'inégalité entre l'homme et la femme, le mariage apparaît à Paul Hervieu, dans l'état actuel du moins de notre législation, une des plus entachées d'injustice. Il n'admet pas qu'un être soit, contre sa propre volonté, contre ses sentiments, contre la répulsion physique ou morale que celui-ci lui inspire, la propriété d'un autre être. Un tel état de choses révolte sa conscience généreuse et, lorsqu'une commission dont il est membre se réunit pour travailler à la réforme du code — ce code vieux de plus de cent ans qui, à chaque page, constate et consolide l'infériorité de la femme, avec un bouillonnement d'apôtre, il intervient. Intrépide sa voix s'élève et, contre railleries, quolibets, il réclame que « s'aimer l'un l'autre » soit inscrit dans la loi au nombre des devoirs que se doivent les époux. Aide et assistance, dont se sont contentés des législateurs expéditifs et peu exigeants, ne suffisent pas, car ces deux obligations élémentaires peuvent ne se manifester que sous une forme matérielle et bien des cœurs, on en conviendra, ont d'autres aspirations. Non content de s'être fait entendre dans une grave assemblée, il fait servir la retentissante tribune du théâtre à sa croisade. « On n'est ici-bas que pour aimer et faire son bonheur du bonheur que l'on fait » ; crie de toute sa belle franchise, l'héroïne des *Tenailles* dans une altière réponse

au mari qui lui parle contrat, actes notariés. D'une âme non moins véhémente, celle de *la Loi de l'homme* dénonce l'iniquité d'une loi qui, dit-elle « veille avec tous ses gendarmes à ce que personne ne dérobe un œuf et pose en principe qu'une enfant, — fille mineure, comme dit mon contrat, — doit être instantanément frustrée de toute sa fortune par le viveur expert qui a la ruse de l'épouser ». Puis, dans une émotion croissante, la pièce établit que cette même femme dupée, frustrée, est sans recours contre le mari qui la trompe et que, mère, elle n'a sur sa fille qu'un droit illusoire, un semblant de droit subordonné à celui du père. Plus tard, *l'Énigme* nous fera frémir, davantage encore, à entendre les théories du bourreau qui prétend au droit de meurtre sur l'épouse coupable, en même temps que nos cœurs se dilateront lorsque le marquis de Neste — ce charmant disciple du XVIIIe siècle qui ressemble à Hervieu comme un frère — opposera sa douce morale d'indulgence et de pardon aux propos de ces barbares : « Eh bien ! Non ! Non ! Des sourires, des baisers, des caresses, ne se peuvent expier comme l'empoisonnement et le parricide dans le sang de ceux qui n'ont fait que de la volupté sous le ciel ! » Ainsi donc, qu'on veuille l'asservir, la dépouiller, maltraiter sa chair délicate, le défenseur est là aux côtés de sa protégée.

Cette option généreuse en faveur de la femme nous a valu dans l'œuvre de Paul Hervieu une phalange de délicieuses figures qui, en grâce, en noblesse, en douleur fière ou résignée n'ont d'égales que celles de Racine. Aucune d'elles n'est frivole ni légère, encore moins dissolue. Elles sont exclusives et passionnées. Le don complet d'elles-mêmes est le seul qu'elles admettent. Leurs lèvres ne savent pas mentir. Ce sont des créatures de tendresse, de pudeur, et de raison. Encore, parmi elles, faut-il distinguer à qui va la prédilection de celui qui a été leur créateur. L'accordera-t-il aux plus douces? aux plus résignées? à celles qui, comme cette touchante Régine de Vesles, expie tragiquement la faute du fiancé qu'elle adore? à Giselle d'Exireuil qui, dans une désertion de la volonté subit l'étreinte honteuse que lui impose le baron Saffre et, sous la faute, palpite comme une colombe blessée? Ou même à la fragile Thérèse de Mégée qui, reprise par ses mornes devoirs,

abdique le bonheur dont elle avait rêvé? Je ne le crois pas. Les véritables filles de Paul Hervieu, ses conceptions préférées, celles en l'âme de qui il a insufflé un peu de son âme ardente et qui portent la marque aiguë de sa griffe ce sont des créatures en qui monte une flamme plus haute que celle des vertus et de la résignation, ce sont ces impatientes, ces fiévreuses chez lesquelles on entend sourdre le ferment qui fait qu'on lutte, qu'on crie, qu'on s'insurge, qu'on meurt pour faire triompher sa passion. C'est Irène Fergan qui proclame son horreur de feindre et revendique ce premier grand droit qu'a chacune vis-à-vis de soi-même de n'appartenir qu'à qui possède son cœur ; c'est Marianne de Pogis dont la chair défaillante se reprenant dans un sursaut de fierté, s'arrache aux deux hommes qui se la disputent pour se vouer entièrement à son rôle de mère. Car, disons-le en passant, l'enfant tient une place considérable dans le théâtre de Paul Hervieu. Sa touchante faiblesse apaise les cœurs irrités. A la vue du tout petit qui est la chair de leur chair — la femme, l'homme même s'attendrissent, désarment, deviennent ces créatures sacrées dont l'une d'elles a été jusqu'à dire que père et mère, auprès du berceau de l'enfant, « on est seuls à pouvoir se comprendre ». Mais revenons aux combattantes, à Laure de Ragnais, la plus intraitable de toutes, dont le cœur excédé de souffrir éclate à la fin dans une vengeance atroce dont elle est la première victime et la plus martyrisée ; à Clarisse de Sibéran répondant au mari de *Connais-toi* qui lui reproche, puisqu'elle ne l'aime pas, d'avoir tant tardé à élever une voix de franchise : « Il y a des énergies qu'on ne trouve que dans la tempête et le naufrage. » Et encore à Léonore de Gourgiran, obstinée dans le mensonge, le parjure, tant que par ces déchirants moyens elle espère sauver son amant et qui, celui-ci mort, s'excuse dans le sanglot qu'a fait inoubliablement retentir madame Bartet au dernier acte de *l'Énigme*; à celle enfin qui, de sa face tragique, illumine *la Course du Flambeau*, l'œuvre maîtresse unanimement consacrée, Sabine Revel, symbolique figure en qui toutes les mères se reconnaissent, douloureuse incarnation de la vie qui, pour aller à ses inéluctables fins, sacrifie une génération à l'autre, la dépouille, la détruit, en fait une ruine et un néant. Ah ! celles-là ! Les intrépides, les révoltées, les martyres ;

celles qui se font du bonheur une conception trop absolue, trop belle ; les valeureuses qui par énergie sentimentale, par ce besoin d'amour qui est la sainteté de la vie, par impossibilité à s'en passer, se précipitent dans les risques, bravent les forces coalisées du monde, de la loi, de leurs intérêts et parviennent à se composer leur propre existence selon la merveilleuse inspiration que suggère la passion dans les cœurs, ah ! celles-là ! comme Paul Hervieu les chérit ! De quelles ressources n'use pas son poignant génie pour nous les faire admirer, aimer ! Mais, objectera-t-on, la plupart sont des coupables. Par la bouche de l'une d'elles une réponse vient à nous qui résume toute sa miséricordieuse philosophie : « Innocents ! Coupables ! Au fond du malheur, il n'y a plus que des égaux. »

Faut-il, d'après ces paroles, conclure que le grand écrivain fut indifférent à la valeur des actions humaines par rapport aux lois qui les régissent? Ce serait une grave erreur. Nul n'a poussé plus loin que lui la préoccupation de la vie morale ; nul n'a soulevé plus de problèmes de conscience ; nul n'a désigné aux hommes, avec plus d'autorité, cette contrainte, cette résignation que l'on a nommées le devoir. Et néanmoins, le qualificatif de moraliste ne saurait, à mon avis, lui convenir, selon le sens du moins qui y est généralement attribué. Moraliste ! Ce mot n'évoque-t-il pas tout un ordre d'idées rigoristes, routinières? d'ordonnances trouvées toutes faites dans notre éducation? de vertus disciplinées comme des usages? Sa morale, à lui, ne s'appuie pas à une doctrine ; elle est fondée sur la dignité humaine, sur l'aversion de tout ce qui est bas, mensonger, médiocre. Elle ne discourt pas, ne prend pas des airs pudibonds. C'est la qualité même des êtres, et non les principes où ils se drapent, qui détermine la valeur de leurs actes. De là, ce conseil plusieurs fois répété qui déjà s'inscrivait sur le fronton du temple de Delphes : « Connais-toi » et qui sert de titre à une des pièces de Paul Hervieu. Humaine entre toutes, cette pièce nous montre le néant de l'idéal qu'on se forge à soi-même sans être certain qu'on aura le courage de s'y conformer. Elle nous enseigne à marcher, non pas en regardant les nuages, mais les yeux fixés sur nous-mêmes, sur notre accomplissement quotidien. Elle nous dit : « Plutôt que de vouloir être dominateur, exemplaire, soyez fraternel, aidez

votre prochain. Aidons-nous. » Car enfin, les grands principes, qui n'en connaît la fragilité? Qui ne les a vus, sous les rafales de la vie, déchirés comme un vêtement? En somme toute la morale de Paul Hervieu gravite autour du sentiment. C'est lui qui en dicte les droits, les exigences, les délicatesses. Vis-à-vis en effet d'autrui, de l'autrui qui n'est que le prochain, le code et le catéchisme suffisent : ils ont tout prévu, catalogué les moindres cas. Pour avoir l'âme en règle, se conformer à leurs préceptes suffit. Mais lorsque sont en jeu les êtres chers, dira-t-on assez? Approfondira-t-on jamais suffisamment ce que le cœur doit au cœur? L'amour est la loi suprême, celle à laquelle nous devons tous obéir. Notre sort est de nous unir afin de nous prolonger. L'attrait des sexes nous l'impose et l'égoïsme même nous incite à avoir, dans un autre, « une colonie de nous-mêmes où, tendrement, nous nous retrouvions ». Toutes les morales sont là-dessus d'accord, et cependant, on prête à Paul Hervieu d'avoir dit : « L'amour est en dehors de la civilisation. » Que signifie ce propos? Ne nous y trompons pas, c'est un hommage. Par là, l'auteur de *l'Énigme* reconnaît qu'une force nous gouverne qui ne saurait être endiguée. En vain la religion, les convenances, la loi ont multiplié leurs obstacles. Elles ont cru lui faire sa part en nous autorisant à choisir notre compagnon, notre compagne ; puis elles nous disent : « halte-là ». Celui qui connaît la vie ne pense pas que cela soit suffisant. Il sait comment se concluent la plupart des mariages et de quelle outrageante façon la nature est méconnue. La nature aura ses revanches; elle les a toujours contre ceux qui ont cru pouvoir se passer d'elle. Et voilà des êtres enchaînés par des liens sociaux que, par ailleurs l'amour assaille et tourmente. Que faire? C'est alors que le moraliste intervient : « Ne désespérez pas, dit-il, le bonheur humain se refait avec des morceaux de bonheur brisé. » Mais avant d'autoriser une expérience nouvelle il avertit : « Consultez bien votre cœur ; soyez certain que l'élan qui vous emporte est le vrai, l'invincible amour ; c'est-à-dire un état de noblesse dans lequel l'âme parle plus haut que les appétits » ; car autant Hervieu s'incline avec respect devant l'action souveraine de la nature, autant il se désintéresse des inclinations passagères, des coquetteries, des simples appels de l'instinct. Seules les

grandes passions occupent sa pensée, celles dont on peut dire qu'elles ont été « mises en nous mystérieusement, à notre insu, comme y était le premier vagissement, comme y sera le dernier soupir ». Il est le poète de l'hymne éternel. Le refrain de son œuvre chante : « Toujours. » Écoutons l'arrêt, qu'au dernier acte du *Réveil* prononcent contre eux-mêmes les malheureux qui ont perdu leurs illusions : « Les autres amants vivent dans la pensée qu'ils sont inséparables », dit Thérèse de Mégée au prince Jean qu'elle a cru mort et qui est vivant devant elle; « ils marchent endormis dans leur prodigieux songe, et moi j'ai la révélation que vous auriez disparu sans que le cours de ma vie en fût arrêté ni même changé pour un soir. Maintenant que je ne peux plus croire que ma passion pour vous était une foi suprême ; maintenant que je ne rêve plus que vous étiez mon maître unique, mon dieu ; maintenant que je n'ai plus ces folles excuses, je serais un monstre de vouloir encore vous immoler les miens. » Et lui accablé répond : « Je poursuivais en vous l'idéal absolu, et voilà que, dans mon envolée infinie, je me suis meurtri à des bornes. » Et puis, c'est l'adieu sans bruit, sans gestes, sans un mot ; rien qu'une pression muette des mains. Quelle résignation ! Quelle tristesse ! Quelle morne et forte leçon !

On a longtemps voulu faire de Paul Hervieu l'héritier littéraire d'Alexandre Dumas. Ses premières pièces tout au plus, par l'ardeur combative dont elles témoignent à argumenter, à soutenir ce qui semblait une thèse, auraient pu justifier cette filliation ; mais bientôt elle se trouva démentie. *Le Dédale*, succédant aux *Tenailles* et à *la Loi de l'homme* où l'on avait cru voir une plaidoirie en faveur du divorce, en serait presque la contre-partie ; c'est surtout, ainsi que le sera désormais tout le théâtre d'Hervieu, un drame violent où il s'agit moins de persuader que d'émouvoir. Tout d'ailleurs, diffère dans l'esthétique des deux dramaturges. D'un côté l'imagination au service de l'idée, le paradoxe brillant, les digressions, l'irrésistible entraînement d'une verve qui, à tout prix veut prouver, veut démontrer. L'autre en serait presque l'inverse : une observation rigoureuse, réfléchie, le développement d'une passion jusqu'en ses plus douloureuses conséquences, et cette

discipline de la réalité qui ordonne, impose, ne permet aucune échappée.

Si l'on tient absolument à trouver une analogie entre le talent de Paul Hervieu et celui d'un de ses aînés ce serait plutôt de Becque qu'il faudrait le rapprocher. Par l'âpreté des situations, le réalisme des scènes et des caractères, pour ce cri désespéré qu'arrache le sort à d'innocentes victimes, seuls entre eux, l'auteur des *Corbeaux* et l'auteur de *la Course du Flambeau* peuvent être mis en parallèle. Encore, remarquera-t-on que la sensibilité de l'un n'est nullement impressionnée de la même manière que celle de l'autre. Là où le premier ne goûte que joie féroce, froide délectation à découvrir le mal, la vilenie, la canaillerie humaine, son cadet en souffre et y cherche des excuses. En vérité Paul Hervieu n'est disciple de personne ; il ne procède que de lui-même. Sa dramaturgie lui appartient en propre. Il se l'est créée pour le besoin impérieux et grandiose de ce qu'il avait à dire. Outre les traits que nous en avons déjà notés, on remarquera encore que, contrairement à celle de ses devanciers, elle ne comporte ni confidents, ni raisonneurs, ni aucune de ces figures conventionnelles par qui tout s'apaise, tout s'arrange et sur l'apparition desquelles le public ne manque jamais de s'extasier. Pas davantage on n'y rencontre d'êtres foncièrement mauvais car, ceux-ci aussi bien que ceux-là, sont d'exceptionnels phénomènes auxquels le psychologue, épris de vérité foncière, n'a pas lieu de s'intéresser. « Mes personnages, avait-il coutume de répondre quand on l'interrogeait à leur sujet, appartiennent au gros de l'humanité, celle que je coudoie, que j'observe tous les jours. Leurs vices et leurs vertus ne dépassent pas la moyenne. Ce sont des individus de bonne foi que des mentalités différentes, des intérêts opposés, mettent en violent désaccord. Chacun, du point de vue où il se place, a raison ; chacun plaide, discute, fait valoir ses motifs, ses droits. Le rôle des uns et des autres pourrait se résumer en ces mots : Et moi ! Et moi ! Moi, qui comme vous, comme lui, comme cet autre veux ma part de bonheur ! Et s'ils ne l'obtiennent pas, cette part ? Si, à la revendiquer vainement, ils deviennent violents, cruels ? S'ils commettent des crimes ? à qui s'en prendre, sinon à la méchanceté du destin, du destin qui opprime les hommes

et met en eux le désordre? » Ainsi, à mesure qu'il avance dans le chemin de la vie et que sa philosophie s'affirme, voit-on moins Paul Hervieu s'indigner contre ses semblables que s'en prendre à l'injustice des choses et creuser davantage ce problème, un des plus troublants qui soient : l'innocence des coupables. Dans *le Destin est maître*, la dernière pièce qu'il a écrite, un pauvre homme vole pour sauver sa fille et ceux qui le condamnaient sont, le même jour, amenés pour sauver, eux, leur honneur, à se faire faussaires, assassins. Un tel exemple n'enseigne-t-il pas à ceux qui se croient forts la crainte du lendemain? Aux plus purs même l'humilité? Il fait penser à la phrase de Tolstoï qu'Hervieu se plaisait souvent à redire et dont sa conscience était si profondément pénétrée : « Quand je songe qu'il y a des hommes qui jugent d'autres hommes, je me sens pris d'un grand frisson. »

Conçus avec une intuition si profondément humaine et jetés à plein dans le drame, les personnages dont nous avons, au cours de cette étude, évoqué le souvenir sont d'une réalité obsédante. Même après que le rideau est baissé, notre esprit continue à les suivre par le rêve, à imaginer pour eux de nouvelles perspectives, un sort moins rude que celui où nous les avons vus se débattre. La vie de l'art ne finit pas ; elle est évocatrice de poésie, de mystère et la puissance de l'artiste se mesure à la durée de l'action qu'il exerce sur les âmes. Quoiqu'il ait été ravi à la douceur qui l'attendait d'être en ses dernières années unanimement reconnu, fêté, acclamé, ainsi que le sont les grands artistes dont la vie se prolonge, l'influence qu'eut sur ses contemporains, Paul Hervieu, a été capitale. C'est à lui que le théâtre moderne doit sa franchise, la sûreté d'observation, la sobriété vigoureuse qui étaient dans la tradition du grand siècle, mais que le romantisme avait faussées. Il lui doit encore l'exemple d'une largeur de conception qui, sous le contingent, le fortuit, fait apercevoir ce qui est éternel dans le cœur de l'homme, et aussi ce retour aux « unités » par quoi le débat s'accélère, se resserre, s'accule à la nécessité. L'étroite parenté entre le théâtre et la vie, voilà le secret de l'émotion où il nous plonge. Par la simplicité des moyens, incidents, discordes, tels qu'il s'en produit journellement dans les familles, les ménages, c'est l'œuvre le plus près de nous qui

soit. Nulle néanmoins n'atteint à plus de grandeur. Comment cela? Parce que le pathétique n'y est précisément, ni dans les événements, ni dans des êtres exceptionnels ; il réside dans le fond même des âmes, d'âmes très ordinaires, pareilles aux nôtres par leurs sentiments, leurs souffrances et en proie à des fatalités qui nous menacent nous aussi. Au résumé, ce théâtre qui a souvent paru sévère, recouvre un large fond de bonté. A côté des pires situations, des plus humiliées, il laisse entrevoir ces éternels recours : l'indulgence, le pardon. « Croyez-moi, soyez bon, soyez secourable » ; telle est la suprême recommandation que, de la dernière page de *Connais-toi*, nous adresse Paul Hervieu.

Quelle que fût la majesté de sa création littéraire et le respect qui s'attachait à sa personne, il va sans dire que, comme tout esprit novateur, tout génie qui invente une formule d'art inusitée jusqu'à lui, Paul Hervieu s'est heurté à la critique. Elle lui a reproché, et très âprement quelquefois, la nudité de ses pièces qui ne badinent pas, ne sourient pas, n'expriment que l'essentiel, et encore son style tendu, ses méthodes concises, ramassées, trépidantes, tout en un mot ce qui fait sa hautaine originalité. Être jugé, critiqué, certes il l'admettait car il n'y avait en lui ni vanité ni fol orgueil et il savait que tout auteur est faillible. Je ne crois même pas possible de se montrer plus qu'il ne le fut, accessible aux conseils, à la controverse. Les rares amis auxquels il faisait l'honneur de lire ses pièces avant qu'elles ne fussent représentées, les artistes qui les jouaient, se souviennent avec émotion de la modestie délicate avec laquelle il arrivait à ce maître de solliciter leur avis et combien il était reconnaissant à ceux qui lui faisaient apercevoir un péril, un inconvénient auquel il n'avait pas songé. Mais une fois l'œuvre terminée, après qu'elle avait été prise, reprise, maintes fois modifiée, améliorée, après qu'il avait apporté à son achèvement toutes les ressources d'un métier qu'il possédait merveilleusement et le dernier effort de sa passion de bien faire, se sentir incompris l'affectait. « Entre autres choses », disait-il, un matin que la lecture de la presse lui avait été particulièrement amère, « on m'accuse de faire parler à mes personnages une langue trop littéraire ; cependant, les œuvres des poètes dramatiques qui nous ont

précédés ne vivent, ne demeurent que par la pureté de leur forme. » Puis, après un de ces silences recueillis d'où sa grande âme sortait toujours fortifiée, rassérénée : « Mais il n'est que d'écrire selon sa conscience... Et qui sait? L'avenir me donnera peut-être raison. »

Sous le calme apparent avec lequel il accueillait les soirs de première, le « Tout-Paris » réuni pour le juger, il fallait bien connaître Paul Hervieu pour deviner son trouble, son émoi. Me pardonnera-t-on si je me permets de les comparer à ce qu'éprouve le dompteur qui entre dans la redoutable cage? Il n'ignore aucun des risques de la lutte et sa hardiesse a supprimé tout ce qui en modifierait les conditions à son profit. Quoi de plus facile, s'il l'avait voulu, au romancier brillant qu'il avait été, à l'homme d'esprit qu'il était toujours que d'introduire dans son théâtre, à côté des sévérités, des désolations, qui en font la trame, quelques scènes aimables, quelques-uns de ces dialogues enjoués auxquels la foule ne résiste pas, et dont l'élite même subit le charme? Mais un dieu tragique est en lui qui lui interdit les concessions. Une impérieuse voix secrète l'oblige à ce qui est rare, escarpé, difficultueux. C'est un dompteur, vous dis-je, un dompteur intellectuel qui ne s'est jamais appliqué à séduire le public, qui a voulu le conquérir, le maîtriser, l'enchaîner. Ce n'est pas qu'il dédaigne le succès. Loin de là. Quel dramaturge ne travaille pour l'obtenir? Mais Paul Hervieu ne lui consent aucun sacrifice. Avant tout, il vise à atteindre une haute portée morale, à montrer la grandeur de la destinée humaine en même temps que sa misère ; rien n'arrêtera son essor. D'ailleurs il ne se fait pas d'illusions ; il sait que la matière même de son œuvre et le moule où elle est coulée en font un de ces bronzes austères qui n'attirent pas les regards de la foule. Que ceux qui demandent au théâtre un divertissement léger, une exaltation romanesque s'éloignent. Son œuvre est, pour eux, trop chargée de sens. Elle a le poids, elle a le sérieux de la vie. C'est un examen de soi-même. On ne l'écoute qu'en s'interrogeant. Seuls, ceux qui ont souffert, ceux qui souffrent ou redoutent de souffrir y trouveront des images à leur ressemblance.

V

Et maintenant, je voudrais évoquer quelques souvenirs, les plus personnels, les plus chers, ceux des derniers jours que Paul Hervieu passa au milieu de nous ; je voudrais en les rappelant, en les fixant ici, empêcher, si cela était possible, qu'avec l'être précieux enlevé à notre affection, ils disparaissent au pays des ombres. C'était en août 1915 ; épuisé par les deuils, les soucis et cette fièvre d'émotion qui, depuis le début de la guerre, bat si violente et rapide au cœur nerveux de Paris, Hervieu avait besoin de repos. Ce repos, il l'alla chercher sur les rives de l'Atlantique, dans un domaine solitaire et grandiose qu'une incomparable amie — retenue elle-même depuis le commencement de la guerre au chevet des blessés — avait mis à sa disposition. Le pays, pittoresque entre tous, avec ses pâturages rappelant ceux de Normandie où de belles vaches au pelage doré errent en paix, avec ses innombrables fûts de pins arrêtés au bord du flot qui font penser à une troupe de combattants, avec l'estuaire majestueux de la Gironde où, dans une lumière d'argent glissent des navires de haut bord, Hervieu le connaissait. Il y avait été cordialement reçu deux ans plus tôt, pendant les vacances qu'il s'accordait chaque année et qui, cette année-là, avaient été particulièrement joyeuses. Ainsi que parfois il arrive à la veille des catastrophes, tout alors semblait concourir au bonheur : une réunion d'amis chers et illustres, l'échange de propos spirituels, des jeux, des chants, de belles excursions vers des pèlerinages d'art ou d'histoire, un yacht brillamment pavoisé, l'escadre embossée dans la rade qui, entre les tourelles blindées de son artillerie que l'on croyait muette pour longtemps, offrait des fêtes... Ne semble-t-il pas qu'un siècle nous sépare de ces jours-là?

Aujourd'hui, aux mêmes lieux, dans la presqu'île ceinte et comme défendue par sa bordure de rochers où s'abrite l'hospitalière maison, on n'entend que le murmure des vagues mêlé à d'intimes causeries. Un groupe familier est venu se joindre au maître, heureux de l'entourer, de l'entendre, d'éprouver, à tous les instants d'une vie commune, le charme

qui émane de sa personne. Qui, de nous, pourrait oublier le cadre enchanteur où se fit l'ultime échange de nos âmes? Qui n'a toujours présent le moindre détail des choses : une promenade où l'on retrouvait la trace du doux passé? Une lecture à l'ombre des pins, autour de la table ovale taillée dans un seul bloc de pierre? un repas dans la salle à manger sonore? le bruit des pas sur le sable? un geste? une intonation? tout ce qui, aujourd'hui fait jaillir les larmes des yeux? Le matin était le grand instant de la journée : celui où l'on attendait les journaux. Afin d'en partager l'anxiété, on se réunissait devant la façade de lierre tout imprégnée encore des fraîcheurs de la nuit, et l'on causait — bien entendu de la guerre. Comment aurait-on pu se défendre d'être anxieux? Le gigantesque drame traversait une de ces périodes lentes, obscures où les meilleurs esprits, les mieux trempés, avaient besoin de toute leur résolution pour ne pas fléchir. Sous la poussée austro-allemande, les armées russes avaient repassé les Karpathes, abandonné Przjemyl, Lemberg, Cernowitz, ces villes forteresses dont les noms, un instant, avaient ouvert à nos imaginations les portes magiques de la victoire. En vérité, il fallait la fermeté d'âme de Paul Hervieu pour suivre, ainsi qu'il le faisait minutieusement, passionnément, tous les soubresauts de la lutte et demeurer inébranlable dans sa foi au triomphe définitif. Enfin voici les journaux ! Ceux de Paris, ceux de la localité : une liasse; il y en a pour chacun. Dans un recueillement où n'est perçu que le froissement du papier, on les échange, ils repassent de mains en mains. Les nouvelles ne varient guère. Toujours, c'est la trahison du Bulgare qui s'apprête; ce sont des complications du côté de l'Orient. Accoutumés à l'interprétation favorable qu'il sait donner aux événements, nous nous demandons avec impatience : que va dire Hervieu? Mais sa lecture dure plus longtemps que les nôtres car il réfléchit, il commente. Attendons! Comme s'il était là je le vois, je revois sa délicate figure inclinée sur les textes, sur les cartes, soucieuse par instants, puis soudain relevée avec l'expression d'avoir entrevu, par delà les brumes du présent, un horizon éclairé. Avec quelle force persuasive il nous parle ! il relève nos courages abattus! Oui, malgré les soucis de l'heure actuelle, malgré les fautes

commises, la faiblesse des uns, la trahison possible des autres, le succès de notre pays est pour lui une certitude. De sa voix délicieusement entêtée dans ce qu'il croit être le vrai, il nous expose, non seulement les raisons mystiques qu'ont les Alliés de l'emporter sur le barbare ennemi — défense du Droit, de la Justice — mais les données pour ainsi dire mathématiques du problème — ressources, de notre côté, en accroissement quotidien, progrès de l'armée britannique, encerclement chaque jour plus étroit des empires centraux, — toutes espérances devenues, depuis, d'ardentes réalisations et qui, dès lors, lui paraissaient tellement évidentes qu'il ne permettait pas d'en douter. Et cependant ! Cependant ! Il n'était pas de ceux qui avaient désiré la guerre. Son sage esprit dévoué aux progrès de la civilisation, au culte du droit, au respect de la vie humaine en était le plus éloigné qui fût. La jugeant absurde et barbare, il s'était refusé à la prévoir, à la croire, de nos jours, possible. « Les Allemands ne seront pas assez fous », disait-il. La voyant pourtant déclarée, il était tombé de très haut, du haut de ses convictions les plus chères. Lui qui, tant de fois, avait confessé son horreur de la cruauté, du sang répandu, assister à de tels carnages ! Mais, de cela, de la face rouge des combats, il se détournait volontairement — du moins en présence de ses amis — pour ne s'attacher qu'aux enseignements réconfortants, à l'avantage repris à la Marne, sur l'Yser, jamais reperdu depuis, et aux magnifiques conclusions qu'il était permis d'en tirer. Ah ! comment aurions-nous pu penser que celui qui parlait ainsi, en excitateur d'énergie, qui dans sa fine et nerveuse personne incarnait toutes les ressources, toutes les vertus vitales dont il se portait garant n'avait plus que quelques jours à vivre !

Nos soins affectueux, le calme de la petite plage dont nous étions seuls à posséder le contour, les promenades pendant lesquelles il emplissait ses poumons des odeurs salubres du sel et de la résine, semblaient avoir restauré sa santé. Son âme aussi, sa chère âme un peu lasse d'avoir porté trop de pensées lourdes, d'accablantes émotions retrouvait jour par jour son bel équilibre au contact de la nature. Quoique, toute tournée du côté de la vie morale, l'œuvre de Paul Hervieu se soit rarement faite descriptive du monde extérieur, il était

extrêmement sensible à sa beauté. J'ai souvent vu l'impression qu'il en recevait s'exalter jusqu'à l'enthousiasme et notamment sur cette frontière de Gascogne où l'harmonie des couleurs offre une fête perpétuelle au regard. De l'endroit que nous habitions, la splendeur des couchers de soleil dépasse les féeries même de la Méditerranée. Afin de n'en pas perdre une nuance, vers la fin de chaque après-midi, le doux rêveur gagnait l'extrémité du promontoire qui est dressé comme une loge royale vis-à-vis de l'Occident. Ses amis se plaisaient à l'accompagner, à s'asseoir à côté de lui sur les belles roches noires, luisantes, qu'en se retirant la marée laisse à découvert. Quelquefois on devisait, on revenait aux souvenirs du bon temps, d'avant la guerre, à ce voyage dans le sud de l'Espagne que nous avions fait ensemble : Séville ! Grenade ! Gibraltar ! Inoubliables visions ! Madrid, où la révélation de Vélasquez nous avait fait pour quelques jours une patrie d'art ! Mais le plus souvent, la solennité du spectacle nous imposait silence. L'air frais du large éventait délicieusement nos visages. Au point où il en était de sa course, nos yeux pouvaient regarder le soleil qui, calme, majestueux, avec son cortège de nuées d'or allait rejoindre l'horizon. Le moment où l'un à l'autre s'unissait était celui d'un embrasement général. On eût dit quelque prodigieux incendie subitement allumé. Sans nous être rien dit, nos pensées sont unanimes; chacun songe aux abominables feux qui brûlent sur l'autre versant de la France, à tous ces sinistres qui dévorent nos champs, nos églises, nos villages, mettent en fuite de pauvres populations. « Tant de paix ici ! murmure Hervieu ; tant de pure, de sereine beauté ! pendant que là-bas... » Et je vois au fond de ses yeux passer une inconsolable tristesse car c'est au vœu de sa vie entière, à cet enseignement de s'épargner les uns les autres qu'il n'a cessé de proclamer, que les atrocités de la guerre donnent un si cruel démenti.

Le soir parfois nous ramenait à la même place après que le ciel et la mer s'étaient confondus dans l'ombre. Dépouillé de la gloire du jour, le paysage n'était pas moins émouvant. De petites barques attardées filaient à toutes voiles vers la côte dont une dentelle d'écume dessinait les sinuosités. Immobiles à l'entrée du fleuve jusqu'à ce que l'aurore leur

rouvrît la route de Bordeaux, de grands bateaux venus de loin attendaient. Partout, sans la voir, on devinait la vie humaine et c'était elle encore que, parfois, nous croyions entendre palpiter dans le flot qui venait mourir à nos pieds. Soudain, un éclair jaillit. C'est le phare de Cordouan qui, de sa blanche colonne, commence à veiller sur l'immense obscurité. D'autres phares lui répondent qui, tous, nous sont familiers : celui de Foncillon, de Soulac, de Saint-Georges-de-Didonne et, dans la direction inverse, par-dessus la cime des pins, l'intermittent rayon de la Coubre, pareil à quelque fabuleux regard. Bientôt dans l'améthyste nocturne commence le peuplement des étoiles. A mesure qu'elles font leur apparition, une à une Hervieu les nomme comme des créatures vivantes : Altaïr, Véga, Arcturus, Deneb, car il les connaît toutes, il sait quelles constellations vont se construire autour d'elles.

C'était, je m'en souviens, pendant le magnifique et torride été de 1911, — au cours des soirées transparentes qu'indéfiniment on prolongeait sur la terrasse du petit jardin fleuri que je possédais alors au flanc d'un des coteaux de la Seine, — qu'il s'était pris de passion pour l'étude astronomique. Nous la communiquer fut l'affaire d'un instant. Que de joies pures nous eûmes ainsi à balbutier les premiers mots de cette science qui, depuis les nuits chaldéennes, a enseigné aux hommes les routes de l'idéal ! Quoique les circonstances atmosphériques ne se fussent jamais retrouvées aussi favorables, Hervieu était demeuré fervent contemplateur des astres. Que de fois je l'ai vu, lui si frileux, s'arrêter, même pendant les nuits d'hiver, au retour de quelque dîner en ville et, sur le bord du trottoir qui longe l'avenue du Bois, « faire le point du firmament ». Aucune station, aucune recherche ne le lassaient qu'il n'eût repéré la présence de ses merveilleuses amies : Cassiopée, Orion, la Grande-Ourse, et salué leurs étranges figures de quelque réflexion poétique ou d'un de ces silences anxieux où son âme interrogeait le mystère. Quelle surprise pour ceux qui jugeaient ce maître de la littérature sur ses dehors graves et froids s'ils l'avaient surpris ainsi, tête nue, le cou rejeté en arrière, perdu dans un infini de rêve ! Et voici que, sur le promontoire de Nauzan où la guerre nous a exilés, il retrouve des nuits tièdes, limpides et peut reprendre le rêve inter-

rompu. Longtemps je restais auprès de lui émue, silencieuse à la pensée de ce que lui suggérait la vue de ces inaccessibles mondes. M'étant un soir décidée à l'interroger : « Leur existence, me répondit-il, m'emplit de stupeur. » Et je vis sur son front errer la pâleur des étoiles. Puis, un instant après : « Mais nous-mêmes, nous existons et cela n'est pas moins troublant. » O soirs où il disait ces choses! Beaux soirs d'été à jamais perdus! De quel voile votre souvenir recouvre maintenant, pour nous, toutes les clartés de la terre !

Cependant les jours passaient, rapides comme les éclairs de Cordouan, ces jours qui précédaient de si peu les derniers. Rien, aucun symptôme, nul indice ne nous avertissaient que le malheur était là, suspendu à quelques lignes de nos cœurs. Maintenant toutefois que la mort a fait exprimer à ces jours leur entière signification, maintenant que chaque heure en revit avec moi l'acuité des bonheurs finis, je me souviens qu'une indicible angoisse plus d'une fois les traversa. Jamais notre ami ne nous avait témoigné tant de grâce noble et touchante. Le cher désir qu'il avait eu de tout temps qu'autour de lui on fût heureux, semblait avoir redoublé : il s'étendait jusqu'aux enfants, au grand garçon dont il aimait la déférence, le doux regard intelligent et droit, au bébé de quelques mois qu'on entendait jaser sous les ombrages et dont il ne manquait jamais de s'approcher avec un mot gentil, une caresse. On eût dit que, dans l'obscur pressentiment de sa fin prochaine, il voulait combler ceux qu'il aimait de sollicitude, de tendresse, de tout ce dont ils seraient tellement privés quand sa présence leur manquerait. Et nous, avec quelle vénération nous recueillions les moindres de ses paroles ! Vers la fin de son séjour, je me souviens d'une causerie que nous eûmes sur un banc moussu du vieux parc. La lumière matinale tombait du ciel comme une bénédiction ; des centaines de papillons voltigeaient autour de nous, les uns blancs comme des pétales, d'autres dont on aurait dit qu'un peu d'azur s'était posé sur leurs ailes. Je demandai à Hervieu si, lorsqu'il serait rentré à Paris, son intention était de se remettre au travail. « Non, me répondit-il, tant que l'ennemi occupera notre territoire, je ne saurais penser qu'à cela. — Mais votre pièce, celle dont vous avez esquissé le projet? » Sa physiono-

mie eut un inexprimable doute. « La ferai-je? » Et moi, comme si c'était donner un peu la vie à cette pièce, dont j'augurais qu'elle serait une des plus belles, des plus expressives de sa pensée, je l'obligeai à m'en parler, à me retracer quelques traits du personnage principal : un vieillard, type de l'humanité supérieure, qui ayant pesé à leur juste poids toutes les valeurs de ce monde, se trouve isolé au milieu de ses médiocres enfants. Tant que règne le bonheur, la prospérité ils sourient des propos de leur père ; entre eux, même, ils le jugent un peu fou car ce que prêche ce sage c'est le dédain de l'argent, l'extrême indulgence, et la liberté entre homme et femme de ne suivre d'autre loi que « s'aimer ». Puis les catastrophes surviennent : le fils est ruiné, la fille aime un homme dont elle n'est pas l'épouse et chacun reconnaît que le vieillard avait raison. « Mais laissons ce qui n'est pas fait », ordonna le maître; et nous parlâmes de *la Course du Flambeau* qui avait dû être jouée à la Comédie-Française en octobre 1914 et qui le serait... « quand, quand? » implorai-je dans une impatience qu'il eût cette joie le plus tôt possible. Sa main fit un geste qui ouvrait vaguement l'avenir.

L'avenir ! Aujourd'hui l'entrée de son chef-d'œuvre sur la grande scène nationale se prépare ; les plus éminents artistes y apportent leur concours... Et nos cœurs défaillent à la pensée que, pour lui, cette solennité ne sera que ténèbres.

Malgré sa décision d'optimisme, et la consigne qu'il s'était donnée de porter haut, avec le sien, tous les courages, Hervieu ne pouvait pas toujours se défendre contre cette faiblesse momentanée qui vient d'un attendrissement. Un incident, entre autres, me le fit apercevoir. C'était la veille de son départ — ce départ dont un devoir de charité, le rappelant à Paris, avait imposé la date. Des soldats marocains auxquels nous avions témoigné de l'intérêt pendant leur séjour à l'hôpital de Royan, étaient venus, avant de retourner au front, nous faire visite. Leur brave entrain, le dévoûment avec lequel, dans un langage primitif, il parlaient d'aller se battre pour la France, nous touchaient profondément. Amusé par le pittoresque de leurs costumes, par ces dents de clarté dont ils riaient et les touffes de cheveux drus que l'usage de leur tribu voulait qu'ils laissassent pousser de chaque côté des oreilles,

Hervieu les comblait de délicates paroles et vidait pour eux ses poches d'argent et de cigarettes. L'un d'eux, un gars tout jeune, superbe malgré sa joue balafrée, dont les larges prunelles mélancoliques rappelaient celles des gazelles qu'on voit derrière les grilles de notre « acclimatation », lui ayant confié qu'il avait laissé au gourbi une petite épouse et deux bambins dont il montrait la taille près de terre, la gaieté d'Hervieu tomba. La face la plus douloureuse de la guerre, celle des sacrifices humains qu'elle exige, venait, une fois de plus, de surgir devant lui et d'élargir cette brèche de la pitié toujours ouverte à son cœur. « Quelle misère ! fit-il en se détournant, de penser que tant de ces grands enfants venus à nous bénévolement, ne reverront pas leur pays ! »

La soirée fut morne, étouffante. L'idée de séparation pesait lourdement sur notre petit groupe uni. « Pourquoi partir? murmurai-je, pourquoi abréger ce temps?... » Mais je vis sur le cher visage l'expression un peu sévère qu'il avait quand on discutait une des obligations qu'il s'était faites. « Il ne faut pas, dit-il, donner la vie des paroles aux choses tristes. » Et l'on essaya de causer plus légèrement. Mais quoiqu'il s'efforçât de sourire et de chasser les pensées pénibles, nous eûmes bientôt la preuve qu'un travail obscur s'accomplissait en lui et, à son insu, l'y ramenait. Sans que je puisse me rappeler à quel propos, il se mit à nous dire des vers. Le fait n'avait, en lui-même, rien d'extraordinaire car, fréquemment, au cours de la conversation, il lui arrivait de faire intervenir ses poètes préférés : Hugo, Vigny, Baudelaire. Mais par quel mystérieux présage? Sous quelle pression étrange du destin, ce soir-là précisément le dernier qu'Hervieu passait au milieu des êtres qui lui étaien chers, fit-il surgir de sa mémoire la strophe poignante qu'on va lire? Sans doute, il la connaissait déjà, elle était en lui depuis l'âge où l'on apprend par cœur Lamartine ; mais pourquoi descendit-elle, ce soir-là, pour la première fois de ce lointain souvenir sur ses lèvres?

Le livre de la vie est le livre suprême
Qu'on ne peut ni fermer, ni rouvrir à son choix.
Le passage attachant ne s'y lit pas deux fois ;
Mais le feuillet fatal se tourne de lui-même.
On voudrait retourner à la page où l'on aime
Et la page où l'on meurt est déjà sous nos doigts.

Un frisson nous fit pâlir. Il y eut un silence ; puis ce fut le bonsoir angoissé des veilles de départ. Et le lendemain matin l'adieu, cet adieu que nous pensions n'être que de quelques jours et qui était pour l'éternité.

J'entends, j'entendrai toujours le bruit de la voiture qui, sur le sable de l'allée où tant de fois nos pas, nos voix, nos regards s'étaient tendrement mêlés, emportait mon ami... Je ne devais le revoir qu'immobile, auguste, glacé, pareil — ainsi qu'il l'avait dit d'un autre — à un arbre couché dans la clairière.

Malgré tant de mâles vertus dont j'ai essayé de retrouver la trace exemplaire, le cœur délicat et fragile de Paul Hervieu n'a pas eu la force de porter l'épreuve jusqu'au bout. Trop d'émotions l'ont brisé. Oh ! l'écrasante douleur de songer que le jour tant attendu, et si fermement prédit par lui, où les glorieuses armées de la Marne, de la Somme, de Verdun rentreront à Paris en passant sous ses fenêtres — les fenêtres qu'en août 1914 il avait, dans son enthousiasme patriotique, prématurément pavoisées — ce grand Français ne sera pas là pour, dans une joie suprême, les acclamer !

Attachons du moins nos esprits à cette pieuse certitude que l'œuvre où il a mis l'essentiel de lui-même, de sa grande âme clairvoyante et douce, reste vivante, robuste, qu'elle le sera aussi longtemps qu'il y aura des êtres pour aimer les lumières vives de la vérité, pour méditer sur les mystères de la vie, pour éprouver les frissons et les extases de l'amour, et que cette œuvre immortelle enseignera, par le monde, le respect ému d'une des intelligences les plus nobles, les plus charmantes dont se puisse enorgueillir notre race.

CLAUDE FERVAL

A BORD

DE

L'HOPITAL FLOTTANT

(AOUT 1915 - MARS 1916)

Fragments d'un journal de bord[1].

Mardi, 2 novembre.

Nous avons voyagé tout le jour sous le ciel le plus clair, par le temps le plus doux qui se puisse concevoir. Nous glissons sur une mer toute bleue, sillonnée de voiliers aux toiles gonflées. Les terres que nous longeons sont les premières, depuis mon départ de Marseille, que j'aperçoive plantées d'arbres et parées de verdure. Lorsque, pendant de longs jours, on n'a eu devant soi que la mer baignant d'arides côtes jaunes, rousses, ou violettes, on ne saurait imaginer le plaisir qu'on éprouve à découvrir au fond d'une petite anse, au pied d'une montagne verdoyante, un village, de blanches maisons.

Vers 4 heures, nous commençâmes à discerner, dans le lointain, les deux bras accueillants du golfe de Salonique; puis, peu à peu, cependant que le couchant versait ses teintes irisées et métalliques sur la mer, le ciel, les montagnes, nous discernâmes mieux l'incomparable baie où, toute rose au fond,

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 octobre 1916.

avec ses minarets et ses cyprès dressés vers un ciel tourmenté, s'élevait la montagne salonicienne.

Le golfe où nous sommes venus il y a un mois est maintenant sillonné de torpilleurs ; des cuirassés y sont à l'ancre et nous devons être pilotés pour ne pas nous prendre dans un filet à sous-marin dont nous voyons les flotteurs en ligne, à la surface de la mer.

Quand nous entrons dans la partie de la baie qui nous est assignée, il fait complètement nuit. La ville s'illumine. Voir des réverbères, le long d'un quai, lorsqu'on revient de Sed-ul-Bahr, cause une sensation qui n'est point désagréable. Celle que nous éprouvons est assez bizarre, car, si les mille clartés de la ville sont nouvelles pour nous, nos yeux retrouvent, — grâce à la présence de trois autres navires-hôpitaux, illuminés de vert et parés de grandes croix rouges lumineuses — exactement le même aspect de fête vénitienne qu'ils admirèrent chaque soir, dans les eaux d'Asie que nous venons de quitter.

Nous voici donc à Salonique, point du globe où convergent à cette heure tous les regards. Y resterons-nous? Irons-nous ailleurs? Kavala ou Dédéagatch? C'est le secret de demain.

Mercredi, 3 novembre.

Je suis de garde à la coupée. C'est en perspective une journée de repos. Je vais donc, dès le matin, prendre place sur le pliant, près du petit escalier qui descend à la mer.

Je vois passer quelques transports français et anglais, chargés de troupes qui vont débarquer, et se mettre en route, pour la rude campagne d'hiver en Serbie. Vers 8 heures, une vedette nous accoste, et j'ai la joie de recevoir, des mains d'un des matelots qui la montent, deux gros sacs de courrier. Quand, avant-hier, nous avons quitté le cap Hellès sans nos lettres que Moudros ne nous avait pas encore envoyées, nous avions le cœur un peu serré. Mais puisque voici de la correspondance de fraîche date (22 et 23 octobre) nous aurons le courage et la patience d'attendre celle qui nous manque depuis le 17.

Toute la journée, entre les quelques courses qu'il me faut faire de la coupée aux différents points du bateau, je lis mes

lettres, mes journaux, et j'essaie de me pénétrer des pensées stoïciennes du Marc-Aurèle que je viens de recevoir.

C'est ainsi que, peu à peu le jour s'est écoulé, et que j'ai vu fleurir le doux, l'apaisant crépuscule sur le golfe où s'endormirent les formidables monstres d'acier qui, demain, partiront peut-être pour cracher le fer et le feu.

Samedi, 6 novembre.

A 1 heure, permission de descendre à terre. Habillement rapide. Nous sautons dans la vedette et nous voici à quai, juste devant la rue principale, la rue Vénizélos.

Si le port de Salonique, avec les bâtiments de combat qui, partout, y sont à l'ancre, ne ressemble en rien au port calme, au port marchand que nous avons visité il y a un mois, la ville, elle aussi, est méconnaissable. Nous sommes en plein débarquement, en pleine organisation du corps expéditionnaire ; aussi ne croise-t-on dans les rues, ne voit-on aux terrasses des cafés, qu'officiers de terre et de mer, français et anglais. Les rues sont parcourues par des autos militaires. Voici des motocyclistes français, et des infirmiers français, et des infirmières anglaises, maigres, court vêtues, hâlées, portant des peaux de bique sur leurs bras — il fera froid cet hiver en Serbie. Nous croisons un groupe de tout jeunes officiers de la marine anglaise. Ils sont roses, poupins, parfaitement habillés et rient comme des enfants qu'ils sont. Ils deviennent tout à coup sérieux pour saluer un de leurs aînés qui les croise et qui, une petite longue-vue de cuivre sous le bras, arpente gravement la rue Vénizélos. Au milieu du va-et-vient des piétons et des voitures, dans le bruit des trompes, des sifflets, des éperons, des sabres, parmi tout l'appareil guerrier, en redingotes noires ou en longues robes bordées de fourrure, et tous, coiffés du fez, de nombreux Turcs se promènent tranquillement, en fumant des cigarettes. Ils sont impassibles. Que peuvent-ils penser de ce déploiement de forces dirigées sinon contre leur patrie, du moins contre les alliés de leur patrie?

Si le corps expéditionnaire franco-anglais peuple Salonique d'un très nombreux contingent militaire de tous grades et de toutes armes, l'armée grecque ne cesse point d'être mobilisée,

de sorte que, les places aux terrasses des cafés où ne se trouvent ni officiers ni soldats alliés, sont occupées par des officiers ou des soldats grecs, et c'est d'un imprévu, d'une confusion tout à fait balkaniques.

Aujourd'hui, samedi, les souks sont fermés, de même que toutes les maisons peintes en bleu, où le juif loge et fait son commerce. Nous le rencontrons dans la rue, avec ses beaux habits de repos. Voici, imposantes et les seins lourds, de nombreuses matrones juives en costume traditionnel ; jupe de soie marron à carreaux, corsage de satin noir, chemisette brodée de soie blanche sous laquelle la gorge fait plus que de se laisser deviner. Comme coiffure, bandeau de satin vert clair, brodé de fleurs et décoré de perles.

... J'aperçois, dans une cour, assises ou couchées à terre, des femmes, aux costumes bariolés et barbares. Ces femmes sont des Grecques de Thrace, d'Asie et de la Macédoine du Nord, qui ont fui les pays où elles étaient établies et se sont réfugiées ici, loin des horreurs de la guerre. Elles attendent qu'on leur paye l'allocation. Ces réfugiées logent dans une vieille église où l'on accède par un petit escalier de bois. L'intérieur est un vaste vaisseau avec de belles colonnes byzantines à chapiteaux très ornés. Entre les colonnes, des mosaïques vertes et or. On a superposé, dans les bas côtés, des planchers où campent précisément ces réfugiées. En entrant, j'avais craint la saleté et l'odeur; or je constate un soin et un ordre méticuleux. Les parquets sur lesquels ont été étendus les nattes et tapis qui servent de lits sont très propres. La limite du domaine, réservé à chaque famille, est constituée par des tentures, des rideaux, des peaux tendues sur des cordes. Les ballots d'effets sont bien rangés, en tas, à l'intérieur de ces chambres improvisées. Sur de vieilles caisses qui figurent ici coffres, commodes et armoires, des cruches de terre rouge, des ustensiles de cuisine et, à la place d'honneur, une ou plusieurs icones.

Mardi, 9 novembre.

Depuis que nous sommes ici, nous nous demandions quand et comment nous recevrions nos premiers blessés. Voici que, brusquement, à 1 heure, le remorqueur nous en amène trente-

deux ! Branle-bas, déshabillage, douche, pommade anti-tout-ce-qu'on-voudra. On a à peine eu le temps de caser ces trente-deux blessés qu'un autre remorqueur en amène vingt nouveaux. Voilà à coup sûr notre plus bel arrivage. A la salle d'opérations, c'est jusqu'à 7 h. 1/2 un terrible coup de feu. On opère sur les quatre tables à la fois. Vingt-deux interventions dans l'après-midi ! Et l'on continue, jusqu'à minuit.

Mercredi, 10 novembre.

Matinée assez chargée. Les nombreuses interventions d'hier nécessitent de nombreux pansements. A midi et demi, le remorqueur arrive et nous apporte seulement une dizaine de blessés, dont un Bulgare amputé de la cuisse droite.

C'est un paysan malingre, paraissant avoir environ quarante-cinq ans. Très brun, les pommettes saillantes, il a le type vaguement mongol. Sa faiblesse est extrême. Il geint, tourne vers nous des yeux affolés; nous ne nous faisons que bien peu d'illusions sur son avenir. Étant donné son âge, il a dû faire déjà les deux guerres balkaniques. Et, pour la troisième fois dans sa vie, il a repris les armes il y a quelques semaines ! Voici dix jours qu'il a été blessé. Où? Comment? Nous n'en savons rien. Voici dix jours qu'il a été ramassé par les nôtres dans quelque défilé serbe, qu'il traîne d'ambulance en ambulance parmi des gens qui ne connaissent point sa langue et qui le regardent curieusement, comme nous en ce moment. Puis enfin, il a pris place dans un train sanitaire, et est venu terminer sa déplorable odyssée sur notre bateau luxueux. On débride ses plaies, on le lave, on le panse.

On nous monte encore quelques hommes, mais peu grièvement blessés, et la journée est finie. En descendant, je rencontre un des « fossoyeurs ».

— J'vais balancer l'Bulgare, — me confie-t-il.

Le sujet de Ferdinand a donc juste assez vécu pour voir notre navire et sa salle d'opérations modèle.

Samedi, 13 novembre.

Deux fois par jour, nous recevons des blessés en si grand nombre que nous n'avons plus un seul lit vide. Alors, il faut

nous agrandir, transformer en une salle tout un côté du bateau où se trouvent actuellement des cabines, abattre des cloisons.

Dimanche, 14 novembre.

Je me suis levé ce matin, comme chaque jour, en pleine nuit. Il fait froid. Pour aller prendre le café, à notre poste, situé à l'arrière, il faut traverser tout le bateau dans le sens de la longueur. La moitié du voyage s'accomplit dans un étroit couloir éclairé pendant la nuit à la lumière électrique. Au bout de ce couloir, une lourde porte donne sur le pont. Le vent souffle avec une telle violence qu'il faut lutter de l'épaule pour qu'elle cède. Et, quand je suis parvenu à l'ouvrir, je suis si brutalement souffleté par la bise que je chancelle. Parfois un paquet de mer ou l'averse me cingle le visage. Les matelots et les mousses, jambes nues, brosses et manches à eau en mains, lavent à grands flots et il faut patauger dans l'inondation qu'ils déchaînent.

Ce matin, dans notre salle, toute blanche, très propre, tiède, la clarté était admirable. On oubliait vraiment que c'était un lieu de souffrance, et les blessés y avaient pénétré — malgré leur appréhension bien naturelle — avec une sorte de plaisir. Mais, il en fut un qui, dès son arrivée, grogna d'une voix désagréable, avec un accent rauque :

— Quel sale soleil! On ne pourrait pas mettre des stores! — Puis il continua : — Vache de pays !

Je lui demandai :

— D'où donc êtes-vous, mon vieux?

— Moi, je suis de Lille.

Alors, tout s'explique !

Mardi, 16 novembre.

On nous a amené ce soir un blessé de la classe 94, un nommé V... qui avait reçu une balle dans la moelle épinière, un peu au-dessous de la nuque. Il était en pleine connaissance, parlait fort bien, voyait très distinctement, mais était paralysé à partir des épaules, et ne pouvait remuer ni bras, ni jambes, car il avait la moelle sectionnée. On dut lui faire une cystostomie. Et j'assistai à ce spectacle d'une opération pratiquée sur un homme en pleine connaissance, qu'on n'endor-

mit pas, qui ne cessa de parler, et qui était insensible au point que pas un muscle de son visage grave et réfléchi d'homme mûr ne tressaillit. L'intervention n'avait d'autre but que de prolonger la vie de ce malheureux, car il ne pouvait être question d'éviter l'inévitable. Sa mort, à très brève échéance, était certaine.

Depuis que je suis ici, j'ai vu bien des blessés sur la table, dont on disait « il est perdu », mais en prononçant ces mots, on avait encore un espoir, on tentait l'impossible, on faisait des efforts surhumains, on épuisait toutes les ressources de la science, de l'ingéniosité, de la ténacité, pour essayer d'arracher un être à la mort. Et si, souvent, tant d'efforts furent vains, du moins sauva-t-on un grand nombre de vies. Mais, jamais encore, je n'avais eu devant les yeux, — et je ne sais rien de plus poignant — un corps en apparence vigoureux, sain, *inéluctablement* promis à la destruction prochaine, quoi qu'on fît.

Nous avions porté dans l'ascenseur le pauvre patient, et nous parlions de lui, lorsque nous vîmes à travers la glace d'une de nos fenêtres, un petit rouge-gorge qui, brutalisé par la tempête et transi par l'air de la nuit, attiré par la lumière de nos quinze cents bougies, s'était dirigé vers nous, et frappait à grands coups de son bec minuscule sur notre carreau. Nous ouvrîmes le châssis à cet oiselet qui alla gentiment se poser sur une tringle de cuivre. Demain, réconforté par la chaleur du radiateur, après une nuit à l'abri du froid, du vent, quand le soleil rayonnera, il s'envolera vers sa destinée, et continuera de vivre sa petite vie d'oiseau que la tempête eût certainement terminée.

Mercredi, 17 novembre.

Notre opéré d'hier est mort aujourd'hui à midi...

... J'ai rapporté l'apostrophe au soleil d'Orient, de ce Lillois qui, bon fils de son pays, préfère la boue, la tristesse d'un ciel plombé à la merveilleuse clarté qui règne ici. En fixant sa phrase et son geste, je me rappelai mon impatience en le voyant détourner son visage d'un des plus beaux horizons que je connaisse, maudire une douceur de climat, une pureté d'atmosphère que je ne soupçonnais pas possible à cette

époque de l'année. Comme je regrettai ce mouvement lorsque, ce matin, je vis le pauvre arriver, le visage ravagé, les yeux fiévreux, et que, son bandage défait, nous nous aperçumes au crépitement de son bras, sous les doigts, à l'épouvantable odeur qui se répandit autour de nous, que l'atroce gangrène gazeuse s'y était mise! Le chirurgien le questionna et nous apprîmes que, marié, il avait trois enfants, et vivait avec toute sa famille de son maigre salaire de comptable dans quelque usine. Le praticien palpa longuement le bras — le bras droit! — d'un air soucieux et, lorsque le chloroforme fut donné, il fit tout son possible pour permettre au malheureux de continuer à gagner sa vie et celle des siens. De larges incisions pratiquées dans les chairs crépitantes, firent couler sur la table un sang noir, nauséabond. Et puis, tout à coup, une hémorragie très abondante et qu'on eut grand'peine à tarir, se produisit dans le coude. Le visage du chirurgien était de plus en plus soucieux, de plus en plus perplexe, et lorsque le flot sanguin fut aveuglé, il dit :

— Il était grand temps! — Puis : — Comme il est malaisé de savoir exactement où est le devoir; il a failli mourir parce que j'ai voulu lui conserver son bras. Si je m'étais décidé à l'amputation, au-dessus du coude, cette seconde hémorragie ne se serait pas produite — et je n'éviterai peut-être pas ce que j'ai tant voulu éviter.

Or, trois heures plus tard, j'étais en train de déjeuner, lorsqu'on vint m'avertir qu'on montait le malheureux à la salle d'opérations. J'y courus pour le recevoir. L'hémorragie avait recommencé et l'amputation était le seul moyen de le sauver.

Dimanche, 21 novembre.

M. Denys Cochin, de l'Académie française, ministre d'État, est venu déjeuner à bord et a visité l'hôpital.

Lundi, 22 novembre.

Nous avons reçu il y a quelques jours un petit bonhomme vraiment admirable de courage et d'abnégation. C'est un nommé T..., ingénieur à Paris, né à Londres, d'un père fran-

çais, d'une mère anglaise. Blessé l'hiver dernier à la cuisse, en Belgique, il est venu en Serbie, et dès les premiers jours de la campagne, a été criblé de balles de shrapnell. On lui en a retiré huit, qu'il a placées dans une petite boîte, sur sa table de nuit. Chaque jour, son pansement dure plus d'une heure. On commence par un bras, puis on attaque l'autre, on passe alors à un genou, enfin c'est le pied. Quand il arrive, il demande un petit morceau de coton hydrophile, et, pour ne pas crier, pendant tout le temps que dure son supplice, il mord, arrache l'ouate. Quand la douleur est trop forte, il chante, toujours en anglais. Son air de prédilection semble être le *Tipperary*.

Avant-hier, il s'est mis à faire de la température, son pied a pris un aspect très inquiétant, et, après avoir beaucoup hésité, pour savoir si l'amputation ne s'imposait pas, M... a pratiqué, à côté de celles qu'il lui avait déjà faites, trois très importantes incisions. Et maintenant, le pauvre pied n'est plus qu'un paquet de lanières noirâtres unies seulement à leurs extrémités — talon et orteil — hérissées de drains et dégageant une odeur effroyable.

Mardi, 23 novembre.

Et les jours succèdent aux jours sans que nous recevions de courrier. On nous donne, pour nous consoler, cette explication que plusieurs centaines de sacs de lettres ont brûlé à bord du transport le *Chili*. Je finis, pour ma part, à ne plus savoir depuis quand le vaguemestre ne m'a rien remis. Il est des choses contre lesquelles il est vain de lutter. Et je dis avec le philosophe : « Que notre cœur répète, s'il le désire : cela est triste ; mais que notre raison se contente de dire : cela est ainsi. »

Et puis quoi ! On ne sait plus vraiment à quel moment la peine des hommes devient si cruelle qu'ils se considèrent comme malheureux. Ce comptable du Nord que M... dut amputer il y a quelques jours... lorsque nous envisageâmes ce que l'épreuve imposée à cet homme avait d'effroyable, les moins sensibles d'entre nous ne pouvaient s'empêcher d'être émus. Or, aujourd'hui, il est venu pour un pansement. La température avait disparu, la nuit avait été paisible, il se sentait en appétit, et lorsqu'on mit son moignon à l'air

il le regarda avec une sorte de tendresse. Il demanda quand il pourrait rentrer en France, être réformé. Puis, il ajouta :

— Ce jour-là, ce sera la fête au village.

Samedi, 27 novembre.

Au réveil, il fait un froid terrible ; nous assistons, quand le jour se lève, à un curieux phénomène : la mer qui, elle, a gardé sensiblement sa température, alors que l'atmosphère se refroidissait brusquement — à terre, il fait —6 degrés — la mer fume tout autour de nous. Violemment chassés par le vent, des flocons cotonneux de brouillard glissent au ras des flots, sans s'élever. La brume est moins opaque qu'hier, mais le ciel reste morne, grisâtre, et vers midi, dans une violente rafale, la neige tombe. Les toits de Salonique, les remparts, les montagnes qui nous entourent se couvrent d'un blanc manteau, et, par un singulier effet d'optique, tout se rapproche de nous jusqu'à nous donner l'illusion d'être ancrés au milieu d'un fleuve qui baigne une ville. Par un malheureux hasard, c'est au moment où il neige le plus fort, où il vente le plus durement, que le remorqueur arrive sur lequel vont être placés ceux de nos blessés qui n'ont plus besoin de nos soins. J'en connais peu. Mais parmi la foule des indifférents, voici notre plus ancien client — il est avec nous depuis notre premier passage à Moudros. Il y est arrivé un soir, un éclat d'obus dans les reins, très abîmé. Il était robuste et très lourd, — je m'en souviens. Depuis, il ne nous a pas quittés : il a fait avec nous Sed-ul-Bahr, Salonique, Athènes, Moudros; Sed-ul-Bahr, Salonique une fois encore. Et voici qu'il s'en va, vieilli, jaune, maigri, fini. Pauvre vieil adjudant T... Nous savions ses manies, ses habitudes, nous supportions en riant ses accès de mauvaise humeur, et nous parvenions à le faire rire. Il avait tellement l'habitude de son pansement que, contrefaisant la voix du petit S... qui le soignait, il demandait en glapissant un peu : « lavage, compresse, coton, brancard ». Il m'aimait bien. Quand j'ai su qu'il nous quittait, je suis allé lui dire adieu. Mais il était tellement attaché à notre bateau, à nous, son évacuation lui faisait tant de peine, il redoutait tant le retour

en France où, vieux rengagé, il n'a point de famille, pas d'amis, il était si désespéré à l'idée de n'avoir plus de régiment, d'être enfin un civil, qu'il m'a à peine regardé et que son adieu a été bref. Au fond, j'ai préféré cela. Mais je suis bien tranquille, un de ces jours, la « vieille bête » comme il s'appelait lui-même, m'enverra un mot.

Lundi, 29 novembre.

Le soleil se couche au loin, sur la baie, derrière la rangée des torpilleurs et des cuirassés. La boule rouge teinte le ciel d'une lueur foncée qui se réfléchit dans la mer. Cependant la lueur intense du couchant est projetée sur Salonique où toutes ses vitres flambent. Alors, de notre bord, on a cette vision paradoxale, et un peu folle, d'une ville dont les habitants mettraient en plein jour des ballons-lampions orangés à leurs fenêtres.

...Quand j'arrive au réfectoire, on distribue des lettres qui, contre toute attente, sont arrivées. Enfin, du courrier ! Personne ne parle, presque personne ne mange, on lit, on dévore les nouvelles, depuis si longtemps attendues.

Si nous avons tous acquis la mentalité fataliste du marin, si nous ne demandons plus s'il y a du courrier, comme notre impatience et notre nervosité reparaissent dès que nous avons en mains les enveloppes qu'il nous suffira de déchirer pour y trouver de douces paroles. Mais nous craignons d'apprendre la nouvelle qui nous étreindra le cœur, nous donnera le souci, nous fera mieux comprendre encore l'impuissance où nous sommes, si loin, d'aider, de réconforter, de consoler ou de défendre qui nous aimons.

Pour moi, je ne songe plus à mon dîner, et j'éprouve un tel besoin d'être seul avec mes chères lettres, que je vais m'enfermer dans ma cabine...

Mercredi, 1er décembre.

Nous avons pour nous servir — au réfectoire — un garçon qui est un être bien réjouissant. Voilà trente ans qu'il voyage « sur le commerce » comme il dit, avec le commandant M...

Il a des phrases d'une admirable logique, comme par

exemple : « Ce matin, il ne fait pas froid... alors c'est le moment de mettre mon tricot. » Et il met son tricot.

L'autre soir, le pasteur était en train d'écrire des lettres et le garçon le regardait faire avec un sourire où il y avait de l'admiration et de l'étonnement.

Tout à coup, se sentant frapper sur l'épaule, il leva le nez, et Pierre lui dit à l'oreille :

— Ah ! ah ! ça vous connaît, les lettres, ça ne vous coûte pas à écrire.

— Comment?

— Vous êtes habitué à en porter beaucoup, hein, dans votre métier?

Le pasteur regarda avec surprise et un peu d'indignation ce garçon qui parlait de « son métier » alors qu'il exerce un sacerdoce et lui fit comprendre qu'il serait heureux d'avoir des explications.

Et l'autre :

— Eh oui, vous êtes facteur, n'est-ce pas?

Pasteur, facteur, le pauvre avait confondu.

Nous avons un peu ri, mais le pasteur n'a pas goûté le charme de la méprise.

Vendredi, 3 décembre.

Nous avons des poux, des poux de tous les genres, de toutes les familles, de toutes les régions du corps. Quand je dis : « nous », j'exagère, puisque j'ai pu jusqu'ici échapper à cette vermine. Mais certains de nos camarades en sont particulièrement aimés et il paraît qu'au vestiaire où l'on entasse les vêtements des blessés, on les voit grouiller sur les capotes.

Samedi, 4 décembre.

Toujours le froid, Nous sommes enveloppés de voiles grisâtres. La mer qui baigne nos flancs est jaunâtre et boueuse. Très près de nous, le rideau de brouillard se referme. L'humidité nous pénètre, tout est visqueux où nous posons la main. Cet Orient morne, terne et froid, cet Orient si prestigieux quand règne le soleil, nous attriste. Et puis, les nouvelles que nous apportent les journaux ne sont pas excellentes. Nous ne savons

quoi penser de la situation de notre armée en Serbie, du destin qui nous est réservé si, demain, le sort des armes nous est contraire sur ce théâtre de la guerre. Il semble d'ailleurs que la brume qui nous entoure nous isole plus encore, accroît notre incertitude, notre ignorance...

Jeudi, 9 décembre.

Afin d'augmenter le nombre des lits à bord de notre bateau, le médecin-chef a fait déménager et démolir toutes les cabines d'arrière pour convertir l'espace qu'elles occupaient en trois salles pour blessés. On me demande d'abandonner la salle d'opérations où je viens de passer quatre mois pour prendre la direction de ce nouveau service.

Vendredi, 10 décembre.

J'ai rejoint à la cale ceux de mes camarades qui y couchent. En vérité, on ne dort pas si mal sur un brancard. L'inconvénient est que les rats, non contents d'y mener un bruit assourdissant, vous galopent sur le corps et sur le visage. Il est des choses plus agréables. Mais sans doute, en cela comme en tout, il n'y a que les débuts qui coûtent. Demain, ou après, j'y serai habitué.

Dimanche, 12 décembre.

Dans les salles encore vides, je fais porter des lits, des tables de nuit, des matelas ; on nettoie, on range, on va, on vient, à la manière militaire où la main-d'œuvre ne coûte rien, où, quoi qu'on fasse, il est impossible de ne pas employer six hommes, alors que deux utilisés, non pas même selon le système Taylor, mais rationnellement, suffiraient. Rien n'avance. J'ai cinq infirmiers à ma disposition, trois matelots, ce qui fait huit hommes; or je n'arrive jamais à en voir plus de deux ou trois à la fois.

...Nous avons donc travaillé toute la matinée et tout l'après-midi, sans trop avancer, lorsque, vers 5 heures, je fus averti qu'un train de blessés était annoncé et que mon service recevrait une grande partie de l'arrivage. A 8 heures du soir, le train était en gare, nous n'avions pas un drap, pas une cou-

verture, pas une chemise, pas un seau, rien, en dehors des lits, des matelas, des tables de nuit et des rats qui nous passaient entre les jambes avec la parfaite tranquillité d'animaux à qui l'expérience n'a pas encore appris qu'en définitive, l'homme est de toutes les créatures la plus dangereuse, la plus nuisible, la plus cruelle, et qu'il sied de s'en méfier. Les choses en étaient à ce point, lorsque le remorqueur partit à terre pour y quérir les blessés. Deux heures plus tard, il en ramenait cent neuf, peu atteints, il est vrai, mais transis, exténués, très déprimés par la retraite et par le froid qu'ils avaient subi dans les montagnes. Les déshabiller, les laver, remplir les indispensables formalités d'inscription, prirent encore deux heures et ils ne commencèrent à arriver dans nos salles que vers minuit. Cependant, on avait fini par nous donner le matériel dont nous avions besoin, ou, du moins, l'indispensable, et à 4 heures du matin nous avions reçu, couché, réconforté et piqué au sérum antitétanique quatre-vingt treize pauvres poilus qui, quelques jours auparavant, avaient cru ne point sortir des montagnes de Serbie.

Ils regardaient avec surprise nos blanches cloisons, notre lumière électrique, tâtaient leurs draps, semblaient tout décontenancés par ce que notre accueil avait de fraternel, ne soupçonnaient point au sortir du froid, de la brume, de la nuit d'où ils venaient, qu'il pût y avoir pour eux un refuge lumineux et chaud, des visages pour leur sourire et des mains pour les assister. Quelques-uns n'avaient point couché dans un lit depuis le début de la campagne. L'un d'eux, Parisien, que je bordai, me dit :

— Ah ! j'en pleurerai ! Je croyais que je ne connaîtrais plus jamais ça !

Quand tout mon monde fut assoupi, j'étendis à terre, dans un étroit intervalle compris entre deux cloisons et que nous devons transformer en armoire à linge, quelques couvertures et, comme la future armoire est à mes mesures, j'entends que ma tête et mes pieds touchent ses parois dans le sens de la longueur, cependant que dans le sens de la largeur, il y a juste la place pour mes épaules, j'y dormis, bien calé, sommeil de deux heures qui me ragaillardit.

Lundi, 13 décembre.

Pendant presque toute la journée, nos blessés, même les moins atteints, même ceux qui n'ont que de simples entorses, ou des éraflures bénignes — contrairement à nos habitudes et à notre destination, nous avons tout reçu, car il s'agissait, en somme, de recueillir autant que de soigner — pendant toute la journée, nos blessés ont dormi ou sont restés silencieux, immobiles, étendus dans leurs lits, un peu hébétés, n'arrivant pas encore à réaliser comment, après les jours qu'ils venaient de vivre, ils pouvaient se trouver à l'abri, dans cet hôpital où ils ne manquaient de rien.

C'est vers la fin de l'après-midi seulement qu'ils commencèrent à remuer un peu, à s'étirer, à parler, à se raconter comment ils furent atteints, comment ils quittèrent la ligne de feu, comment, à travers les montagnes désolées, dans ce pays inconnu, ils se dirigèrent vers les postes de secours, arrivèrent à la gare d'évacuation de Guevgueli, d'où on les dirigea vers Salonique.

Beaucoup sont très jeunes, des enfants imberbes et rieurs. Ce sont eux — sans doute parce qu'ils n'ont point de souci : ni situation, ni femme, ni enfants, — ce sont eux qui paraissent, moralement, les moins déprimés. Ils supportent leur mal en patience, et il n'est point très difficile de les faire rire. On s'y emploie de son mieux, et on les gâte comme des bébés.

Parmi eux, un Grec, qui sait à peine une douzaine de mots français. Il supporte, avec un réel stoïcisme, une assez vilaine blessure à la main droite. Il ne cesse de sourire, et la moindre gentillesse nous vaut, de sa part, le plus doux regard et le geste le plus reconnaissant, de la main restée valide. Je me suis beaucoup occupé aujourd'hui de ce petit, dont la présence dans notre armée m'intrigue. Comment, par quelle suite de circonstances, cet enfant est-il des nôtres? Sans doute, ne le saurai-je jamais. Je l'ai fait manger, lui ai roulé des cigarettes. A chaque service que je lui rendais, il portait la main à son front, riait et disait :

— Merci, mon caporal ! Toi *Kalor* ! (bon.)

A la fin de la journée, comme je passai près de son lit, il m'a appelé, a fouillé dans le petit sac de toile qu'on remet à

chaque blessé afin qu'il y place ses objets personnels, et m'a tendu un gros couteau de l'armée britannique. Croyant qu'il éprouvait une certaine fierté de posséder cet ustensile, je pris une mine admirative. Mais l'intention de mon ami était généreuse, et poussant le couteau dans ma direction avec des « toi, toi, toi » et des sourires, il m'obligea de le prendre.

Et je n'eus pas la force de contrister Kaïdonis, enfant grec, soldat français, en refusant le don qu'il me faisait d'un couteau anglais.

Mardi, 14 décembre.

Cher petit Kaïdonis ! Deux fois le jour, on lui donne un bain de bras et on le panse. Or, aujourd'hui, on s'est aperçu qu'il fallait faire une incision. Quand il a vu préparer la sonde, le bistouri, les ciseaux et les pinces, son visage s'est décomposé, a pâli, a pris une pauvre expression de souffrance et de supplication. Il croyait qu'on allait lui couper le bras. Tant bien que mal, on lui a fait comprendre qu'il ne s'agissait que d'un simple débridement. Il s'est un peu rassuré, mais quand le bistouri est entré dans sa chair boursouflée, il s'est mis à sangloter comme un tout petit et à crier :

— Mama ! Mama ! Mama !

Cette défaillance soudaine devant la souffrance m'a d'autant plus impressionné, que je venais d'apprendre l'histoire du jeune soldat et la raison de sa présence dans notre armée. Petit paysan d'Asie Mineure, il vivait avec ses parents, ses frères, ses sœurs, dans une humble ferme, quand la guerre éclata. Les Turcs pourchassèrent les chrétiens, saccagèrent leurs biens, commirent un certain nombre de meurtres. Kaïdonis vit la ferme incendiée, le plus jeune de ses frères, la plus jeune de ses sœurs massacrés sous ses yeux. Avec le reste de sa famille, il put s'échapper, gagner Mitylène. Ses deux frères aînés furent pris par la mobilisation. Lui, trouva moyen de s'engager dans la légion hellène qui combattit pour nous aux Dardanelles. Quand celle-ci fut licenciée, au moment de la mobilisation grecque, comme fut licenciée la légion italienne au moment de la mobilisation dans la péninsule, Kaïdonis se rendit à Moudros et voulut prendre du service dans nos rangs. Il dit son âge, dix-huit ans, on le repoussa. Trois fois,

il revint à la charge, sans plus de succès. Il déclara alors qu'il avait vingt ans. Il fut agréé et depuis cette époque, n'a cessé, tant aux Dardanelles qu'en Serbie, de se battre avec nous.

Mardi, 21 décembre.

Orient enchanté ! Depuis des semaines, nous vivions dans la brume, le froid. Des voiles gris s'étaient refermés sur nous que nous pensions ne voir s'entr'ouvrir jamais plus, et voici que, ce matin, nous avons eu la surprise, quand le jour s'est levé, d'apercevoir les montagnes qui nous entourent, les rives du golfe, la ville ! Le temps est doux. L'atmosphère offre cette incomparable transparence que j'ai tant admirée aux premiers jours de la campagne. Salonique, toute blanche, déploie devant nos yeux, son éventail. Nous discernons chaque détail de ses murailles crénelées ; ses minarets flanqués de cyprès sont des colonnes de lumière. La mer qu'aucun souffle ne ride est bleue et verte, par bandes alternées ; des voiles blanches glissent à sa surface, des mouettes volent gaiement en criant, — on en voit partout qui s'ébattent dans la lumière revenue, — et au-dessus du golfe où, toujours en ligne, veillent les cuirassés et les torpilleurs, au-dessus des montagnes limitant notre horizon, au-dessus de la ville, le ciel étend le plus pur, le plus tendre, le plus immaculé pavois bleu clair.

Cette matinée d'hiver est plus jeune, plus vibrante qu'une matinée de printemps en notre France. Et puis, elle est si imprévue ! C'est sans doute pour cela qu'elle suscite en nous un tel enthousiasme, une telle allégresse ! Le pont, si longtemps désert, reprend son animation. On se penche sur les bastingages, on s'emplit les yeux de clarté. Il fait si doux que nos blessés valides se promènent en pyjama, peuvent s'allonger sur des fauteuils d'osier, y rester des heures, sans avoir froid.

L'après-midi, nous obtenons la permission, D... et moi, de faire une promenade en mer. Un caïque est là, près de notre bord, un caïque turc, avec tapis, franges à boules, décorations de bois en croisillons, un peu « bazar » peut-être, mais tout à fait oriental. Nous le préférons pour cela aux autres barques, plus classiques, nous le hélons et nous voici, en bras de chemise, manches retroussées et la poitrine découverte, nageant vigou-

reusement, nous emplissant les poumons d'air pur, nous renversant tant que nous pouvons sur nos sièges pour voir le ciel bleu qu'aucun nuage ne tache et dont la clarté nous éblouit.

Assis à la turque — naturellement — Orphéos, notre batelier, tient les fils de la barre, et nous sourit doucement.

Lundi, 27 décembre.

La mer striée de bleu, de vert, de jaune, est terriblement agitée ; il fait une forte houle, je persiste néanmoins dans mon intention d'aller à terre. Mes deux rameurs, un jeune, coiffé d'une calotte de laine tricotée, un tout vieux, à visage de prophète qui aurait mis sur sa tête une casquette déteinte, dont les oreillettes rabattues sont attachées sous la barbe embroussaillée, tirent à perdre haleine sur les avirons. Le vent qui balaie les crêtes des vagues nous jette des paquets d'eau, nous dansons, nous embarquons, et c'est pendant une heure, une promenade assez mouvementée, mais charmante. Le vent, les courants, ont obligé mes rameurs à aborder à l'extrême droite du golfe, près de la villa dans laquelle, après sa déposition, le sultan Abdul-Hamid fut interné. C'est vraiment une lamentable bâtisse que le parti jeune-turc choisit pour y mettre à la retraite le Commandeur des Croyants. La ville haute, la ville des remparts, la ville turque m'attire, et me voici sous le soleil très chaud, si chaud qu'en simple veste, sans gilet, je transpire abondamment, me voici escaladant les terribles rues, empierrées à l'aide de gros blocs non équarris, ou taillés à même le roc, qui conduisent à la grande muraille crénelée vers laquelle tant de fois, depuis que nous sommes en rade, mes yeux se sont portés. Sur mon chemin, se dressent les colonnes blanches de quelques minarets, presque toujours flanqués du « triste cyprès » qui « balance vainement une cime plaintive ». Je pénètre au hasard de ma course, dans toutes les mosquées qui se trouvent sur mon chemin. Celle-ci, encore consacrée au culte, est entourée d'une cour où s'élèvent et le minaret blanc et le cyprès. Tout à l'entour, de misérables petites maisons, masures à demi écroulées. On accède à la mosquée par quelques marches ; on pousse une porte, et voici un étroit carré de dallage, recouvert d'une natte où repose

une paire de babouches. Au delà de la natte, un grand tapis, aux couleurs éclatantes, couvre le sol. Ni bancs, ni chaises. Accroupi sur ce tapis, les yeux fixés sur ce que nous appellerions le chœur, un Turc est en prière. Il n'a point bougé à mon entrée. Il a continué son oraison, puis, celle-ci terminée, il s'est retourné, à porté la main à son front, à sa bouche, à son cœur, je l'ai imité, — une politesse en vaut une autre — après m'avoir longuement regardé, il a repris sa position première — et sa méditation. J'observe tout à loisir ce grand vaisseau décoré de bleu clair, où la lumière pénètre par des fenêtres à croisillons, la chaire semi-octogonale, décorée d'arabesques d'azur, et je suis frappé par la nudité de ce vaisseau, d'où sont absents tout ornement, tout objet de culte, où seul un croyant prie. Vue de l'extérieur, la mosquée est une ruine. Les briques de ses murs s'effritent, le crépi blanc qui les recouvrait jadis, tout éraillé, craquelé, tombe en poussière. C'est l'écroulement lent, la désagrégation contre laquelle on n'a rien fait, et qui, maintenant, est irrémédiable. J'avance au milieu de débris de briques, de plâtras, de détritus de toutes sortes, et pis encore, — car partout, dans la ville turque, on marche dans l'inexpressible — et je découvre dans un coin de la cour un minuscule cimetière, au sol défoncé, aux stèles écroulées. Ces stèles triangulaires, simplement fichées en terre, indiquent, avec le nom, la place où le croyant dort son dernier sommeil. Il en est de fort belles en leur simplicité. Vieilles, et toutes moussues, le marbre dont elles sont faites prend des teintes vertes et jaunâtres.

Aussi nombreux peut-être que les détritus qui jonchent le sol, les corbeaux m'entourent. Habitués à être respectés, ils sautillent à terre, se dérangent à peine sur mon passage. Ils sont gras, bien nourris, et cela se conçoit dans une ville où le service de la voirie n'existe pas. Quiets et familiers, je les verrai tout le jour, se pencher sur la crête des murs bas qui ferment les maisons, hanter les cours minuscules, fraterniser avec les poules et les pigeons sur les fumiers, tourner en croassant autour des minarets et des cyprès.

J'ai dit que, tout autour de la cour, s'élevaient de misérables maisons habitées jadis par des Turcs. Je m'approche. Des familles de réfugiés de Macédoine ou d'Asie Mineure y ont

trouvé abri. Les hommes sont vêtus de costume en bure rouanne, veste courte, pantalon bouffant. Un mouchoir de couleur ceint leur tête. Ils ont des visages de brigands, mais de brigands profondément tristes et découragés. Assis à terre dans le soleil, ils fument en regardant devant eux, sans rien voir. Quelques pas plus loin, une marmaille bruyante et dépenaillée joue dans la boue. A l'intérieur, les femmes et les filles travaillent. Paysannes sans beauté ni grâce, vêtues du pantalon bouffant, elles aussi fument, en vaquant aux soins du ménage. L'ameublement est sommaire, une natte tressée ou un vieux tapis étendu sur le sol, et qui sert de lit à toute la famille. Dans un coin, deux ou trois coffres peinturlurés, pleins de hardes, quelques ballots. Au-dessus d'une veilleuse allumée, l'icone sacrée.

Dans cette autre mosquée, depuis longtemps désaffectée, on ne célèbre plus le culte ; les tapis, les nattes ont été dispersés, mais sur les murs bleutés, les arabesques, les inscriptions subsistent. La porte poussée, je discerne une sorte d'étagère, où brûlent un grand nombre de cierges éclairant les icones. Cette mosquée, comme d'autres que j'ai visitées, sert de refuge à des familles qui ont fui les Bulgares. Des couvertures tendues sur des ficelles la divisent par cases. Je soulève quelques-uns de ces rideaux. A côté de leur pauvre coffre, étendus côte à côte, sur un tapis élimé, deux vieux, un homme et une femme, sommeillent. Un tout petit réchaud bas, à plateau circulaire, est auprès d'eux. Un peu de charbon y brûle sous la cendre.

Là, c'est une mère, accroupie auprès d'un enfant au visage enflammé, aux yeux ardents de fièvre et que secoue une toux rauque. Maintenant les couvertures s'écartent d'elles-mêmes ; par gestes, on m'invite à pénétrer. Voici le dernier tableau qui s'offre à ma vue : dans un tout petit réduit, meublé, si j'ose dire, d'un vieux coffre et de quelques paquets, dont tout un côté est constitué par une verrière, par où le soleil entre comme chez lui, un vieux bonhomme au nez crochu, à la barbe blanche, le chef serré dans un turban, est assis à la turque. Sur une marche de marbre tenant toute la largeur de la mosquée, il a jeté un tapis qui constitue un lit et un divan fort convenables, encore qu'un peu dur. Pour l'heure, dans la douce chaleur

propagée par la verrière, dans la lumière qui baigne ses vieux os, fait briller sa barbe d'argent et les guenilles multicolores qui le couvrent, le locataire fume béatement une cigarette. Près de lui, posées sur un plateau, la petite casserole et la tasse à café attestent qu'il vient de boire la précieuse décoction. Et malgré tout ce qu'il est loisible d'imaginer de son histoire, abandon de sa maison, meurtre peut-être de sa femme et de ses enfants, fuite éperdue avec le misérable troupeau de tous ceux de son pays chassés par l'ennemi cruel, il a le visage, l'attitude, l'extérieur de l'homme parfaitement heureux, du sage qui, revenu de tout, goûte la douceur de l'heure présente. Il m'aperçoit, porte la main à son front et m'invite du geste à entrer. Je le regarde avec surprise ; lui, détaille mon costume, hoche la tête en souriant, et je souris aussi.

Je continue mon escalade à travers les rues tortueuses. J'ai la faiblesse et le malheur de donner — spontanément — des sous à quelques gosses qui me regardent passer, m'amusent par leurs mines étonnées et plus encore par leur invraisemblable accoutrement. On n'imagine pas ce qu'un petit Turc de quatre ans, coiffé du fez, vêtu de la petite veste, de la culotte bouffante, peut être gentil. On n'imagine pas la drôlerie d'une petite bonne femme haute comme une botte, vêtue, elle aussi, d'une culotte bouffante multicolore ! J'avais donc donné quelques sous à des marmots ici et là. Or tout à coup, le bruit s'en répandit aux environs, et bientôt une vingtaine de filles et garçons se mirent à mes trousses, la main tendue, en piaillant : *pendar, pendar* !

Je fis « non » de la tête, je prononçai le *Joch* qui, pensais-je, allait les éloigner. Il n'en fut rien, non seulement ils me suivirent, mais leur troupe grossissait à chaque tournant, à chaque carrefour, à chaque maison. *Pendar, pendar* ! Quelle escorte pouilleuse, bigarrée, que de gosses à fez, que de tignasses rousses ou brunes, que d'yeux suppliants et concupiscents dirigés vers moi, que de petites mains sordides aux ongles teints de rouge vif ! Sévères et indignés, les hommes et les femmes interpellaient cette marmaille éhontée, leur enjoignant de laisser en repos l'étranger, de ne point tendre la main à l'infidèle, rien n'y faisait. J'étais bousculé, tiraillé par la petite meute. On essaya de m'amuser par des

culbutes : petits fez à terre, petits derrières couverts de toile en boule, petits pieds en l'air — et le bonhomme est sur le dos. Il se relève prestement, tend la main : *pendar, pendar* !

Joch ! répond l'infidèle qui poursuit sa route. Des fillettes un peu plus grandes que les autres tiennent dans les bras de tout petits bébés enveloppés de laine. Elles me les montrent du doigt : *pendar, pendar* ! Je reste inflexible, car je me rends bien compte que, si je donne encore, je suis perdu, et l'escorte toujours grossie, continue à me solliciter.

A un tournant de rue, paraît un vieillard qui marche lentement, avec noblesse, en longeant les murs. Les cris poussés par les gamins de mon escorte le tirent de son rêve, l'obligent à regarder dans ma direction. Il s'arrête, et les yeux étincelants, le visage irrité, le geste indigné, il harangue la meute qui demeure interdite et s'éparpille.

Le vieux Turc m'a délivré. Seul un tout petit bonhomme au visage émacié, aux beaux yeux bruns, vêtu à l'européenne, coiffé d'une petite casquette plate, continue avec obstination à trottiner derrière moi, en répétant inlassablement d'une voix très douce : *pendar, pendar* !

Je poursuis mon ascension. Le soleil brille d'un éclat magnifigue, et quand je me retourne, j'aperçois au pied de la montagne le golfe éclatant de lumière, parcouru par les barques aux voiles blanches, et où veillent en ligne nos unités de combat.

Une autre mosquée; un petit péristyle la précède, un péristyle dont les colonnes jadis ont été de marbre, et qui sont maintenant de bois. Son minaret a perdu sa pointe. Je suis ému par l'exiguïté, la pauvreté, l'émiettement lent de ce temple, dont les entours sont déserts. Peut-être n'a-t-il plus que deux ou trois fidèles qui bientôt disparaîtront. Ce sera alors l'inéluctable effondrement de son péristyle, de sa coupole que déjà recouvre la mousse.

Me voici maintenant devant un petit édicule en forme de dôme, un édicule octogonal, entouré d'une galerie à colonnes. C'est une fontaine. L'eau qu'elle dispense par un long tube de cuivre tombe en un bac de marbre, poli comme les dalles de la cour. Auprès du bac, accroupie, devant une petite cuve, en bois, portative et rectangulaire, une vieille femme armée

d'un lourd bâton frappe sur du linge, qu'elle trempe, savonne, frappe encore... Elle a le visage découvert. Turque, Grecque, Serbe, Bulgare? Je ne sais. Elle me sourit, porte sa vieille main à son vieux front ridé ; je l'imite, je la photographie et je quitte la mosquée désolée, déserte, croulante, où rien ne vit plus qu'un peu de foi moribonde, une vieille qui s'incline vers la terre, et des corbeaux sautillants sur des décombres.

Je puis enfin longer la haute muraille des remparts crénelés. Elle est composée de bandes alternées de briques et de pierres, et parmi ces pierres, j'aperçois d'énormes blocs du plus beau, du plus pur marbre blanc. Des sculptures, des ornements subsistent malgré les ans. La longue muraille n'a pas été construite de telle sorte qu'elle forme, à son sommet, une ligne horizontale. Partout de la même hauteur, elle suit les mouvements du terrain et partout sa ligne supérieure offre des différences de niveau. De loin en loin, des fontaines où viennent boire les vaches et les petits ânes porteurs de bois, que montent des paysans macédoniens, vêtus de la bure brune, de la culotte en laine blanche tricotée, de la petite veste courte, le chef recouvert du serre-tête bigarré. Ces réfugiés, qui se sont installés par delà la ligne des remparts, dans des maisons ruinées, jadis habitées par le Turc, enfourchent leurs petits baudets qu'ils ont sauvés en se sauvant eux-mêmes, et vont chaque jour, armés d'un pic, dans la plaine, pour arracher les maigres touffes de genévriers et de houx qui servent de combustible à toute la maisonnée.

Une grande porte perce le rempart. De chaque côté, nonchalants, fumant, dormant, sous le plein soleil, dont ils jouissent en lézards, des hommes enveloppés de grands manteaux bruns sont assis, le derrière à terre naturellement, les pieds à plat, les genoux relevés. Ils viennent là, désœuvrés, se distraire aux allées et venues des passants qui entrent ou qui sortent de l'enceinte des remparts. Je franchis la porte : les chemins sont ici encore plus mal entretenus, plus durs aux pieds, que dans les autres parties de la ville. Et l'écroulement, la désolation, la vétusté s'aggravent de la misère la plus effroyable.

Les maisons, où Turcs et réfugiés vivent côte à côte, sont mi-partie pierrailles agglomérées, mi-partie plaques de fer-

blanc découpées dans des bidons à pétrole et rattachées entre elles avec du fil de fer. Des clôtures entières sont ainsi constituées. Ceux des habitants de ces tristes masures chez qui subsiste un peu de coquetterie, ont recouvert ces rectangles de fer-blanc d'un lait de chaux que souillent d'ailleurs mille éclaboussures. Les autres les ont laissés se rouiller, à la pluie. La brise fait grincer ces plaques métalliques : quel bruit lugubre ce doit être, dans cette enceinte de hauts remparts, dans ce dédale de petites rues jamais éclairées, lorsque la nuit souffle le vent !

Dans ce haut quartier, le Turc est farouche. Aux détours brusques des ruelles, des fantômes noirs, à ma vue, rebroussent chemin, se mettent à courir, se retournent de loin, pour voir si je ne les suis point. Des femmes, sorties de chez elles pour aller à la fontaine, ou pour quérir quelques provisions, font sonner, en se sauvant, leurs socques de bois sur les pierrailles.

Lundi, 3 janvier 1916.

Il existe à terre, hors la ville, un hôpital de campagne écossais dont tout le personnel est féminin : chirurgiens, médecins, officier d'administration. Lors d'une de mes dernières promenades à Salonique, j'avais rencontré, chez Floca, à l'heure du thé, des Anglaises portant un costume semi-masculin, le brassard rouge au bras, des caducées d'or sur fond de velours rouge au col, et j'avais dit : « Ces infirmières font un peu de fantaisie. » Or, ces infirmières étaient les majors de l'hôpital écossais. Elles vivent sous la tente, portent des culottes, et sont bottées jusqu'aux cuisses.

Vendredi, 7 janvier.

... Notre camarade Kalebjian est à l'infirmerie. Arménien né à Andrinople, réserviste de la territoriale, il a cinquante ans et doit être libéré dans quelques jours. Comment cet ancêtre se trouve-il mobilisé? Il s'est embarqué avec l'illusion d'être interprète et jamais, bien entendu, n'a eu l'occasion d'articuler le moindre mot des langues orientales qu'il possède. Comment est-il soldat français, lui dont le physique débile, le cheveu frisé, la barbe noire de bouc, le nez crochu, la peau jaunâtre,

le nom même sont du plus pur turc? C'est un mystère que je renonce à éclaircir. Enfin, il est avec nous, et après avoir été occupé exclusivement aux corvées du bord pendant les premiers mois de la campagne, il est chargé du service de la coupée, depuis notre arrivée à Salonique. De 6 heures du matin à 8 heures du soir, chaque jour, il est là, dans l'humidité et le froid, à attendre les visiteurs pour les conduire soit au commandant, soit au médecin-chef. Or, à ce régime, il a contracté des rhumatismes très violents qui le tiennent cloué depuis d'assez longs jours à l'infirmerie. Ce soir son état a empiré.

Samedi, 8 janvier.

Je suis allé rendre visite à Kalebjian. Il me fit signe de la main qu'il ne pouvait parler. Après midi, j'ai vu son lit entouré d'un paravent. Je sais, hélas, ce que signifie cette précaution. Je m'approche, j'entends un râle, et l'infirmière, qui vient à moi, me fait signe que c'est la fin.

A 4 heures, on vient me dire que notre vieux Turc est mort. On l'emporte à la chapelle. Et ses enfants, et sa femme sur le point d'accoucher, qui attendaient son retour, apprendront la fin du malheureux, avant même d'avoir su qu'il était malade.

Lundi, 10 janvier.

Nous avons enterré aujourd'hui Kalebjian. Le cimetière est très loin du port. Nous nous y rendons à pied à travers les docks et les entrepôts tout grouillants d'Anglais civils et militaires, déchargeant des bateaux de viande frigorifiée, de grains, de matériel, de munitions.

En sortant des docks, nous longeons une vaste plaine, où des gendarmes crétois font l'exercice. Le costume de ces guerriers ne manque pas de pittoresque : petite calotte ronde, noire, genre polo, posée sur le sommet du crâne et bien inclinée sur l'oreille droite, blouse bouffante en étoffe noire brillante, culotte courte, noire également, et également brillante, mais pourvue d'un fond si démesurément ample, que son propriétaire en use comme d'un sac fourre-tout. Chaque fond de culotte qu'on voit aller de gauche et de droite, lorsque l'homme

marche, renferme vraisemblablement tout ce que les autres soldats du monde placent sur leurs épaules.

Ces besaciers font des voltes et des marches, dans la plaine, au commandement de foudres de guerre dont les éclats de voix impressionnent les corneilles qui tournoient dans le ciel. Nous traversons maintenant un village, si l'on peut appeler village, la réunion d'une centaine de cahutes aux murs faits de torchis, de pierrailles et surtout de rectangles découpés dans de vieux bidons à pétrole. Nonobstant la couche de lait de chaux qui recouvre ces morceaux de fer-blanc, on y lit en lettres repoussées : *Standard-Oil, Standard-Oil, Standard-Oil.* A notre passage, des visages bruns aux yeux étranges et brillants se montrent. Ce sont des tsiganes qui vivent misérablement dans la fange de cette plaine.

Le terrain maintenant est montant. Nous escaladons une petite colline. Au sommet, de noirs cyprès élèvent leurs flèches régulières dans le ciel : c'est le cimetière européen. Nous franchissons la grille et nous voici dans une nécropole où s'élèvent côte à côte des caveaux suivant le style traditionnel, aux frontons desquels sont gravés des noms français, espagnols, italiens. Au bout de l'allée principale, une chapelle. Huit fantassins sont là, pour rendre les honneurs. Quatre de notre groupe se détachent, descendent dans le caveau où, cette nuit, l'on a déposé le cercueil de notre mort. Ils reparaissent bientôt, avec la bière que recouvre le drapeau tricolore. Les fantassins mettent baïonnette au canon, portent les armes : « Garde à vous ! » Le cercueil passe entre nos rangs, suivi de l'aumônier. Le petit cortège gravit les marches de la chapelle où l'office va être célébré.

Sortie du cimetière : c'est hors ces murs que, depuis le débarquement des troupes alliées, on inhuma les soldats morts dans les hôpitaux de terre, ou les « corps et services » cantonnés dans la ville et aux environs. Voici leur champ de repos, il s'étend tout le long d'un des murs du cimetière. Plusieurs rangées de croix, d'humbles croix de bois blanc où des noms sont peints en noir, et dont les bras supportent de pauvres couronnes que la pluie et le soleil pourrirent et décolorèrent, attestent que déjà beaucoup des nôtres dorment ici. Parallèlement à ces rangées, des trous profonds sont creusés dans la

terre rouge. Dans l'un d'eux, glisse le cercueil léger de notre pauvre camarade.

Mardi, 1er février.

...Cette nuit, vers trois heures, nous étions couchés dans notre poste, lorsque nous fûmes éveillés par des bruits sourds, violents, qui paraissaient venir de chocs produits contre la coque extérieure, puis une secousse formidable ébranla notre bâtiment. Les détonations qui avaient interrompu notre sommeil étaient certes causées par des éclats d'artillerie. Pourtant, ce n'était pas le bruit sec et rageur du canon ; l'ébranlement que nous venions de ressentir avait été d'une violence non encore constatée. Pour établir la nature de ces insolites détonations, qui se répétaient sans interruption, je me levai, une couverture sur la tête et sur les épaules, car la nuit était fraîche, et montai sur le pont.

Sous un ciel étoilé, le grand golfe s'étendait. Devant nous, les bateaux-hôpitaux français et anglais, avec leurs ampoules électriques rouges et vertes ; plus loin, disséminés un peu partout, les noirs croiseurs et cuirassés des flottes alliées, tous feux éteints ; enfin, la ligne de lumière de Salonique, cernant le golfe. Les détonations continuaient. Cependant, aucun des bâtiments à l'ancre ne tirait. Tout à coup, monta dans le ciel une grande flamme qui s'amplifiait de minute en minute ; une fumée épaisse se dégageait du même foyer que nous identifiâmes très vite : la rue Vénizélos. Des minarets, des coins de remparts, apparaissaient brusquement « rouges du reflet de l'infernale flamme », puis rentraient dans la nuit, et la mer la refléchissait sur son miroir de ténèbres.

Ce matin, au réveil, la même lueur persistait. Et quand nous montâmes sur le pont, nous vîmes que le feu continuait, avec une semblable intensité, son œuvre dévastatrice.

Plus tard, nous devions apprendre que nous avions eu l'honneur, à une journée de distance, d'être, comme les Parisiens, visités par un zeppelin. Il avait lancé une vingtaine de bombes, incendié une banque, située juste en face du quartier général, démoli quelques maisons, tué, entre autres victimes, une vieille réfugiée qui se trouvait dans une mosquée.

Ce soir, on a pris des précautions, un peu tardives peut-être,

mais rigoureuses, et quand, après un coucher de soleil tout rose et très doux, la nuit s'est faite, nous n'avons point vu les bandes vertes ni les croix rouges s'allumer aux flancs des bateaux-hôpitaux mouillés auprès de nous. Salonique est restée dans l'ombre ; à notre bord, nous avons fermé les contre-hublots — disques de fonte à charnière, destinés à se rabattre sur la glace. Devant les sabords, devant toutes les fenêtres, on a tendu des couvertures. On marche à tâtons ; on bute sur des cordages, on s'empêtre dans des câbles tendus, on se râcle les tibia sur toutes les embûches qui peuvent être semées sur un navire. Or, cette nuit, je suis de garde. Mes nouvelles fonctions m'obligent, d'heure en heure, à faire une ronde. Et vraiment « l'obscure clarté qui tombe des étoiles » même en Orient, est un luminaire insuffisant pour qui doit se diriger à travers ponts, escaliers et coursives.

Jeudi, 3 février.

Maintenant que j'ai quitté la partie supérieure du bateau, que je ne vis plus dans le ciel, mais sous le pont, je n'aperçois le monde extérieur que par les hublots qui percent, sur toute leur longueur, à hauteur des yeux, les deux parois de notre salle. C'est ainsi que je vois l'aube, le grand éclat de midi, le crépuscule et la nuit. Certes, cette limitation de mon champ visuel n'est pas sans me faire regretter, parfois, la salle toute vitrée, en pleine lumière, où j'ai vécu quatre mois. Mais il y aurait des impressions à recueillir sur « ce qu'on voit par son hublot ». Ce matin, à bâbord, lorsque la nuit se fut lentement éclaircie, une grande tache rougeâtre, un peu sinistre traînait sur l'eau. De ma table, je n'en apercevais, par la minuscule baie circulaire, qu'un étroit ruban. Je m'approchai du hublot. Mon champ visuel s'agrandit ; le rivage, les montagnes, un segment de ciel rose orangé, strié de noir m'apparut, mais le tout, très exactement, très strictement limité par le cercle de cuivre. C'était précisément, un tableau dans un cadre ! Le hublot voisin m'en fournit un autre, avec le même fond de montagne, de ciel, de mer, en plus, au milieu, la silhouette sombre d'un cuirassé.

Et voici ce que m'offrit le crépuscule : à bâbord, des bar-

ques gentiment disposées autour d'un bateau de guerre, un ciel tout rose et vert très pâle, au loin, les montagnes violet sombre, cernées à leur sommet d'un étroit mais flamboyant liseré orange. Je contemplais la décomposition de tous ces tons. Je voyais le rose pâlir, se nuancer d'un peu de gris, le vert pâle foncer, prendre lui aussi du gris, comme ce violet profond, comme la mer elle-même. Cette palette se modifiait insensiblement, ses éléments tendaient à s'uniformiser, à se fondre en une teinte indéfinissable bleu-gris, qui elle-même ne serait bientôt plus que la nuit.

Je passai à tribord, l'œil impressionné par cette douce coloration d'un poudroiement de pastel, et, brusquement, sans transition — au contraire de ce qui se produit quand on promène son regard d'un bout de l'horizon à l'autre : les impressions sont graduées, les transitions ménagées — je ressentis, comme un choc, la vision brutale d'un tableau totalement différent de celui que je venais d'admirer. Une mer sinistre, aux métalliques reflets, charriait d'inquiétantes paillettes de cuivre, une mer perfide et froide, qui n'avait ni la douceur fardée de celle que je venais de quitter, ni ce bleu-noir profond et doux, si reposant, dont elle se vêt, lorsque la féerie du couchant n'est plus, et que la nuit s'étend sur elle.

Et telles sont les rares sensations réservées à qui vit de longs mois l'existence exceptionnelle des navigateurs.

Lundi, 7 février.

Depuis quelques jours nous avons changé de mouillage. Un après-midi, nous avons senti le bateau vibrer — sensation dont nous avions perdu l'habitude depuis bien longtemps — et, quand nous avons regardé par les hublots, nous avons vu la terre se rapprocher. Nous nous sommes arrêtés à proximité de la Tour Blanche, à un quart d'heure à peine, en pinasse, du quai.

Par les jours clairs, nous discernons parfaitement les détails de la ligne des remparts, et, la nuit venue, les lumières qui, une à une, s'allument dans les maisons de la ville haute. Ce matin, à 5 h. 1/2, j'étais sur le pont, il faisait frais et le vent de terre m'apportait, avec l'odeur particulière à cette ville étagée,

grouillante et malpropre, le chant des coqs ! Qui n'a point vécu six mois sur un bateau, ne peut imaginer ce qu'on ressent lorsque, à l'improviste, un bruit comme celui-là, vient vous rappeler qu'il y a de la terre et des arbres ! Et j'ai pensé à certains matins, où je traversais des villages de chez nous. Les coqs chantaient, les chiens jappaient. L'odeur des étables et des granges embaumait l'air frais, comme il l'est aujourd'hui.

Vivre à terre, ne serait-ce que quelques jours, qu'une journée, s'endormir, s'éveiller, au milieu d'autres bruits que ceux qui, depuis six mois frappent nos oreilles, ne pas sentir, sous soi, cette incessante trépidation du bateau, ne point coucher sur un perchoir, pouvoir faire des gestes normaux, ouvrir une fenêtre, marcher, entendre la rumeur matinale...

Le chant du coq m'a donné ce désir avec une violence qui, je m'en rends compte, doit paraître tout à fait ridicule, et que seuls comprendront les citadins, devenus marins par les hasards de la guerre.

...Maintenant, je suis un vieux Salonicien ; lorsque je descends à terre, je n'ai plus même hâte à parcourir la ville ; les premières fois, je craignais de repartir pour quelque autre point de l'Orient sans avoir eu le temps de fixer en mes yeux tout ce qu'elle contient d'intéressant et de pittoresque. Je vais lentement, je muse, je flâne par les rues et les places.

... Un peu à l'écart, une vaste plaine coupée de murs bas, ruinés, où s'élèvent de grands cyprès foudroyés. Là se trouvent les cimetières turcs et juifs. Les premiers étendent à l'infini leurs stèles gravées, moussues, dont beaucoup, arrachées par le vent, se sont brisées en tombant sur le sol, dont plus encore ont été détruites par les hommes. Sans doute depuis longtemps n'enterre-t-on plus ici. Entre les interminables lignes de pierres gravées, l'herbe pousse que paissent des troupeaux de moutons et de chèvres, conduits par des pâtres vêtus de bure rouanne. Des vols de corneilles tournoient dans le ciel. Cette plaine funèbre, découverte, loin de la ville, donne une impression d'abandon définitif, de renoncement total. L'idée de la mort qui, dans cette curieuse ville où les cimetières sont innombrables, où chaque mosquée, si humble soit-elle, a le sien, où dans les maisons même on enterre les êtres particulièrement aimés, l'idée de la mort qui

ne vous quitte point, prend ici quelque chose de plus lugubre, de plus tragique.

Pendant que je chemine entre ces stèles, pendant que, du pied, je heurte des fragments de pierre gravée que la mousse ronge, un régiment français passe sur la route. La musique joue une marche nerveuse. L'appel strident des clairons, le roulement des tambours vibrent dans l'air ; le grand silence de tout à l'heure est violé par ces accents guerriers qui constituent une sorte de glas, puisque beaucoup de ceux qui règlent leur pas à son rythme, dormiront bientôt, sans doute, sans stèle ni croix, sous une mince couche de terre, derrière ces montagnes qui profilent sur le ciel, leurs arêtes. Et les corneilles qui continuent à encercler les grands cyprès étêtés sauront où aller faire meilleure chère qu'ici, où de trop rares charognes pourrissent sur le sol.

Par de petits sentiers tortueux et montants, je me dirige vers la ville haute. Dans une ruelle bordée de maisons hermétiquement fermées, dont les grilles de bois qui règnent devant les fenêtres, disent assez que ce sont des logis turcs, je rencontre un grand gaillard à barbe poivre et sel, vêtu d'une ample robe noire, le chef couvert d'une toque, tout autour de quoi s'enroule un turban blanc. Il marche gravement, en tenant d'une main un chapelet qu'il balance et de l'autre un long fume-cigarettes.

Il me salue, m'invite à le suivre avec cette politesse souriante des Turcs. Sans savoir au juste ce qu'il me veut, vers quel lieu, quelle aventure, il me conduit, j'accède à son offre, sans me dissimuler la gravité de cet acte : il est certain que, pour l'heure, j'entretiens des relations avec un ennemi de mon pays.

Mon compagnon, dont à vrai dire, le vocabulaire est assez restreint, me précède dans l'étroite rue ; de temps en temps, il se retourne, agite son chapelet, me sourit. Et nous arrivons devant une porte pratiquée dans un mur, derrière lequel j'aperçois un haut minaret blanc.

— Ma mosquée, mon cher, — me dit le Turc. — Je suis l'iman.

— Peste, — fis-je au seul énoncé de ce titre. — J'ai de belles relations !

Le mur franchi, je me trouvai dans un charmant jardin, encore dénudé, mais que le printemps tout proche, vêtira de

feuilles et de fleurs, un jardin avec fontaine et grande vasque, où nageaient des poissons rouges. Sur la margelle, deux femmes voilées, l'une de noir, l'autre d'aubergine, prenaient le soleil. Non loin d'elles, deux petites filles jouaient à terre avec un chien. Elles se levèrent à notre approche.

— Mes filles, — dit l'iman.

Elles étaient roses et blondes, leurs ongles violemment teintés de carmin attiraient le regard, et l'aînée qui avait bien cinq ans, me chanta, spontanément, une petite chanson à laquelle je ne compris goutte, mais que je trouvai délicieuse.

— Viens voir ma mosquée, mon cher.

Je traversai le jardin touffu, désordonné, aux arbustes non émondés, qui précède la mosquée, puis un petit espace jonché de stèles brisées où, parmi les broussailles, s'élevaient des tombeaux éventrés.

L'iman me montra du doigt ce massacre. Son visage prit une expression désolée :

— Les Grecs ! Mauvais... ah, mauvais !...

Mon ami ouvre la porte de la très humble mosquée. Pas de tapis, quelques nattes, quelques peaux de mouton disposées en rond.

— Pour les derviches.

L'iman me conduit au pied du minaret, et toujours souriant, me montre le sommet, fait signe que je peux monter.

Les marches de l'escalier sont usées, elles s'effritent sous les pas ; on touche des deux coudes les parois de la tour où il fait noir. J'ai bien envie de redescendre, mais enfin, on n'a pas tous les jours une occasion semblable. J'arrive au sommet. Comme, du haut des remparts, j'ai plusieurs fois contemplé le même panorama, je suis assez peu impressionné.

Au pied du minaret, mon ami m'attend, toujours souriant. Il tient à la main quelques violettes cueillies pendant mon absence entre les tombes de son cimetière. Il me les offre.

— Violettes, mon cher.

Puis tendant l'autre main, il ajoute sans fard :

— Cadeau, mon cher.

Mon espoir de m'être fait, dans le monde musulman, une belle relation, tombe. Je comprends qu'un iman est un vulgaire suisse.

Et je m'en vais, avec un drachme et une illusion de moins.

Vendredi, 11 février.

J'ai, depuis quelques jours, dans ma salle, un Grec né à Constantinople, deux Arabes, un juif oranais, un Kabyle. Celui-ci eut les deux pieds gelés. Le jour de son arrivée, une infirmière s'informait avec sollicitude de sa blessure :

— *C'est ci vaches d'ongles de pied qui fout le camp, ti sais.*

Long, maigre, imberbe, il passe son temps à faire des blagues. Dès qu'il se rend compte que ses facéties vont lui attirer des représailles, il se sauve en sautillant sur ses pieds meurtris, et en exagérant les contorsions auxquelles l'oblige son manque d'équilibre.

Il répond au nom de Feddal-Mohamed ben Ali, Ali par abréviation, et m'assure qu'il m'aime « plis qui son père », ce qui lui permet d'obtenir de moi, contre toute justice, le régime spécial, et par conséquent d'avoir du dessert à tous ses repas, encore que son estomac lui permette parfaitement le régime ordinaire. Chaque matin, lorsque je circule entre les lits pour déterminer le régime des blessés, il prend des airs de chien battu, me coule des regards suppliants. Alors, je prononce :

— Ali, grand régime aujourd'hui, — et je passe.

Quand je suis revenu à mon bureau, mon gaillard arrive en sautillant, et portant la main à son fez — il s'en est fait acheter un superbe à Salonique — se plante devant moi.

Je feins de ne pas le voir.

— Caporal?

— Qu'est-ce que tu veux?

— Pourquoi tu m'as mis au grand *ragime*?

— Parce que tu n'es plus malade.

Alors, il entr'ouvre son pyjama, me montre sa maigre poitrine, son ventre en forme de vasque, me tire la langue, me tend le poignet pour que je lui tâte le pouls, se livre à une mimique endiablée, qui le fait rire lui-même et me désarme.

Je lui dis :

— Fous-moi le camp !

Alors il frappe ses longues mains l'une contre l'autre, se sauve en sautillant et en chantant :

— Petit *ragime*, petit *ragime* !

Maintenant, il m'embrasse. La première fois qu'il s'est livré

à ce débordement — un peu intempestif — de sa tendresse, je l'ai regardé avec ahurissement. Alors, il m'a expliqué que, toujours un fils embrasse son père, m'a pris par le cou, et montrant aux autres le groupe que nous formions :

— Son fils à son père !

Il m'a entendu plusieurs fois parler au médecin-chef au téléphone. Le soir, après la soupe, à l'heure où, avant de se coucher, les blessés, certains qu'aucun officier ne passera dans les salles, s'amusent sans contrainte, il se glisse, prenant des précautions pour que je ne le voie pas, jusqu'à l'appareil et, sans sonner, bien entendu, ni détacher le récepteur, tient au médecin-chef, dans son ineffable sabir, les discours les plus fantasques.

Bien qu'il ne sache pas écrire, il feint de prendre des notes sur un petit morceau de papier, et, passant entre les lits, annonce à cinq ou six blessés que, le lendemain matin, ils monteront à la salle d'opérations. Comme il connaît la spécialité du patron — voies urinaires — on imagine le goût de ses boutades, car cet Oriental tient volontiers des propos très orientalement licencieux. Parfois je lui dis avec sévérité :

— Ali, qu'est-ce que tu racontes, pourquoi ris-tu ainsi?

Il porte la main à son fez :

— Vilaines choses. Alors, tu comprends, comme je suis ton fils, je ne peux pas te dire.

Plutôt paresseux, il est bien rare qu'il s'offre à nous aider. Pourtant, chaque matin, il vient à moi :

— Tu veux que j'aille voir pharmacie?

Cela veut dire « envoie-moi demander au pharmacien ce dont tu as besoin ». Je lui fais un bon, le charge de bouteilles vides, de boîtes, et le voilà parti, son fez sur la tête. Quand par hasard, c'est un de nous, ou un autre blessé valide qui se charge de cette commission, il s'en montre tout chagrin.

J'étais un peu surpris d'une complaisance à la fois si limitée, et si assidue, lorsque, l'autre matin, ayant omis quelque chose sur le bon, je partis derrière lui. Je le trouvai dans la pharmacie, en train de se livrer aux plus folles facéties, faisant rire les apothicaires qui, pour l'attirer, lui versent, chaque fois qu'il vient, un verre de quinquina.

Quand j'ouvris la porte, mon gaillard avait justement le

verre en main. En m'apercevant, il le mit sur une table et s'interposa entre l'objet du délit et moi.

Mais je l'écartai.

— Qu'e-t-ce que cela, Ali?

— Ça, *pinard soucri*.

Et me tendant le verre :

— Tiens, bois, son père à son fils !

...Le juif oranais, petit, myope, répond au nom de Sultan Isaac.

Très croyant, très consciencieux, au contraire d'Ali qui, lui, va à la messe, porte des médailles, et prétend que, servant deux Dieux, il aura à choisir entre deux Paradis, Sultan passe ses journées à lire un gros livre de prières, en hébreu, qui, depuis le début de la campagne, ne le quitte point. Outre qu'il paraît assez instruit dans la langue de ses pères, il parle arabe, kabyle, espagnol et très correctement le français.

Parfois le soir, Ali, les deux Arabes, un de mes camarades, curé dans le Gard, le Grec orthodoxe et moi, nous allons nous asseoir auprès du lit de Sultan pour qu'il nous chante des chants religieux israélites.

Sultan a une pauvre voix brisée, voilée, trop haute, mais émouvante. Et certaines de ses mélodies, très orientales d'accent, très lentes, ont vraiment grand caractère.

Ali, assis par terre, hoche la tête et demeure sérieux. Je suis sûr que, s'il y voyait le plus modeste avantage matériel, il se convertirait très volontiers à cette troisième religion, qui lui assurerait un troisième asile éventuel après sa mort.

Mais quand Sultan se met à chanter en arabe, et surtout en kabyle des airs qui n'ont plus rien de sacré — il en est, paraît-il, de très profanes — Ali se tortille, rit, frappe en cadence dans ses mains, jette son fez en l'air, donne les preuves de la plus intense, de la plus vive jubilation, et pour l'envoyer se coucher, il faut que je me fâche et menace de le mettre au grand *ragime*.

Samedi dernier, l'infirmière qui devait poser à Sultan des ventouses, ne s'approcha du lit, avec le plateau sur lequel s'alignait la douzaine de verres, qu'à 8 heures du soir. Sultan l'accueillit par ces mots :

— Mademoiselle, je vois que vous êtes une bonne israélite ; j'en suis bien content.

La jeune fille, extrêmement dévote, qui porte sur sa poitrine une croix d'or plus grande qu'un crucifix d'alcôve, se rebiffa, demanda des explications.

Sultan sourit.

— Je suis content tout de même, parce que dans notre religion, le jour du Sabbat, il nous est interdit de faire, ou même de voir du feu. En ne me posant pas mes ventouses à l'heure indiquée par le major, en attendant la nuit, vous avez voulu m'éviter de commettre un péché... Je suis bien content!

Ayant dit, il releva sa chemise et présenta son dos.

Samedi, 26 février.

Les nouvelles les moins rassurantes nous viennent de Verdun. Les dépêches que publient les journaux sont de source et d'inspiration différentes. Comment savoir, comment s'y reconnaître au milieu de ces affirmations, de ces contradictions, de ces démentis, de ces commentaires? Nous vivons de pénibles heures d'incertitude, d'angoisse.

Nous apprenons le torpillage de la *Provence*. Le beau transport qui amenait 2 500 des nôtres a coulé.

Certes, il serait égoïste, en une semblable occurrence de penser à soi, et quand je songe à ces pauvres hommes qui jamais plus ne reverront l'éclat du jour, je rougis de m'être rappelé que la *Provence* nous apportait notre courrier. Pourtant, je les attendais ces chères lettres que je ne lirai jamais, je les attendais avec impatience, fébrilité. Il y a si longtemps que je n'ai rien reçu !...

Vendredi, 3 mars.

...Les derniers blessés de la retraite de Serbie, opérés, pansés, guéris par nous, sont retournés en France. Notre salle d'opérations qui connut tant d'heures actives, chôme depuis plusieurs jours. Les hôpitaux de Salonique s'organisent. Sans doute seront-ils prêts à fonctionner quand se déclanchera l'offensive.

Il semble que nous n'ayons plus rien à faire ici, et nous vivons dans l'attente de la dépêche ministérielle annonçant notre désarmement.

Samedi, 4 mars.

Si cet organisme modèle où l'on fit de si excellente besogne, qui rendit, à certaines heures, de si éminents services venait à disparaître, j'en éprouverais beaucoup de peine, pourquoi ne pas l'avouer? J'avais une grande admiration pour notre hôpital flottant, où j'ai vu sauver tant d'existences précieuses.

Comment oublier aussi, que, lors de mon départ, je pensais finir la guerre à bord de ce bateau et rentrer avec lui. Et voici que, vraisemblablement, il regagnera la France sans moi.

L'ordre est venu de Paris. C'en est fait : le bateau rentre à Toulon et nous débarquons avec le matériel.

Lundi, 6 mars.

Des équipes de matelots sont arrivées à bord. On vide les cales, les réserves, les salles...

Mercredi, 8 mars.

Nous avons eu aujourd'hui une grande joie : notre formation est citée à l'ordre du jour de l'Armée. Une belle citation ! Et, très sincèrement, nous pouvons dire que nous l'avons méritée.

Le bateau partira demain soir. Nous descendrons à terre, probablement dans la matinée. De mes affaires, je n'ai conservé que l'indispensable. Sac au dos, musette au côté, je gagnerai le camp de Zeitenlick, je coucherai sous la tente. Cela me rajeunira de vingt ans !

PIERRE LA MAZIÈRE

L'IDOLE

I

— En charité, frère Anselme, et sans malice, je vous avertis.

— Avec reconnaissance et humilité, j'écoute, frère Hilaire.

— A matines, cette nuit, trois fois vos regards ont quitté l'eucologe et votre voix s'est tue.

— Et ma pensée a fui loin des psaumes divins. Il est vrai, mon frère. Le Révérend Prieur veuille m'admettre à pénitence ; et pour votre charité, je dirai ce soir un *Ave*.

A longs pas silencieux, sur les dalles gravées, frère Anselme se reprit à parcourir seul les trois côtés libres du cloître.

Sous l'ombre des arcades romanes, les frères Ambrosiens de San-Leonardo, adossés aux colonnes légères, assis par groupes sur la balustrade basse, goûtaient la fraîcheur du soir, après une lourde journée de juin sous le soleil pisan.

Peu de paroles ! Les mots sont les échos de notre cœur et le cœur des moines est rempli d'amour. Mais chaque jour, trois fois dans la chapelle et longuement, ils disent à voix forte la louange de Dieu ; et les plus ardents eux-mêmes, les os brisés par le brusque réveil et les heures sans sommeil, s'épanchent à chanter les cantiques de la nuit.

Une fois par semaine, et pour une heure, le cadenas tombait de la demeure intérieure ; la règle conventuelle ouvrait les oreilles et déliait les langues, mais jalousement les moines craignaient qu'une parcelle de parfum précieux se répandît

au dehors, de ce parfum dont ils s'enivraient dans la clôture tendre et rigoureuse. Ils aimaient le silence qui n'était plus leur maître ; ils lui souriaient en amis.

Un seul, frère Hilaire, parmi ces contemplatifs, conservait les mouvements de l'active charité. Dans le monde il s'était montré un homme zélé; novice, il avait combattu ce défaut généreux; profès, il ne s'en défendait plus ; même il s'y complaisait dans la paix de sa conscience.

S'il est beau d'ordonner sa propre demeure, de la parer de prières et de mortifications, il n'est pas interdit de chercher davantage encore. Hilaire préparait à son maître des gîtes, il signalait aux hôteliers bénévoles par quelles fentes le vent pénètre sous leur toit, quelles taches ternissent leurs murailles, et parfois que la nourriture est insuffisante qu'ils réservent au divin affamé.

Chaque dimanche, les moines souriaient à Hilaire, comme à leur plus dure mortification et ils lui demandaient de les avertir de leurs fautes ou de leurs négligences. Et s'ils ne l'appelaient point, Hilaire bien souvent venait à eux néanmoins. Son œil brillait de satisfaction s'il avait remarqué dans la tâche du plus pieux quelque imperfection ; il l'en avertissait avec rigueur.

Et les moines chérissaient frère Hilaire comme le manche court de la discipline qu'ils baisaient avant de s'en flageller, les nuits de tentation et de pénitence.

***

Après le repas du soir, frère Anselme, les grâces dites, se dirigea vers la cellule du Prieur. Quand, à genoux, il eut accepté sa pénitence :

— Mes pensées profanes pendant l'office du matin, vous les connaissez, mon père. Par votre ordre, j'ai tout ce jour songé à Jean Dérois. Jadis, je lui donnai une part de mon cœur dispersé. Aujourd'hui, je le vois aussi loin de moi que les jeux de mon enfance. Je me suis efforcé pour évoquer son souvenir. Comme s'effacent vite les visages des morts... des morts qui vivent dans le siècle ! Des ombres de ma vie mondaine ont passé devant moi. Alors je l'ai haïe vaine et vide,

et parce que je l'ai quittée à jamais, le cher silence s'emplit d'alleluias.

Le moine qui l'écoutait, assis sur une cathèdre dure, le releva :

— Parlez maintenant, mon fils, aussi peu de vous qu'il se pourra, autant de lui qu'il le faudra !...

— Jean Dérois doit compter un peu plus que mon âge, trente-cinq ans, peut-être. Comme moi, il a vécu longtemps dans un collège où les maîtres disent le nom de Dieu, *a principio et in fine*. Sa piété alors était exemplaire. A dix sept ans, il hésita devant la vocation religieuse. Je reste convaincu qu'à cette heure le Sauveur lui parla ; mais parce que le Verbe d'abord était rude, il a feint de ne pas entendre. Ses parents le laissaient libre. Il voyagea dans toute l'Europe, en Italie surtout, et souvent il y revint. Une année je l'accompagnai. Je me rappelle cela comme un charme inouï et comme un grand péril.

» J'admirais l'intelligence de Jean Dérois. Il usait de mots imagés et dangereux. Il aimait les églises surtout pour la sculpture de leurs porches et de leurs tours, pour la courbe molle de leurs ogives. A la grave beauté qui fleurit au cœur pieux et des mains des saints imagiers, de Cimabué à notre frère Angélique, il préférait, je l'ai compris, les œuvres purement plastiques, voluptueuses et déjà païennes de Buonarotti, de Raphaël et de Sandro. C'est ainsi qu'il perdit son âme et son corps et désapprit la foi.

» Il vit à Paris, je pense, dans un vaste logis qu'habite le péché. Des livres, des tableaux, des meubles rares, des étoffes inutiles, et les mille objets que l'adresse et le goût futile des hommes ont composés pour le luxe et la perdition, il les acquiert, les cherche, et s'en contente.

Frère Anselme se tut. Aucun trouble sur son visage clair. Rien ne battait plus sous son habit grossier, rien, malgré l'amitié ancienne, pour celui-là qui « demeurait dans le siècle ».

Mais le Prieur lui dit :

— Mon fils, j'ai lu de ce Jean Dérois une lettre à votre adresse. Notre Sainte Règle m'interdit de vous la remettre. Sachez cependant que celui dont vous venez de parler n'est pas mort entièrement. Même il cherche la rude voie de Dieu.

Or, les sentiers qu'il suit à cette heures sont étroits et sinueux, pleins de pièges encore séduisants. Priez, afin qu'il ne s'égare point.

*
* *

A M. LE MARQUIS LIONEL DE MONTSAUF,

profès au Monastère de San-Leonardo-del-Monte, près Pise, Italie.

« Mon cher Lionel,

» Pendant les sept années que tu as vécu hors du monde, sans doute oubliant jusqu'à mon nom, quelquefois j'ai pensé à l'ami disparu. Un jour je t'ai revu...

» Pour une fresque du cloître attribuée aux Lorenzetti de Sienne, j'avais résolu de gravir la colline de San-Leonardo. Les vingt kilomètres qui la séparent de la vieille ville toscane ne comptent guère par les routes fraîches au long de l'Arno limoneux ou sous les pins serrés des chasses royales. Le soir, dès notre arrivée, je laissai mes compagnons à l'hôtellerie du couvent et malgré leurs protestations je demandai au Prieur une cellule pour la nuit.

» A loisir, et seul je vis les fresques qui ne me plurent point à l'égal de ce que j'en attendais ; je bus de l'eau du puits de saint Ambroise ; je m'assis sur la margelle historiée, entre deux légères colonnes doriques. Un convers, la nuit, m'éveilla et j'entendis chanter matines ; je me rendormis sur un lit assez dur et avant de quitter ce séjour paisible, j'assistai à la messe du jour. Tu servais au pied de l'autel. C'est là que je t'ai reconnu.

» Tous deux, enfants, nous répondions ainsi aux prières de l'officiant. Te souviens-tu de notre piété distraite, de nos soutanelles rouges sous la guipure blanche?... Je t'ai reconnu, non pas agenouillé comme autrefois, non pas prosterné seulement, mais étendu, tout le corps et la face contre les dalles qui ferment les sépultures de tes anciens Prieurs, et tu semblais toi-même tout prêt pour le tombeau. Ni toi, ni ta robe austère, ni ton crâne nu, je ne vous ai plus oubliés.

» Écoute, maintenant, et ne te récuse pas ; il ne s'agit pas d'absoudre un pécheur qui se repent mais d'entendre, de

conseiller, de diriger peut-être quelqu'un qui ne s'est pas encore repris à croire, quelqu'un qui cherche.

» A vingt ans, délaissant la beauté des devoirs trop austères, je parais de désirs toutes les joies du monde ; les ennoblir en moi et m'élever par elles me semblait un généreux souci. Mais un de ces coups que les hommes d'action supportent et dominent, atteignit mon orgueil et ma sensibilité, au point que brusquement amer, décidé à bannir toute laideur morale et physique, renonçant à chercher plus longtemps l'élite qui honore en si petit nombre chaque génération, je résolus de me consoler uniquement par les œuvres où dans le cours des siècles l'humanité a tracé le meilleur d'elle-même, par toutes les expressions de l'intelligence, compagnons préférés de mes années heureuses.

» Mais ils se refusaient à apaiser mon chagrin ou simplement à dissiper mon ennui. Soudain (mais je pense, par un penchant naturel, hérité) je connus toute la vanité des décors. Je cherchai le génie profond qui les avait inspirés ; il m'était nécessaire, — je l'exigeai. Voici qu'après avoir chéri longtemps le paganisme à cause des plus belles formes, la solitude où elles me laissaient me montra qu'elles sont abjectes si l'esprit ne les vivifie point. Et j'ai compris peut-être... Les saintes images, les donateurs agenouillés, chantent aux murailles des églises, aux tympans vibrants des vitraux des cantiques pleins de supplications. Le talent, le génie, est-ce le don, la réponse de Dieu?

» Conduit ainsi à vénérer les seuls maîtres austères et naïfs, d'où vient que je dus à un artiste du futile et raffiné dix-huitième siècle le fort ébranlement qui me jette aujourd'hui hors de la route encaissée? le trouble profond dont l'égarement de cette lettre te porte le témoignage?...

» Depuis bien des années je possédais un petit Christ de bronze usé.

» Acheté au hasard pour un beau reste de dorure, il gisait sans honneur sur mon bureau parmi d'autres bibelots. Un jour que je le maniais machinalement, trois lettres J. J. C. en entailles nettes, dénoncèrent à mon attention le travail du plus habile ciseleur du dix-huitième siècle, et rien dans l'œuvre parfaite ne démentait cette origine.

» Combien de fois j'avais rencontré chez des marchands, sans émotion et sans convoitise, le corps sculpté du Fils de Dieu, horrible et luxueux, incrusté de rubis, sillonné dans l'ivoire de veines douloureuses ! D'une bouche trop humaine ouverte pour les cris et par la soif, rien de divin ne me parlait...

» Ici, dans le métal sombre, il m'apparut soudain qu'un artiste voisin des sources pures avait marqué au front levé du Crucifié l'audace et la force généreuses d'un Prométhée sublime ; mais davantage encore, la pitié pour les bourreaux. Les membres affaissés par la souffrance, gardaient de la noblesse dans l'abandon, et tout à coup, je le compris, ils réhabilitaient la mort !

» La mort, jusqu'ici ma terreur inavouée ! moins la mienne que celle, par là mienne, des gens, des amitiés, des objets, dont les lignes et les couleurs combinées me ravissent, des choses belles et possédées que je ne conçois pas hors leurs rapports avec moi ! Voici que cette petite forme de bronze réhabilitait la mort, que la mort surgissait comme un but. Le repos de cet Homme-Dieu après l'horrible agonie était clair comme une apothéose, et c'est toute la vie que cette mort victorieuse repoussait, que cette mort remplaçait... Alors, je t'ai revu étendu sur les dalles funéraires de San-Leonardo, et plus vivant que moi.

» Par quel mirage le petit Christ fondu par Jean-Jacques Caffieri pour quelque moniale, me sembla-t-il l'aboutissement nécessaire de tous ses efforts profanes?

» J'en vins à croire que le célèbre ciseleur n'avait ouvré jamais que ce petit corps de bronze couché devant moi, les pieds joints, les bras étendus sur le cuir de ma table de travail. Et je souhaitai cette mort puisque le Christ demeurait plus vivant devant moi que toutes les images de la volupté...

» Parfois le prestige s'évanouit ; la pure inspiration de l'art religieux français retient seule mon inspiration. Ah ! Montsauf, comme j'aime la beauté des lignes et des formes — toute la joie qui fit ma perte ! Mais ces répits ne durent pas. Bientôt le rayonnement de ce mort prodigieux devient si vif, si douloureux, que renonçant à en subir la vue j'enferme dans un coffret sa surprenante effigie.

» Ma défaite et ma folie sont proches — ou bien ma sagesse. Ce Christ, je me suis mis à l'aimer; chaque jour je le remets à la lumière pour quelques heures. Il remplit sur ma table toute la place, je repousse les bibelots préférés, et il reste le compagnon unique de ma rêverie. Alors je crois que « cela suffit ». Et mon cœur bondit parce que je ne suis pas seul.

» Je voulais t'écrire cinquante lignes ! Voici qui n'est plus une lettre, mais un rapport désordonné, une relation de faits plutôt qu'un examen de conscience. La foi chrétienne des ancêtres m'a-t-elle repris?... J'ai éprouvé jusqu'à présent plus que je n'ai compris ; je me méfie des ébranlements de la sensibilité. Ne suis-je qu'un malade atteint d'une crise nerveuse? Pourtant c'est toi le médecin que j'ai choisi, c'est toi, à cause de ta face contre les dalles, de ta large tonsure, de tes bras étendus.

» Peux-tu quelque chose pour moi? Te permettra-t-on seulement de lire cette lettre? D'y répondre?

» Au fait, qu'est-ce que je souhaite? La lumière? Tu connais trop peu mes ténèbres. Épargne-toi une homélie vaine. Songe que j'ai sous les yeux un noble front couronné d'épines... alors l'éloquence n'ajouterait rien.

» Eh bien ! je sais. Tout simplement il me faudrait réfléchir dans le calme, m'isoler dans ce lieu plein de silence que m'est apparu ton monastère. La cellule qui m'abrita une nuit, peut-on me la réserver pour une ou deux semaines? Connais-tu parmi tes moines un ancien pécheur qui ait aimé et compris tout ce qui, jusqu'aujourd'hui, fit ma vie et peut-être ma perte? Et ne va pas pour si peu chanter des cantiques d'action de grâces. Ce n'est qu'une étape sur une route qui me conduira je ne sais où... Ah ! j'accepte que ce soit à la mort divine!...

» Ton ami,

» JEAN DÉROIS »

***

A M. JEAN DÉROIS,

boulevard Malesherbes, 21 bis, à Paris, France.

« Monsieur,

» En réponse à votre lettre à M. le marquis de Montsauf, en religion notre cher frère Anselme, nous vous faisons savoir

que vous pourrez disposer, quand cela vous conviendra, d'une cellule à San-Leonardo-del-Monte. Nous prions N. S. J. C. pour qu'il vous éclaire et qu'il vous bénisse.

» DOM THEOBALD

» *Prieur devant Dieu du Monastère San-Leonardo, de l'ancienne observance de saint Ambroise de Milan.* »

***

Sur la lourde porte cloutée au dehors, barrée de fer au dedans par des forgerons d'un siècle guerrier, le marteau a frappé deux fois. Un moine rose et chenu a ouvert ; sa bouche est rieuse dans la barbe blanche, son œil vif a pétillé de plaisir et presque d'amitié quand Jean Dérois s'est nommé. Il a salué, sa main s'est tendue complaisante vers le sac du visiteur.

— Nous vous attendions, monsieur. Notre Révérend Prieur vous recevra vers la fin du jour; jusque-là, il vous prie d'accepter mon humble compagnie. Je vous conduirai dans votre cellule. Vous visiterez notre église, ensuite, si vous voulez, tout le monastère. Souhaitez-vous de vous rafraîchir? Des paysans ont apporté tout à l'heure un panier plein de figues mûres.

Avec l'inconscient prosélytisme des petits, il s'empresse. Dieu fasse que la demeure du salut plaise dès l'abord à ce mondain. Il a hâte de voir vêtu de bure comme lui cet homme jeune au corps robuste, à l'air intelligent. Quelle défaite pour les anges de Dieu s'il partait, s'il ne revenait plus !...

Deux heures durant, Jean Dérois sourit distraitement au babil du bon portier...

A la porte de sa cellule, dom Théobald attendait Jean. Il s'inclina légèrement en laissant le passage.

— Voici, — dit-il, — un règlement imprimé à l'usage des étrangers qui cherchent parmi nous un temps de retraite et de recueillement. Mieux que tout autre le père Anthime vous guidera dans les différents exercices. Jadis, il a été, comme vous dites, « un artiste ». Il possède l'histoire et les traditions de notre liturgie. Vous trouverez auprès de lui quelques délas-

sements aux heures de récréation. Il m'informera de ce qui vous concerne, en tant que vous l'y autoriserez.

Dom Théobald ne sourit point. Il ne prononça pas d'autres paroles. Le bon accueil des mots, des mains et du regard, c'est le rayonnement de l'amour des plus simples enfants de Dieu ; — pour la pieuse maison, le petit frère Honoré en avait payé le tribut. Comment demander ces grâces futiles à ceux de qui l'épée flamboyante a traversé le cœur?

Quinze jours, Jean vécut assidûment pareil à un moine ; le père Anthime lui prêtait une aide passive. Agé, dur un peu d'oreille, discret d'ailleurs, il n'invitait pas son pénitent à se confier au delà de ce qu'il lui plaisait. Et Jean s'impatientait d'abord qu'on ne lui fît pas violence, qu'Anthime se tînt aux vérités élémentaires du catéchisme, qu'il ne s'élevât point aux débats passionnés, aux tourments d'âme, aux nobles conflits qui avaient amené l'ancien mondain jusque en cette Thébaïde lointaine.

L'art tout entier, selon le vieil Ambrosien, — encore faisait-il pour en parler un visible effort de complaisance — venait du fondateur de son ordre ; c'était simplement la transcription plastique des textes sacrés dont l'explication allégorique et mystique avait été fournie par le grand archevêque de Milan.

Hors ces propos et quelques autres sur l'orgue dont le père jouait avec religion, Jean ne pouvait rien obtenir de lui. Ni la flore architecturale dont les Prieurs de San-Leonardo avaient égayé au seizième siècle les murs et les arceaux du vieux couvent roman, ni les fresques émouvantes de Pietro Lorenzetti, ne semblaient intéresser Anthime.

Au bout de peu de jours, la confession de l'anxieux pénitent fut complète. On la reçut sans mot dire. Alors, sans s'excuser, il tenta d'expliquer ses actes, son erreur, il le concédait et sincèrement, il répéta cette parole d'un prêtre éclairé que « la laideur est un péché ».

— Oui, oui, — répondit le père Anthime, — le péché est hideux.

Seul aux heures courtes du repos que contrariait le réveil pénible des offices nocturnes, Jean arrivait à goûter peu à

peu les âcres délices des contrariétés et à chérir la pauvreté sublime des enseignements.

Il interrogeait sur la vie religieuse. On lui répondait sobrement sur ses joies ; on lui en disait aussi les peines.

Tout était simple à San-Leonardo, et ordonné ; des travaux mesurés, des heures de prière, l'adoration, du silence, l'humilité, l'obéissance. Chaque journée variait seulement par le progrès vers la perfection, et cela suffisait. Quant à l'amoureux mystère de cette existence, pareille au mouvement large et lent d'un balancier entre les deux parois d'une grande horloge ; quant à cette ferveur que Jean croyait déjà ressentir qui jette ces jeunes hommes, chairs volontairement pantelantes, et qui retient ces vieillards à la colonne où les verges des anges terribles déchirent jusqu'à la mort leurs volontés offertes, leurs orgueils sacrifiés, le vieillard semblait les ignorer, les nier.

Si Jean disait que Dieu l'appelait à revêtir le saint habit, frère Anthime secouait la tête sans répondre.

— C'est, — expliquait-il, — que le Révérend Prieur me l'a interdit. Chaque soir, puisque vous m'y avez autorisé, je lui confesse comme les miens vos troubles et vos péchés. Je lui soumets ce qu'il me semble. Une vocation est une chose grande et redoutable ; je suis un pauvre vieillard à l'esprit simple, — notre cher frère Hilaire me l'a dit souvent, — bon seulement à jouer de l'orgue, à enseigner les lois élémentaires de la religion et de la musique sacrée. Avant que vous vous éloigniez, le Seigneur prendra pour vous parler une voix mieux inspirée que la mienne.

Après deux semaines écoulées, dom Théobald accueillit dans sa cellule Jean Dérois, près de quitter le couvent. Il le tint debout devant lui et répondit à son désir ardent :

— J'ai prié Dieu pour qu'il m'éclaire et le doute est encore dans mon cœur parce que je crains que vous aimiez sous la forme sensible. Vous avez trop goûté le décor de nos murs, nous ne les voyons plus ; nos grands Prieurs les ont exaltés et sculptés, le plus indigne en prend le même soin que de la soie des tabernacles et des vases précieux où l'eau et le vin attendent l'office sacré. Les plus beaux ouvrages des hommes valent comme une prière ou des holocaustes, non comme une joie pour la créature. Nous offrons à Dieu des sacrifices, mais

nous ne mangeons pas la chair des victimes. Ici, le feu consume tout. D'autres sont venus que notre règle dure a brisés dans la vie, — et dans la mort, glorifiés, j'espère ! — d'autres qui chérissaient comme vous les apparences ; mais ils avaient moins de vingt ans. L'appel aux cœurs jeunes et purs, vous l'avez entendu, m'a-t-on dit, et vous n'y avez pas répondu. Maintenant la voix parle peut-être encore, mais de plus loin. Retournez à Paris, vivez du monde en le craignant ; que dans le bruit et dans la foule votre cœur soit comme un désert attentif.

— Mon père, — dit Jean, — je comprends bien qu'il faut ici des âmes dénuées. Je ne veux d'autre amour, ni d'autre bien que l'humble Christ qui m'amena. Je vous le laisse et c'est mon cœur. Que ferez-vous si dans un mois je le rejoins?

Et Théobald :

— Alors, je vous ouvrirai la porte du silence.

Quand Jean revint, après un mois, le Prieur dit :

— Entrez, mon fils.

II

L'an 1454, Thomas Parentucelli, cardinal-évêque de Bologne, élevé depuis dix ans au siège de Saint-Pierre sous le nom de Nicolas V, ayant défait par la parole, par la force et par des alliances habiles le pouvoir de Félix V, pape douteux, mais vrai bon duc de Savoie, ayant en outre résolu de tenter une nouvelle croisade et de reprendre aux Turcs la ville de Constantin, frappa de la dîme toutes les paroisses de la Chrétienté. Mais le temps était passé des entreprises généreuses et peut-être vaines ; les princes invités à prendre les armes demeurèrent chacun dans ses états. Déçu, Nicolas décida que le trésor formé pour une besogne sacrée servirait du moins à louer Dieu par la main des artistes, et il vida pour eux les coffres de Saint-Pierre, afin qu'ils répandissent une joie ciselée, sculptée, ou peinte, dans les églises et les monastères.

Une cloche de bronze mêlé d'or et d'argent, fondue par les meilleurs saintiers de Grosseto, grande, profonde et sombre, fut la part magnifique du cent vingt-septième prieur-abbé de San-Leonardo-del-Monte, à charge pour ses moines de prier trois fois le jour *in æternum* pour l'âme de Stephano Pecaro, inventeur hasardeux d'une république Romaine, étranglé devant l'église Saint-Pierre avec ses neuf complices. Ainsi l'œuvre était triple par laquelle prospérèrent les fondeurs toscans, s'enrichit un monastère et s'accommoda la justice divine de la rigueur du Saint-Siège.

Humble et pauvre, gardant seulement dans sa cellule, par licence évidente de Dieu que confirma dom Théobald, l'humble Christ de Jean-Jacques Caffieri, instrument certain de son salut, Jean rythme aujourd'hui sa vie au battant de la cloche papale.

Pendant les deux années de son noviciat, elle a frappé pour lui le branle lent des heures ; pendant les trois premiers ans qu'il fut profès, elle imposa un silence facile à ses lèvres, plus rude à son cœur encore plein de murmures ; prêtre, parmi les morts du cloître heureux et fixes, il offrit, au bruit du lourd marteau qui cogne et roule, le Sacrifice sanglant pour les vivants du monde tourmentés et ballants. Maintenant, il a dépouillé son orgueil et son nom ; il s'est quitté lui-même ; Jean Dérois paraît à « dom Jude » un étranger que l'on a trop connu, que l'on n'a pas aimé, que l'on voudrait haïr... La vibration du métal et son frisson ont pénétré son corps par le chemin subtil des nerfs.

Les rayonnements sonores de la cloche sont l'échelle mystique que son âme monte en chantant : quand le pesant maillet de bronze conjure des chœurs d'orgue dans la crypte d'airain, il sait comme ses frères que la matière aussi prie Dieu par sa clameur ; il s'offre au grondement impérieux de cette voix. Il n'est plus homme. Il obéit.

Et ce fut un moine de plus dans la populeuse abbaye, parmi les autres une voix dans les rituelles psalmodies, un visage d'ivoire de plus et des mains pâles contre la stalle que la nuque et les paumes de tant de morts avaient cirée et noircie, un pas minutieux et furtif dans les corridors voûtés et froids, un silencieux sous les arceaux devant les fresques, une ombre

errant dans le petit cimetière du cloître. Et pour qui ce fantôme avait-il creusé de sa main une fosse de quatre pieds?... N'est-il pas mort déjà et consumé, celui qui n'entend plus la voix trillée des jeunes filles, la voix riche de la nature, celle que l'art a formée de l'âme de cent instruments? Cendres, celui qui n'a pas pris garde aux formes rondes et pleines des cariatides, aux grimaces spirituelles et sarcastiques des mascarons ripés dans le bois de la cathèdre ! Cendres, celui qui ne va plus dans les prés pleins de vent ou dans les rues ardentes, d'un pas libre et d'un cœur bondissant, celui qui ne crie plus : « Je comprends ! je comprends ! » aux ouvrages tirés de la matière par un artiste ingénieux et ne dit plus : « Je t'aime ! » au poète divin !

Frère Jude aspire à cette mort récompensée, au parfait détachement. Il y atteint par les chemins usuels. Un jour, le cerveau allégé par le jeûne et la chair hérissée sous les crins du cilice, il a rencontré frère Anselme. C'était fête. Au moment où le silence est rompu.

Anselme dit :

— Frère Jude, m'avez-vous reconnu?

Et Jude :

— M'avez-vous pardonné, frère Anselme?

— Chaque jour, depuis que vous êtes parmi nous, j'ai remercié le Seigneur et j'ai dit votre nom afin qu'il n'alourdisse pas trop le fardeau de la pénitence.

— Cessez cette prière, car avec mes fautes, je dois porter aussi le poids des vôtres. Je me souviens, hélas! Montsauf, m'avez-vous pardonné?

— Oui, Jean.

Et frère Hilaire qui les suivait du coin de l'œil en jardinant, se réjouit saintement, parce que Anselme et Jude, si peu loquaces, étaient dans la bonne voie du salut, et que lui, Hilaire, se voyait privé de la joie de les avertir. Pour un vieux moine dont les sens sont éteints et le cuir endurci, les occasions sont rares de se meurtrir et de se renoncer.

Il cultivait la terre, il arrosait les légumes du jardin. Ces besognes habituellement réservées aux frères lais, le Révérend Prieur les impose parfois à ceux dont la santé exige quelque détente, à ceux que consume une trop grande ardeur de l'esprit.

Hilaire, d'ailleurs, ne se départait pas de son zèle et Jude s'offrait souvent, cible heureuse et consentante, aux traits pieux de sa malice méritoire. Il n'évitait point comme les autres l'approche du critique bénévole ; il l'attendait d'un front serein, et Hilaire se sentait par cet accueil égal encouragé au combat avec les diables embusqués contre Jude.

— C'est le mien, — avouait-il humblement au Prieur, — qui m'avertit certainement de la présence de ses camarades chez mes frères en religion. Je ruse avec lui, et si je feins de l'écouter, c'est pour la confusion de tous les vils ennemis de notre salut.

Dom Théobald avait tâché vainement à tempérer cette ardeur guerrière, puis ayant connu que le cœur d'Hilaire était sans fiel, il y avait renoncé, admirant là encore les desseins de Dieu.

Après que le nouveau profès, quittant le transept des novices, eut été admis à psalmodier au chœur laudes, vêpres et matines, toute une semaine impatiemment, Hilaire attendit que la cloche de Parentucelli déliât pour une heure sa langue active.

— En vérité, — dit-il, — bien vite, je vous avertis.

Et comme Jude heureux, détaché, retentissant encore des belles hymnes de saint Grégoire, souriait au sec visage sillonné de rides moqueuses :

— Je vous avertis parce que dans la chapelle vous troublez nos unissons. Nous lisons simplement dans nos eucologes les mots latins, les tons et les valeurs par quoi nos saints fondateurs ont voulu que s'élevât vers Dieu la prière en commun ; et vous connaîtrez la confiance et la douceur de n'être qu'une parcelle infime d'un son unique dans le concert des supplications et des louanges ! Vous les connaîtrez... car à moins d'orgueil, vous ne sauriez continuer comme aujourd'hui, — à moins d'orgueil et de scandale.

— De scandale, frère Hilaire !

— Certes, car j'avoue que toute cette semaine je n'ai pu me retenir d'écouter votre voix au-dessus des autres, et par là j'ai péché: Pensez-vous ainsi aller à Dieu?

— Pour lui plaire, les oiseaux chantent aussi bien qu'ils peuvent. Ne dois-je pas les imiter?

— Le rossignol qui siffle bien est-il donc préféré aux autres

bestioles? Nous ne sommes pas des Franciscains. Et croyez que s'il ne se fût montré un saint par la rigueur de sa vie et par sa charité, les complaisances de François d'Assise pour les animaux l'auraient conduit à l'hérésie. Laissons les bêtes qui n'ont qu'un corps et peu d'esprit, et soignons notre âme. Imaginez-vous que Dieu a comme vous des oreilles? ou comme un âne? et qu'Il ne préfère pas la modestie du cœur à notre pauvre musique? Si vous vous écoutez vous-même, soyez assuré qu'Il ne vous entendra point.

Une autre fois, comme Jude cherchant la férule, s'approchait à dessein du tertre où frère Hilaire, à grands coups de ses bras noueux, enfonçait la bêche dans la terre grasse, comme un reproche dans la poitrine d'un pécheur, le censeur infatigable leva la tête et dans l'instant, sans prendre la peine d'étancher la sueur qui coulait de son front, il dit :

— Je vous avertis parce que vous portez des traces de votre vie mondaine. Des souvenirs vous séparent encore de nous.

— Vous vous trompez, frère Hilaire.

— Soit. Si j'ai tort, pardonnez-moi Je conviens qu'au réfectoire, au travail, et même quand vous marchez en méditant dans le cloître, rien ne vous distingue des frères qui labourèrent ou bâtirent humblement dans leur enfance, et vos mains effilées sont devenues pareilles aux miennes qui manient la bêche ; mais c'est au plus près de l'autel que le Malin vous tient encore. Vous priez, frère Jude, avec emphase. A genoux, vous remontez jusqu'à l'aisselle la bure de votre robe afin que vos bras en croix se déploient comme des ailes ; vous trouvez des plis harmonieux pour votre manteau, si vous servez prosterné au bas des marches.

— Il est vrai que jadis j'avais le goût des beaux vêtements, mais je croyais m'être dépouillé de cette misère.

— N'ai-je pas bien compris que vous vous souciez encore des formes et des sons? Sachons donc que la nudité de notre âme serait horrible si le sang du Christ ne l'avait vêtue de pourpre et que nos appels seraient discordants s'Il n'avait gémi pour nous et pleuré doucement vers son Père.

Et Jude :

— Merci, mon frère. Désormais j'envierai le plus contrefait de nous tous, et le plus gauche.

Tandis que Jude pensif se joignait au groupe des moines qui les mains aux coudes avançaient ou reculaient alternativement en parlant à voix furtives et déshabituées, Hilaire appuyé au manche lisse, un pied sur le fer de la bêche le regardait ; et son visage était moins rude quand il se reprit à soulever les lourdes mottes.

Ainsi Jude, stimulé par la lanière brûlante, tirait activement sa charge de pénitence. Chaque fois qu'il s'agenouillait dans sa cellule, c'était pour louer le Seigneur qui de si loin, et par quels détours ! était venu à lui sous la forme du Christ ciselé qu'il baisait avec joie. Son ardeur spirituelle et le saint enthousiasme augmentaient avec les jours. Sa chair fondait à ce feu et ne l'humiliait plus. Son âme crut reconnaître la certitude.

Mais un jour Dieu tonna sur cette paix fervente et le ciel fut obscurci...

***

Aux avertissements d'Hilaire, dom Jude s'accoutumait trop bien. Il les recherchait avec trop de zèle et s'étonnait humblement quand le jardinier continuait de fouir le sol à son approche ou quand il s'éloignait en maugréant. Tout un an, il ne le réprimanda point, et Jude coupable souvent de ces petites négligences qui excitaient d'ordinaire la verve sainte du zélateur s'en inquiétait. Pourtant le visage du vieil homme était déparé de cette bonté secrète qui donnait malgré lui à ses rides railleuses, près de sa bouche, la forme d'un sourire ; il semblait qu'il épiât, et souvent Jude avait senti la gêne d'un regard trop longtemps appesanti sur sa conscience. Alors lui-même s'interrogeait.

— Seigneur, — disait-il, — qu'ai-je fait? Celui-là sans doute, lit en moi mieux que moi. Il est la sévérité de votre œil, et je veux être moi-même votre justice. Faites qu'il rompe le silence ou que je devine, afin que je me repente de ma faute actuelle à l'égal des anciennes, et que je l'expie.

Une fois encore Hilaire parla. Un radieux angélus éblouissant les yeux épandait dans les cœurs de lourds parfums rythmés. Des vibrations mourantes bruissaient dans la buée chaude de midi comme un bourdonnement doré d'insectes

autour des lys de Marie. C'est le moment où les moines méditant reçoivent l'aide et comme la confidence de l'Ange de l'Annonciation, l'heure la plus sainte du jour, celle semble-t-il, qui ne connaît pas la tentation... De loin, Hilaire vint vers Jude, et répondant d'un geste à sa surprise :

— C'est un péché que je commets ; je veux qu'il soit pour moi seul, et j'expierai comme il faudra. Mais je sais maintenant et je ne me tiens plus de vous parler ! Vous du moins gardez le silence, et écoutez-moi.

Et rudement :

— Votre piété, mon frère, ne m'édifie point. Votre front saigne parfois parce que vous le frappez contre la couronne d'épines ou les pieds durs d'un crucifix doré ; mais votre cœur est voluptueux à cause de cette souffrance. Nous, les pauvres, nous pleurons sur une croix de bois ; vous, ce n'est pas le corps de Notre Seigneur Jésus-Christ que vous chérissez, c'est l'œuvre de l'artiste qui le représenta. Ce n'est rien, qu'une idole !

Et comme il était venu, il s'éloigna à grands pas.

Jude atterré laissa choir un livre qu'il tenait, ses bras ballèrent le long de son corps et des larmes sillonnèrent son visage, scintillèrent sur la bure sombre. Puis il voulut comprendre ce qui arrivait, protester, et il cria avec scandale :

— Hilaire ! Hilaire !

Hilaire ne répondit point. Il avait disparu. Alors Jude pensa qu'il avait été espionné. Comment le jardinier avait-il connu le divin Crucifié qu'avec la permission du Prieur, et en toute sécurité, Jude adorait? Il aurait voulu courir après l'accusateur, le convaincre d'injustice et de malveillance, l'avertir, ah oui ! l'avertir à son tour, ce mauvais moine, ce méchant homme ! et son cœur bouillonnait de colère.

Le soir il s'en accusa chez le Révérend Prieur, et battant sa coulpe il dit tout, sauf le nom de celui qui l'avait averti.

— Accepter les caractères difficiles ou injustes dont parfois témoignent les saints, c'est, — répondit dom Théobald, — une des plus dures épreuves de la vie conventuelle. D'ailleurs, dites-vous que la vérité sur nous-mêmes nous la connaîtrons seulement de la bouche de notre ennemi.

Et dom Jude apaisé :

— Celui dont j'ai parlé n'est pas mon ennemi, et je l'aime entre tous les moines.

Assuré dans la foi au dogme, dom Théobald, saint Prieur, vivait dans l'inquiétude et la prudence en ce qui concerne la conduite des âmes. Il ne comprit pas que celle-ci pantelait devant lui et qu'il fallait la secourir. Jude depuis six années, lui avait été un modèle de détachement et de fermeté, et en secret il l'avait admiré souvent. La tolérance raisonnée des premiers jours, pourquoi le Prieur s'en fût-il départi? Est-ce parce qu'un indiscret et un audacieux avait découvert le crucifix devant lequel adore dom Jude? et sa sagesse que chaque jour il priait Dieu d'accroître et de confirmer se connaîtrait-elle si misérablement en défaut? A frère Hilaire s'accusant à son tour d'avoir pour la première fois en trente-cinq ans, rompu la règle du silence, il infligea des jeûnes et des veilles et l'excuse publique au réfectoire devant les moines scandalisés. Et comme Hilaire s'inclinait en disant : « J'ai cru bien faire », il lui ferma la bouche :

— Je vous interdis à toujours, mon fils, de descendre dans la conscience de vos frères. Priez, bêchez la terre et attendez l'heure de la mort.

Devant le Christ de Caffieri, frère Jude, pendant ce temps, accomplit dans sa cellule la punition acceptée pour le mouvement d'humeur ; et de ses yeux, devant l'adorable effigie, coulaient des larmes intarissables. Il pleurait sur lui-même, sur le calme délicieux à tout jamais perdu, sur son âme où depuis l'avertissement de frère Hilaire, le doute, pour la première fois était entré.

***

D'abord sa piété grandit et le danger ne lui apparut point. Ayant estimé injustes les reproches d'Hilaire, il se rassura encore par la plus stricte observance de la règle ambrosienne dont il s'appliqua à vivifier en lui le rigoureux esprit. Chaque jour, il s'attardait, pensif, aux versets des vêpres où sont maudites « les idoles d'argent et d'or ouvrées de la main des hommes ». C'était pour se confirmer dans son détachement. N'a-t-il pas renoncé à tout, donné, détruit tout derrière lui, au point que s'il voulait retourner au monde, il y serait un

mendiant méprisé? Et cela est bien qui le laisse sans regret et l'apaise.

Il est vrai, les tableaux, les statues, témoignages encore frémissants du passé, il les avait jadis animés par son imagination, par son goût érudit de la précieuse débauche des siècles libertins ou cyniques, païens ou discuteurs ; il leur avait donné une part si grande de ses jours réprouvés qu'en ce temps-là, morts ils vivaient en lui, jouissaient encore, riant, niant, exaltant la beauté charnelle.

Mais voici que le psalmiste les a condamnés. Jude sait bien maintenant que les bouches sont vaines et les yeux vides des tableaux et des statues. Ainsi que les artistes qui les façonnèrent ou les imaginèrent, ils sont des poids tombant dans l'abîme. Jude sans regret, se détourne de ces souvenirs, frais visages, sourires railleurs, signés par le scepticisme et la sensualité. Il répète avec confiance : « *Similes illis fiant qui faciunt ea, et omnes qui confidunt in eis...* »

Comment serait-il en effet pareil à ceux qui ont dressé ces idoles, à tous ceux qui s'y confient, puisqu'il les méprise aujourd'hui?

D'une voix assurée, rejetant ces morts, il affirme sa vie sanctifiée : « *Sed nos qui vivimus... ex hoc nunc et usque in sæculum.* »

« Certes, songeait-il aux heures de libre méditation, mon Christ est d'autre sorte. Il n'infirme pas mon détachement de toutes choses, puisqu'il m'y a conduit. Et s'il l'a pu faire, c'est à cause de mon mépris de la forme et de la chair. Peu m'importent, aujourd'hui, les trois initiales de la signature, les moisissures d'or sur le bronze uni. Je ne sais plus qui l'a fondu, ciselé, pour qui, ni dans quel temps ! Quelles puérilités dans ma cellule nue ! Non, j'aime seulement son visage mieux éloquent, plus miséricordieux qu'aucun autre. Par lui, Seigneur, je vois mieux votre face, je comprends mieux que vous m'aimez ! Mais je quitterais s'il le fallait votre effigie pour les réalités de votre cœur. »

Jude le disait... Pourquoi ne le prouvait-il pas en se séparant de l'image trop chère? Quelle facile et tentante mortification ! Oui, il fallait se détacher de cela encore. Si peu auprès du reste !...

Une nuit d'hiver, Jude se résolut. Après matines, regagnant sa cellule, il tenait une petite lanterne à la main ; la neige oblique avait jeté un tapis doux sur les dalles du cloître qu'il fallait traverser ; le moine ardent ne la sentit pas à ses pieds nus. Des paroles d'effroi et de salut accompagnaient encore ses pas pressés... *Filii hominum, usquequo gravi corde? Utquid diligitis vanitatem et quæritis mendacium?*

Certes, ce n'était pas « une œuvre de vanité et de mensonge », le crucifix qu'enrichissait de reflets l'âme projetée de la lampe. Jude ne s'arrêta pas à contempler la petite figure qui illuminait de son humble splendeur la couverture du maigre lit. Il la prit par les pieds sans la baiser, sans la voir, comme un objet usuel et méprisable ; il sortit dans la nuit mate et sourde, et marcha à grands pas à travers le jardin, vers la chambre de dom Théobald.

Il courait... il buta. Ses mains en avant prévinrent sa chute et les pieds pointus de l'Homme-Dieu gravèrent sa paume. Le sang coula et la douleur fut assez vive pour qu'un peu de sueur lui mouillât le front. Il dit : « Jésus ! » et se réjouit, et son regard attendri chercha la main de bronze où les doigts à demi repliés abritaient des trous cruels ; il sourit au visage épineux du divin patient, et puisqu'il était à genoux, il voulut prier. Mais son cœur sans parole n'exprima que des larmes. Alors il sentit que cette nuit-là, il n'aurait pas tout le courage. Demain, certes, il donnerait son trésor au Prieur ; mais il suffisait maintenant qu'il s'en fût séparé, et dans la neige, sous la racine saillante d'un cyprès où sa sandale s'était prise tout à l'heure, il l'enfouit. C'était assez ; il n'en pouvait pas davantage ; il tremblait devant l'irrévocable.

Maintenant, il est enfermé dans sa chambre étroite et nue, au sol de carreaux usés, aux murs, au plafond de plâtre ; un escabeau, une table de bois rude meublent pauvrement la cellule devant une lucarne sans style. Ah ! que cela est triste et nul ! Jude est seul, son doux compagnon est au pied de l'arbre, et si tremblant dans le silence, il appelle les saints de Dieu et le témoignage des anges, il se sent entouré d'obscurs ricanements. Son lit est trop dur, il a froid ; il est tenté. Il se souvient du luxe qui est « une idée au delà du besoin ».

Comme il est pauvre ! Maintenant il n'a plus de luxe ; tout

l'or du monde il l'a perdu dans l'heure qui s'achève. Il a froid.

Jadis ses pieds foulaient des tapis, son corps s'enveloppait d'étoffes moelleuses, des serviteurs veillaient à son repos, et tout, s'il ouvrait les yeux, était harmonie et beauté. Il a quitté cette joie facile, d'abord sans en rien regretter, à la suggestion irrésistible du plus simple et du moins coûteux de tant d'objets dont son choix avait rempli sa maison. Quoi? Tant de biens réels sacrifiés pour un rêve ! Ah ! comme Jude a froid !

Pourtant d'autres hivers ont glacé la campagne pisane. Naguère, Jean Dérois, novice et moins endurci, méprisait le frisson douloureux de sa chair, et il louait Dieu parce que son corps expiait doucement sur cette terre la volupté d'autres frissons. Qu'y a-t-il donc d'affreux dans cette nuit? La solitude. Oh ! l'horreur d'une nuit sans même un rêve ! sans un mensonge où s'attache l'espérance, sans une idole !

La chair de Jude grumelle et ses poils se hérissent. Il a compris. Cette petite pièce de bronze à laquelle s'attarda quelques heures à peine un artiste mondain, avec moins de soins peut-être et d'amour qu'à la toilette d'or d'une courtisane, c'était cela qu'il adorait. Une idole ! C'était une idole ! Pour cette vérité contre laquelle il se débattait depuis longtemps ; ah ! frère Hilaire, comme Jude croit vous haïr ! Une idole, c'était vrai, il adore une idole. Ce croyant a forfait comme un païen ! Hilaire, dom Théobald, Anselme, le vieil Anthime et le petit frère Honoré, et tous les moines de Saint-Léonard, il les voit comme des Moïses de salut, étendant leurs bras en haut du mont, tandis qu'avec le peuple juif il adore dans la plaine un monstre d'or. Quelle bêtise alors de n'avoir pas joui de tous les biens de la jeunesse ! Il ne lutte plus. Il sait que son Christ est matière, sa raison l'affirme ; mais il a des sens qui trahissent (peut-être à cause de ce froid qui vraiment le mate et le brise). Il passe ses mains glcaées sur tout son corps et son corps est plus froid que ses mains. Il hésite s'il n'est pas mort et prêtre sacrilège ! déjà damné. Pourtant il ne doute pas. Il est l'esclave d'une autre certitude absurde : il sent que son Christ est divin comme une hostie.

Blasphème !...

Et il rit ! il rit de sa sottise de tout à l'heure ! Qu'allait-il

faire? Porter son Dieu ineffable au Prieur, s'en démunir à jamais, et pour plaire à un jardinier imbécile ! Il est debout déjà, la face rouge, les membres gourds, secoué, grelottant, et il va d'un pas chancelant... La neige qui a recommencé de tomber lui fait au visage et aux mains des piqûres. La nuit est noire, sauf ces mouches blanches qui voltigent, étincellent et l'aveuglent. Où est le Christ si cher? Il ne sait plus. Tant de cyprès pointent dans l'air grésillant et les racines sont ensevelies. Il est comme un enfant égaré, il pleure, il tend les bras, il va crier... Il trouve !... Accroupi, il écarte pieusement le linceul plus blanc que celui des femmes de Béthanie ; ses doigts ont touché le métal, il lui donne un baiser farouche, il cache son Jésus dans sa robe comme un hostiaire. Il s'élance maintenant ; il bondit ; la porte s'ouvre sous le poids de tout son corps heurté. Il entre. Il n'est plus seul. Sa cellule s'emplit de tiédeur et de parfums !

III

Les novices aux yeux candides qui ignorent la vie, les jeunes profès qui descendent en méditant des sérénités de la métaphysique jusqu'à l'eau pure de leur âme sûrement vouée, s'étonnent des regards fulgurants de dom Jude. Ils le vénèrent, parce qu'il fut, pensent-ils, un grand pécheur, mais il les épouvante autant qu'il les attire. Les simples tentations ménagées par Dieu à leur fragilité, orgueil naïf ou grossière concupiscence, sont matées par la cloche régulière ; au vent sonore et impérieux qu'elle souffle, leur front s'incline et la tige souple de leurs reins se ploie. Imaginent-ils les ravages de ce typhon qui siffle et hurle dans la chevelure feuillue du vieil arbre au tronc craquant?

Comment devineraient-ils que Jude a connu l'horreur de cette nuit tragique et sa folie? Quatre ans ont passé. Ce souvenir encore l'épouvante. Désormais il n'aura plus le courage d'affronter le froid de l'âme et l'obsédante solitude.

Mais qui donc l'obligeait à se séparer du Christ ami? Dom

Théobald n'avait-il pas consenti tacitement qu'il le gardât dans sa cellule? Nul caractère d'obligation à l'offrande volontaire, au sacrifice qu'un soir il avait projeté ! Par un zèle plus pressant il se persuada d'abord que la grâce divine ne s'était pas retirée. N'était-il pas un moine édifiant et un prêtre fidèle? Il ne rouvrit pas le débat.

Mais un jour son péché se dressa devant lui : « Tu as marchandé Dieu. Tu manques au vœu de pauvreté. De quel cœur souillé ordonnes-tu chaque jour au Maître de toute pureté de descendre dans le pain sans levain et dans le jus du fruit? Celui-là n'est-il pas un mauvais prêtre, un mauvais moine, qui ayant connu son devoir s'y dérobe? »

Impitoyablement, Jude s'est jugé, mais envers l'accusé le juge a trop de faiblesse pour exercer la sentence.

Il a obtenu de travailler loin de la cellule qu'il fuit. Il y dort seulement, et de très rares heures. C'est l'insomnie qui ripa sous l'arcade ses yeux luisants dans son visage ocreux. Chaque nuit il presse l'idole contre son cœur, et il s'enivre d'une minute incomparable. Ces traits divins et miséricordieux, il les a cherchés avec angoisse, avec désir, sur tous les christs dont les effigies de pierre, de bois ou de métal pendent, exemplaires, dans la salle capitulaire où dans les sombres corridors. Il ne les a pas trouvés. Seul celui-ci qu'il possède, et que sculpta Caffieri, lui apporte à la fois le crime et le pardon.

Souvent, pareil aux solitaires des premiers âges chrétiens, Jude paraît habiter un désert, et ses frères ne sont pas plus pour lui que les bêtes sauvages pour les cénobites de la Thébaïde. Son silence érémitique est sans défaillances. Même aux heures permises, hors les psaumes et la messe, il ne parle pas. Il ne va pas chez le Révérend Prieur revigourer son âme d'une réprimande ou d'un conseil.

D'autres fois, ses yeux semblent tout à coup délivrés d'une taie : il voit le monde; les cordes de son maigre visage détendent ses traits émaciés ; il sourit à frère Hilaire qui l'observe avec inquiétude, peut-être avec remords. Il s'adosse à une colonne ou à un arbre, et il admire les jeux charmants de la lumière sur l'herbe et sur les pierres et les bonds éthérés des oiseaux. Mais cela dure peu. Ses regards bientôt se retournent en dedans de lui ; son menton retombe sur sa poitrine

creuse et il reprend tout seul sa marche à grands pas vers la tombe.

Il ne dort plus jamais. Par ordre du Prieur il doit demeurer sur son lit pendant l'office de la nuit et pour la troisième fois, afin de forcer le repos rebelle, prendre ce soir des doses calculées de narcotique. Mais ses nerfs irrités n'accueillent pas les effets de la drogue bienfaisante ; son cerveau seul est plein des fumées de l'opium.

Or, la douceur du ciel étant profonde, le fiévreux se leva, ouvrit sa porte et respira. La brise ramageait la louange des fleurs. Tant et tant de roses penchées versaient des parfums redoutables au seuil des cabanes ou dans le somptueux alignement des jardins, agrippées aux murs, rampant sur le sol, escaladant les arbres, germant, épanouies, effeuillées ! Des baumes et des muscs émanaient des cassolettes nocturnes. Les lis, les seringas et les héliotropes ouvraient leurs sachets suffocants. Tout le jour, la forte et lourde odeur avait plané dans l'air brûlant ; voici qu'elle descendait, fine et fraîche, dans les délices de la rosée. Jude, comme les autres biens de la terre, se réjouissait en recevant sa part d'arome.

Et simple, oubliant tout, il voulut mieux entendre un oiseau qui chantait enivré dans le cloître. L'oiseau se tut ; mais Jude l'écoutait au delà de sa voix. A son approche un bruit d'ailes et de fuite jaillit des jasmins du puits. Jude attentif, sous les astres nombreux, s'assit à la margelle. Une vibration immense et composée lui remplissait les yeux, l'oreille et les narines. Comme tout est beau ce soir ! Jamais tant de senteurs, tant de lumières, de musiques !

Tous les frémissements odorants, sonores ou lumineux se mêlent, se croisent, s'échelonnent, se gravissent, parcelles de matières et de rayons, reflets de la lune aride caressant la rumeur des germes expansifs, ondes, degrés vers l'inaccessible, flots de nuages sur le sol ! Il semble que le corps de Jude se fonde en cette impondérable substance, qu'il n'ait plus ni souffrance ni même de pesanteur. Son âme nue se meut à l'aise dans cet élément qui est comme l'âme des choses. Voici dès lors un moine hors du doute. Sa tête au front serein se redresse et se hausse, ses épaules se déploient, ses membres d'heureux fantôme s'étendent libres dans un univers sans

contacts. Il a des sens aigus et multipliés. Il perçoit, il devine, il pénètre !

Un bien-être inconnu glisse entre sa robe et sa peau, et les choses pour lui sont pleines de douceur.

Il pense : « Je suis le rossignol qui clame dans la nuit. »

Il dilate son cœur en cris éperdus qui se mêlent à d'autres... Ce sont les mélopées des psaumes de matines qui s'épandent, tamisées par les grands vitraux en rosaces, et dans le lointain pareilles aux chœurs mystiques de Parsifal. Il admire !

Hors du jardin où s'épanouit l'œuvre de la nature, les bras levés, souriant et marchant, il honore maintenant l'œuvre des hommes. Devant les fresques des Lorenzetti, brûlées et délavées, où se disent encore nettement des appels — et des désirs déjà — vers le parfait réalisé ; devant l'effort pieux de ces Jean-Baptiste préparant les voies du Messie de la couleur et du dessin, il dit tendrement : « Raphaël ! » et ce nom d'ange sonne comme un cantique. Par ses lèvres seulement ouvertes, le nom sublime de Vinci lui coule aussi du cœur comme un parfum.

Il atteste avec une joie reconnaissante : « Par les pierres que nous soulevons, avec nos bras robustes et que nous taillons avec piété, nous t'imitons, ô Créateur ! A coups d'épaule ou de ciseau nous atteignons le but divin, par le travail noblement orgueilleux de nos mains. Saints, saints, les architectes qui ont bâti ce monastère ! et les artisans qui ont enrichi de feuilles corinthiennes la bague des colonnes qui soutient les doux cintres romans ; elles donnent à ce cloître ancien la grâce d'une margelle pour un puits plongeant dans l'eau du ciel lumineux et profond. »

Jude caresse leurs fuseaux renflés comme des ventres ; il bénit les pierres, chaudes encore des baisers du jour et en qui furent enfantées de si belles formes.

Son ivresse le mène à l'orée d'un escalier de dentelle... Les degrés, les balustres découpés en rinceaux et en fleurons virent et grimpent autour du noyau élancé comme un lierre jusqu'au faîte de la haute salle capitulaire, tout proche de l'église. Par cent marches coupées de deux repos à logettes, Jude s'élève d'abord à la voûte courant du cloître, et il la bénit à cause de sa clef en feuillages, de la douelle du voussoir ornée de cros-

settes et de peintures ; il la dépasse. Il atteint au tympan du péristyle et jusque en face de l'acrotère qui porte la statue admirable d'une Vierge antique à la gerbe et à la serpe, jadis une Cérès. Il monte, infatigable, riant aux mascarons et aux gargouilles ; par bonds, par vols, dirait-on, le voici parvenu au niveau du campanile qu'il gagne sans vertige par une passerelle audacieuse. Il y pénètre, et par les abat-sons il regarde au-dessous de lui. Au sommet de la colline, San-Leonardo se dresse et s'étend comme une acropole. Ses plans lisibles marquent ce qu'il fut : un haut lieu de force et de prière.

La clôture rigoureuse est une des règles les plus strictes des Ambrosiens. Seuls les petits frères lais, qui sont les serviteurs du couvent, ont licence de regarder par une lucarne la route que gravissent le pèlerin attendu et le voyageur suspect. Jude s'égarera-t-il sur la terre interdite?

Il se recueille. La lassitude de ses membres est grande. Le sommeil peut-être le prend. Forcera-t-il de se lever ses paupières alourdies? Il n'a jamais désobéi. La tentation depuis une heure bourdonne et bute à ses parois ; s'il clôt la bouche et les yeux, la bête agaçante s'assoupira dans les ténèbres et le silence...

Mais voici que dans le grand calme nocturne, un lourd balancement émeut le campanile. La langue du battant s'agite dans la gueule énorme. Ah ! pour quels mots terribles et sacrés hésite-t-elle ainsi? Au vent qu'elle fait, Jude frissonne. Il tremble auprès de la rude cloche qui depuis dix ans a scandé sa vie. Collé de tout son être à la muraille de la petite chambre, il courbe la nuque, et comme le mouvement muet encore se répète et s'élargit, il attend la clameur en tremblant. Elle tinte, et le son d'abord est douloureux ; elle se lamente sur le sommeil et les heures perdues de la nuit, elle verse dans le vent tiède le reproche des Oliviers : « Priez et veillez. »

Il te plaît, cloche, de discipliner des moines sédentaires et de leur infliger dans ces murs carrés, les rigueurs d'une règle angulaire ; par ta sévérité tu les brises et les dénudes ; ton vent glacial tue les révoltes de leur chair ; par toi leur âme est plus claire, et plus pure, plus belle !

L'air est divisé, fendu par les fracas comme des couches de schiste et d'ardoise par des coups de mine, et des voix

glissent au loin sur ces pentes unies ; du fond de l'hypogée de cuivre des morts appellent les vivants :

« Nous supplions des profondeurs !... »

Jude est pris, soulevé, emporté dans le tourbillon des bruits. Tandis que le bronze hurle et souffle, siffle et hue, une sorte de joie tragique et fulgurante l'environne et le gagne. Les notes complémentaires de l'ut grave ruissellent du grand bassin et s'égouttent en carillons. Jude se sent une partie heureuse de l'ensemble harmonique ; sa gorge se déchire en cris modulés : « O cloche, je connais enfin ton allégresse. C'est parce que tu es belle que tu chantes, et c'est la beauté que disent tes branles ! »

La cloche s'est tue, mais les orgues intérieures soufflent encore et leur bourdon généreux est plus fort que celui de la panse formidable. Il s'élève, il s'étend, il augmente, jusqu'au moment qu'un craquement brise le cœur retentissant. Jude s'affaisse.

Il est sur le dos, le crâne au sol dur, et les bras en croix. Ses yeux encore sont ouverts. Il voit.

Sa jeunesse, ses beaux voyages, sa demeure enrichie, ses livres pleins de rêve,! Plus rien n'est imparfait ni indécent ; tout est beau, tout l'absout... Puis tout s'éloigne et disparaît derrière un rideau somptueux, tissé d'argent pur et de rayons... Plus rien que des rayons qui jaillissent et divergent des aisselles et du cou d'un petit Christ de bronze que tachent des moisissures d'or.

***

Quand dom Théobald visita dans sa cellule Jude qu'on venait de porter sur son lit, la main du malade désigna le Christ de Caffieri qui reposait sur la table de bois :

— Mon père, — dit-il, — prenez ceci.

Allégé d'un fardeau trop pesant, tout son corps délié se détendit et il fondit dans le sommeil.

Avertis qu'ils eussent à prier pour dom Jude, les moines songeaient à l'étrange figure de ce tard venu qui du monde avait apporté parmi eux une flamme mystérieuse. Voici qu'il en était aujourd'hui consumé. Le feu sombre avait brûlé le

cœur et les entrailles de ce taciturne sans rien trahir de la terrible chaleur. Remords, ardent amour, sainteté ou folie? A quels brasiers avait-il tenté d'échapper cette nuit, le moribond qui avait cherché la fraîcheur du campanile, et pour atteindre la cloche de Parentucelli avait gravi l'escalier interdit?

Dom Adéodat qui fut un grand médecin et guérit beaucoup d'hommes avant de concevoir l'héroïque et généreux égoïsme, a révélé à Jude que le mal qui le ronge lui laissera désormais peu de temps. Jude a souri. Jamais une telle paix n'embellit son visage. Il sait la marche de la mort, la nature des souffrances et leur durée. Dans la redoutable partie qu'il risque en face de Dieu, croit-il donc jouer à coup sûr? Tant de saints ont connu la terreur de mourir !...

Jude va mourir et il sourit. Hilaire le sait, et il tremble ; il aime maintenant Jude plus qu'aucun autre de ses frères, et de toutes ses forces il prie. Et il tremble. Qu'est devenue l'idole?

Ce matin Jude a demandé au frère Adéodat un peu d'aide contre la souffrance. Non qu'il ne l'accepte pas ; elle ennoblit, il consent qu'elle le prenne par la main et le conduise par de rudes chemins, mais les plus courts, mais les plus sûrs, vers « le lieu si beau » dont la cloche lui a parlé. S'il a souhaité qu'un stupéfiant engourdît la féconde douleur, à présent qu'il a dit adieu à ses frères, obtenu le pardon, écouté les prières et reçu dans les sueurs les sacrements de l'agonie, c'est qu'il veut pour une heure et déjà n'être qu'une âme et se montrer.

Frère Hilaire, plein d'angoisse, attend l'instant fixé pour pénétrer dans la cellule de Jude qui l'a fait prévenir. Jamais il ne fut à ce point bouleversé par une émotion terrestre depuis le jour qu'il quitta les siens pour le monastère.

Jude est étendu sur le dos, les mains réunies sur sa poitrine, comme un mort. Il parle doucement, sa voix est tamisée par l'inquiétude. Il craint de briser le frêle organe avant d'avoir achevé. Il veut parler.

Il est seul avec Hilaire, debout devant lui. Il le regarde,... Hilaire qui lui dit un jour, il y a longtemps la terrible parole. Il le regarde tendrement ; il songe qu'il lui doit aujourd'hui la grande paix de sa mort. Il parle : jadis le pécheur, Jean

Dérois, avait préféré à toutes les autres, les voluptés spirituelles ; Jude le pénitent, suivit sans souffrances la stricte règle du couvent, sainte et rude, mais où tant d'heures étaient distribuées au recueillement, à l'adoration, à l'étude et aux joies intérieures. Insouciant des mets, du vêtement, et de la dalle de silence, il matait sans peines sa chair insensible. Il trouvait une douceur excessive à sa vie renoncée, il « dormait dans la plaine » aux pieds du Christ de Caffieri.

Et comme Hilaire a froncé les sourcils :

Devant Lui, un jour, dom Jude a supplié qu'une tempête l'enlevât, il a crié son goût du sacrifice; il a offert ses pieds, ses mains, son côté et son front, afin qu'ils fussent à leur tour percés et saignants ; et il a été exaucé !

— J'ai été exaucé, car vous êtes venu, Hilaire, qui m'avez accusé de garder à la beauté terrestre un attachement...

— Était-ce faux?

— C'était vrai, frère Hilaire, c'était vrai, puisque cette idole que vous aviez dénoncée j'ai inutilement tenté de m'en séparer, qu'elle tenait à moi par mille liens que je croyais avoir dénoués ou rompus un à un. C'était vrai, c'était vrai ! J'aimais la beauté des choses, l'herbe vivace que vous vouliez arracher de mon cœur · elle était indéracinable ! Ah ! j'ai souffert à l'égal de mon espérance ! j'ai tremblé de froid, de peur, de solitude. J'ai mordu dans le désespoir, et je suis resté béant, mes mâchoires âcres écartées par l'horreur et par le dégoût. Je me suis cru égaré parmi les moines, esclave révolté du siècle et sans vocation, maudit ! Tout ceci me paraissait haïssable pour le mauvais prêtre qui ne se renonçait pas, pour le mauvais pauvre qui cachait un trésor ! Et j'ai pensé rompre la clôture, retourner au monde, puisque j'étais damné !... Ainsi, mon frère, j'ai gravi les pentes les plus rudes et les plus misérables. Maintenant, j'entrevois le sommet, la lumière rayonne derrière le cône d'ombre qu'il me reste à gravir ; priez pour que j'atteigne à la splendeur nue.

Hilaire cherchait le regard du moribond ; il dit durement :

— Qu'avez-vous fait de l'idole?

— Je l'ai chérie, et davantage encore ! Cet amour a été ma brûlante torture. Je l'ai chérie comme étant dans ses formes

petites et parfaites la dernière image qui me restât de la beauté bien-aimée.

— J'avais deviné cela !

Il y a de l'horreur dans ce cri que pousse Hilaire, mais aussi de la joie, une joie victorieuse. Il tremblait de s'être trompé. Il avait vu juste. Maintenant il se loue de sa clairvoyance.

Mais Jude :

— J'ai cru que hors l'*idole* rien n'était ici que foi sans nuances, qu'elle était la seule chaleur vivante dans une mort glaciale, car Dieu voulut qu'en ce temps je n'osasse point regarder autour de moi. Alors, je serrais mon Christ sur ma poitrine.

— Un crime ! — clama Hilaire. — Je vous dois encore cette vérité, dom Jude, puisque vous m'avez fait venir. Nous ne vivons que pour la beauté spirituelle. Si notre couvent est humble et petit, Dieu est grand. Il devait suffire à vos goûts magnifiques.

Et les yeux baissés, il répéta :

— Un crime !

— Frère Hilaire, une erreur seulement. Maintenant j'en suis guéri. J'aurais dû tout écouter, tout voir : le rythme de nos chants, les sculptures de nos murailles, et tout comprendre, et me réjouir ! Notre couvent est vaste et somptueux, je m'en refusais tout hors le carré misérable de ma tombe; mais voici que Dieu m'a tout rendu, tout donné, et j'ai tout reçu car je sais que c'est Lui que j'aime dans les choses. Le Révérend Prieur est venu et je lui ai remis le Christ doré, non par une soumission que jamais Dieu n'a demandée, mais pour suspendre à ses autels, maintenant que l'épreuve est finie, l'instrument noble de mon supplice.

— Qu'il soit loué puisque tu renonces à l'idole que tu adorais !

— Parce que j'en ai d'autres !... Désormais il n'est qu'une parcelle du trésor d'idoles que je possède ! Dans tout ce qui brille, chauffe ou brûle, un soir se révéla pour moi ce Dieu que la nature proclame. Chers astres, éclairant la pâleur du jardin.

Jude s'égarait en un délire heureux ; il redescendit vers Hilaire :

— La beauté c'est la forme de Dieu. Tu ignores comme il est

doux de la chercher. Ce désir sacré était en moi. C'est Lui qui m'a conduit ici ! O le soir qu'il me fut rendu !

Hilaire ne permet pas que défaille la vertu de son orthodoxie. Il appelle à son secours les raisons de saint Ambroise. Dieu n'a pas de forme étant infini et puisque en même temps qu'il contient la multitude des mondes, il consent à tenir tout entier dans une parcelle de l'Hostie.

Et Jude :

— Toutes les formes sont des hosties !

Et il ajoute :

— Des idoles !... sans elles, Dieu serait pour nous comme s'Il n'existait pas.

— Je sers l'esprit, je méprise les formes.

— Trente-trois ans Jésus les anima de sa divinité. Elles sont admirables. Admirer, n'est-ce pas le chemin de l'amour?

Hilaire se signant gronda :

— C'est un blasphème.

Mais Jude continuait sa prière :

— Afin d'admirer l'homme, vous l'avez fait à votre image, et vous l'avez aimé jusqu'à la mort !... Oh ! la nuit où me fut révélé cela, belle nuit du jardin, du cloître et du campanile ! Nuit où rayonnaient, embaumaient et chantaient des hymnes, les astres, les plantes, les graviers, les pierres qu'entassa l'artifice ancien des hommes ! Tout priait, mes bras tendus, les statues érigées, la cloche glorieuse, les bêtes qui rampaient, humbles, au ras du sol... Quelles splendeurs, mon frère, aux anneaux des couleuvres !

— Il n'est pas de beauté dans les aspects du vice !

— Il en est jusque-là ! Notre père Augustin l'a dit. La sainteté c'est de la découvrir parmi les gangues. Nous sommes venus ici, vous et moi, pour la chercher de plus en plus, de mieux en mieux, comme des fiancés anxieux. Sa trace que je quêtais ardemment comme un chien pantelant et joyeux, je la perdis par la grâce du Maître que j'avais imploré ! Mais je n'ai pas connu le désastreux repos. Avant que je contemple ta face, ô Seigneur ! Seigneur, que j'aime les idoles prochaines ! Elles sont ta pitié pour ma faiblesse !

Et comme Hilaire terrifié recule jusqu'à la porte et songe à s'enfuir :

— Et toi aussi, Hilaire, et toi aussi tu les adores !

Pourquoi Hilaire se résiste-t-il? Pourquoi ne cherche-t-il pas, en se retirant, l'ombre abritée du corridor et la fraîcheur encensée de la chapelle? Qu'attend-il de ce dément, de ce Manichéen? Quelle force est en ce doigt tendu qui l'accuse à son tour et le désigne, en ces yeux calmes où nulle fièvre ne se connaît plus, ces yeux où le sourire est effrayant parce qu'on ne le comprend pas? Concevrait-on une telle paix, un pareil enjouement, aux pupilles d'un montagnard qui, sa corde d'attache brisée, dévalerait sur la pente unie d'un gouffre?...

— Toi aussi, tu les adores, Hilaire, les idoles bien-aimées.

La cellule est sombre ; Jude est accoudé sur le dur traversin, la petite fenêtre éclaire de sa lueur carrée un seul côté du visage ; une toile grossière ne couvre qu'à demi les poils de la poitrine creuse, une main sans chair s'agrippe à la laine brune, l'autre poursuit de son index le front d'Hilaire qui se dérobe. Et cela qui pourrait être terrible, est doux ineffablement. Une bonté sereine emplit l'étroite pièce ; il semble qu'elle en reculera les murs.

Hilaire est sans répliques quand la voix du mourant chante presque et répète : « Les idoles bien-aimées ! »

Un cantique commence où les paroles ne sont rien, où c'est le vent suave d'une musique insituée qui palpite, ébranle, et fait couler des larmes.

— Comme tu les aimes, frère Hilaire, les splendeurs qu'un chaleureux soleil a dorées comme des pains ! l'encens de ton église, et son calme, ce sont tes idoles et tu y crois. Tu crois aux paroles de notre liturgie ; tu crois aux mots, aux mots ingénus ou pompeux qui implorent ou rendent grâce, au grand orgue de nos voix qui souffle dans la nuit. Sans eux, sans eux, tu n'adorerais pas, et ce sont tes idoles ! Pauvre petit frère, que ferais-tu si ces idoles complaisantes t'abandonnaient? Que ferais-tu, muet, sourd et seul dans le désert morne de ton âme? O rayon du ciboire, cheveux de Madeleine, doux objets de prière et d'adoration !...

Hilaire tombe à genoux en tremblant. Ces paroles, il ne les a pas comprises. Elles lui semblent d'un réprouvé. Ses lèvres

n'osent point obéir à son cœur et prier pour dom Jude dont l'âme est maintenant jugée...

***

Dom Jude est mort. Nul sanglot ne secoue les corps endurcis de ses frères ; les visages sont austères et calmes sous les capuces bruns. Après le *requiem* sur le sépulcre ouvert, et selon la règle amène de saint Ambroise, le chœur des moines dit : « Réjouissons-nous » au voyageur parti vers la Ville Céleste. « Ayez pitié ! » proteste Hilaire. Il est resté le dernier avec le Révérend Prieur dans la cellule où le doute le retient. Dom Théobald referme sur eux la porte :

— Nous avons, dès notre jeunesse, abdiqué la beauté que le Créateur répandit sur le monde ; c'est un renoncement provisoire, car nous l'attendons et l'espérons en Lui. Celui-ci, avant de nous rejoindre l'avait connue, goûtée ; c'est elle qui l'avait conduit ici. Or il est vrai qu'elle est divine, et l'effort qu'il tentait contre elle devait l'en rapprocher davantage ; elle ne pouvait pas l'abandonner. Maintenant il l'a rejointe dans la plénitude. Son cœur était soumis, je vous le dis, mais enivré. Le beau tourment que fut le sien ! Si vous l'aimez, réjouissez-vous avec vos frères.

Dom Théobald tira de sa robe le Christ de Caffieri et l'étendit sur la poitrine sans souffle de Jude.

— Jésus, il fut le bois douloureux de ta croix.

Hilaire, le cercueil clos et l'office dit, poussa sa bêche en chantant « Alleluia ». Il trouvait à l'herbe fraîche et à la terre soulevée une couleur et un parfum délicieux et vénérable.

LOUIS ARTUS

LE DILETTANTISME DE GUILLAUME II

Montaigne, dans ses considérations sur Cicéron, dit : « C'est une espèce de moquerie et d'injure de vouloir faire valoir un homme par des qualités mesadvenantes à son rang,... comme qui louerait un roi d'être bon peintre ou bon architecte. »

L'empereur allemand, qui n'a pas lu Montaigne, ne croit pas que ces sortes de qualités lui soient mésavenantes, et que personne les puisse juger ridicules : il se flatte d'être peintre, architecte, musicien ! Or, il se trouve que son individualité se révèle dans ses dessins bien mieux que dans ses discours et dans ses actions. Il se dévoile — avec une franchise qu'il ne saurait soupçonner lui-même — dans le mystérieux tracé de sa main cherchant à l'improviste à exprimer sa pensée. On voit tomber les voiles que tend autour de lui sa rhétorique officielle. Nous pénétrons dans une intimité qu'aucune dissimulation ni aucun décor ne pourront escamoter, parce que certains gestes, comme le mouvement de la main chez l'artiste, échappent à tout mensonge et à tout artifice.

Dans les dessins de Guillaume II on trouve, avec une prodigieuse naïveté d'expression, le secret de je ne sais quoi d'impitoyable qui glace et qui effraie. La maladresse, qui se livre tout entière dans l'enfantillage de son procédé et de ses allégories, tout d'abord désarme. On serait tenté de sourire, de s'amuser, puis de passer. Mais au dernier moment quelque chose d'hostile et de sec frappe et offense. On se remet à feuilleter ces pages d'écolier et bientôt on les prend davan-

tage au sérieux. Alors se révèle un état d'âme, une involontaire confession de tendances redoutables. Examinons ces indices avec soin et puisons à la source même, c'est-à-dire dans un grand album, édité sans doute par ses propres soins, et qui contient, avec les principales œuvres du souverain, celles qu'il a inspirées. Il est intitulé : *Der Kaiser und die Kunst.* (*L'Empereur et l'Art.*) Chaque fois qu'il reçoit un artiste, Guillaume II s'empresse de lui offrir ce gros volume. J'ignore l'effet que ce catalogue laudatif a pu produire sur l'esprit des étrangers qui le recevaient des mains impériales ; mais j'imagine qu'ils ont dû être déconcertés en parcourant ce recueil de dessins d'écolier, de niaiseries et de pauvres plagiats pompeusement commentés et présentés comme l'œuvre d'une inspiration supérieure.

Mais c'est l'homme que nous cherchons dans le dessinateur. Nous avons chance de le trouver, car ses dessins sont presque toujours spontanés, produits d'une inspiration subite, par conséquent sincères. Pour travailler, l'impérial artiste ne s'installe pas dans un atelier, entouré d'un matériel perfectionné, ainsi que font tant d'amateurs. Ce personnage à cent costumes divers ne s'est pas fait un costume d'artiste. Arrive-t-il dans un château, il saisit le premier papier à lettre qui dans un cabinet de travail lui tombe sous la main. Assiste-t-il à quelque réunion, il retourne le menu du dîner pour y tracer des croquis, parfois un dessin fort compliqué. Pendant l'entr'acte d'un concert, il crayonne des scènes sur le dos d'un programme pour appuyer une démonstration. Presque toutes ses pages portent la marque d'une improvisation : cela nous rendrait indulgent, si l'empereur s'était plu simplement à « croquer » des intimités, des objets familiers, arbres, maisons, quelque chien favori accroupi près de l'âtre ou la figure amusante d'un convive.

Mais nous cherchons en vain le moindre goût pour l'observation directe, un amour quelconque pour la nature. Il ne la regarde jamais, ne s'en soucie point. Il a la hantise constante d'une allégorie ou d'une vision d'avenir. Il aborde toujours des sujets dont l'ampleur conviendrait à de grandes fresques et réclamerait la main d'un maître et un mur de cathédrale. Guillaume II en vérité n'a peur de rien. Il s'attaque à toutes

les branches de l'art, il ne recule devant aucun problème ni devant aucune difficulté. Pourquoi donc ne serait-il pas à la fois orfèvre, céramiste, peintre de batailles, décorateur, architecte? Pourquoi ne serait-il pas aussi héraldiste, peintre de marine et costumier? N'est-il pas tout en tout et, selon la définition de Dieu par Spinoza, « la quintessence de tous pouvoirs et de tous effets » ?

Il nous stupéfie par l'infinie variété de ses conceptions. Voici une plaquette allégorique pour ses noces d'argent : un ange enchaîne de guirlandes les deux portraits des augustes époux. A la page suivante on découvre un rendu d'architecte fort propre et dont la correction professionnelle nous révèle la main complaisante d'un modeste collaborateur ; c'est la tour de l'église du Saint-Sauveur à Jérusalem qu'il fit édifier à ses frais, car il se croit le protecteur des chrétiens en Orient depuis son voyage en Terre Sainte. L'église est romane : Guillaume II a une prédilection pour ce style qu'il voudrait rénover pour en devenir le Charlemagne. C'est signé : *Wilhelm, architecte, 4/VII, 1893.* On voit qu'il veut plaisanter, jouer à l'amateur, mais il serait bien fâché si quelqu'un s'avisait de ne le point prendre au sérieux.

Ensuite vient un projet de monument funéraire pour la comtesse Alvensleben. C'est une réminiscence du tombeau d'Héloïse et Abélard au Père-Lachaise, qui est, je crois, de Viollet-le-Duc. L'empereur l'a exécuté la veille de Noël 1900.

Mais voici à présent un grand sujet de guerre. Le 12 décembre 1895, l'empereur avait été invité à dîner au mess du 1er régiment de la garde à pied. Pendant le repas, on le vit tout occupé d'un grand travail. Il avait retourné le menu du dîner et il dessinait la bataille de Saint-Privat, sans doute avec un air de spontanéité enjouée, en bon garçon qui improvise devant les camarades. Mais on le sent fort bien documenté au moyen d'études préalables et muni d'une connaissance parfaite de l'aspect général des lieux. Qu'on me permette de dire qu'il a voulu ce soir-là « épater » ses officiers. Le croquis est à la fois enfantin et exact. On y voit un curieux mouvement de troupes à l'attaque. Les villages sont en feu, le ciel est rempli d'obus. Au fond une rangée de peupliers prolonge l'ordonnance des masses alignées. Des cadavres sont cou-

chés dans des poses de pantins désarticulés. On lit, au dos du dessin : « Esquisse pour un tableau que je destine aux vieux messieurs du régiment. W. »

On tourne une page. Le peintre d'histoire devient ornemaniste. Voici une coupe de style « Louis XVI allemand », si j'ose m'exprimer ainsi. C'est un premier prix qu'il a exécuté pour ses régates de Kiel. Dans ses palais, parmi mille horreurs où la laideur rivalise avec la prétention, il a d'admirables spécimens de l'art français dont il pouvait s'inspirer : il a préféré copier un ornement de poêle de faïence.

Sur une autre page, il révèle sa compétence dans le dessin héraldique. Il a un redoutable ancêtre, l'électeur Frédéric II dit : « Dent de Fer » *(Eisenzahn)* — un beau nom pour un barbare. Il l'évoque par une suite de croquis où, en marge, tous les détails du vêtement, la couleur et même la qualité du drap sont indiqués avec la même minutie que ceux donnés par Napoléon Ier pour son sacre à Notre-Dame. Il compose, pour les échevins des villes, pour les syndics et les bourgmestres, des insignes pompeux, des médailles, des chaînes, des colliers compliqués, dont il puise les motifs dans les grands cachets de cire des documents du XVIe siècle qui, dans les archives de l'État, pendent entre deux feuillets de parchemin parmi les rubans de soie et les lanières de cuir.

Ce pieux protestant a même dessiné pour l'abbaye de Drubeck une crosse d'abbesse romane. Naturellement, il n'a pas été sans consulter des artistes, spécialistes en ces matières, qui lui ont fourni sans doute des croquis. Il a discuté avec eux. Une fois, il leur a même fait un discours :

« Un vrai artiste, leur a-t-il dit, doit avoir horreur de la réclame. Il doit repousser ces moyens factices et immoraux qui font employer la flûte des agioteurs et la trompette des crieurs de foire pour se faire valoir. Un véritable artiste n'a besoin ni de ces parrains bruyants ni de la presse. Il arrive à la renommée sans le secours de ces moyens trompeurs, par la voie saine et naturelle de cette loi de justice qui ne laisse dans l'ombre définitive aucun mérite. »

Propos qui durent mortifier la presse et faire sourire les artistes, qui savent avec quel art leur « très haut, très puissant et très gracieux » confrère use pour lui-même de la réclame.

Mais après la crosse d'abbesse, voici des dessins pour le théâtre, un décor pour *les Burgraves*, un intérieur du château impérial de Nuremberg. L'empereur y a accumulé tant de panoplies, tant de draperies et de peaux de bêtes, qu'on se croirait dans cet endroit particulièrement laid, encombré et inesthétique qu'on appelle un riche atelier de peinture, où des tapis de prière sont accrochés au plafond et où des guitares voisinent avec des bassinoires. L'empereur s'est inspiré de l'art de décor qui sévissait dans les opéras du XIXe siècle, d'un lourd à peu près, à gros effets et à prétention historique. Comme il n'a que d'imparfaites notions de perspective, il a fait danser le mobilier des burgraves sous la menace incessante d'un effondrement des grosses poutres.

Je passe sous silence le fameux dessin dont l'envoi à tous les chefs d'États étonna jadis l'Europe : *le Péril jaune*, et qui porte, écrit de la main de l'empereur, cet appel d'une ironie cruelle : « *Peuples d'Europe ! Gardez vos biens les plus sacrés !...* » J'ai seulement remarqué en passant que la France y était au premier plan à côté de l'Allemagne et que l'Angleterre se trouvait la dernière du groupe. Mais c'est daté 1895 !

Au moment où il affirmait « que l'avenir de l'Allemagne était sur la mer », Guillaume II s'improvisa peintre de marine. Il peignit un grand tableau à l'huile, une bataille navale qui se trouve à la galerie Ravene à Berlin. Sans doute, il fut aidé dans cette tâche par un professionnel discret, et le Kaiser fait courir son pinceau inspiré sur une préparation fort avancée. Dans les gros nuages de fumée qui sortent des gueules des canons, les coups de pinceaux sont trop maladroits pour un peintre et trop savants pour un dilettante — ce qui est la vraie marque de la copie.

Un copiste, et qui travaille dans une intention où l'art n'a rien à voir, voilà ce que représente comme artiste l'empereur Guillaume. Il ignore cette passion si pure et si sereine qui est la recherche désintéressée du beau. Vainement il s'initie à tous les métiers artistiques; il essaie de faire croire qu'il veut faire asseoir l'art à la droite de son trône. Vainement les courtisans de sa renommée remplissent cet album de tous commentaires sur le remarquable sens esthétique de l'activité impériale. L'art n'est pour lui qu'un moyen de réclame et de

propagande. Il usurpe toutes les fonctions artistiques, pour les dominer et leur faire porter armes comme les factionnaires qui se tiennent dans les guérites de son château. Mais que leur a-t-il inspiré? Que leur a-t-il commandé?

Ce que Guillaume II a inspiré n'est même pas germanique. La Germanie a derrière elle un art dont il serait par trop niais de contester la valeur. Il était robuste au moyen âge, imaginatif, d'une naïveté d'expression et d'une habileté de métier souvent fort respectable. Or, si l'on passe en revue les monuments et toutes les œuvres créés sous le protectorat de l'empereur, on ne trouvera qu'incohérence, ignorance élémentaire des premiers principes de la beauté ou simplement de l'opportunité et de l'harmonie.

Il a profané le vieux Strasbourg, d'un si beau caractère « Vieille Allemagne avant Napoléon », et il y a bâti on ne sait quoi, sans lien avec l'Alsace, sans lien avec l'Allemagne et seulement accablant par sa laideur et sa suffisance provocatrice. Voilà un souverain qui a eu l'ambition d'arracher un pays conquis aux influences latines qui étaient belles, et qui, au lieu de lui rendre son caractère national, l'en éloigne pour le doter de laideurs où il ne retrouve ni son passé germanique ni son passé latin! Les résultats de l'influence impériale dans ces provinces sont tout un réquisitoire contre le maître maladroit, qui ne sait pas restituer au vaincu ce qui est le charme de sa personnalité intangible.

Puisque nous en sommes à l'architecture, tournons encore les pages de ce grand livre des œuvres artistiques de l'empereur allemand. Toute une suite de projets de monuments sont annotés de sa main. Il ne se contente pas d'exercer son contrôle sur les créations faites en Prusse et dans les pays annexés, il s'introduit chez ses confédérés et vassaux. Il critique et corrige.

Sur le projet de l'Hôtel des Postes de Carlsruhe, il écrit : *Sehr schön*, car il ne veut pas décourager un effort du gouvernement badois. Mais avec de larges traits en X il efface des façades entières, sabre à coups de plume les plans, présentés par déférence à son auguste jugement, et émet en marge des observations si justes qu'on serait tenté d'abord d'admirer tant de compétence! Mais les termes techniques qu'il emploie trahissent l'artifice. Le Kaiser a mandé près de lui un archi-

tecte qui avait été le concurrent malheureux de l'auteur du projet ; il l'a fait causer. Le concurrent, enchanté de trouver une occasion de revanche, a relevé tous les défauts du plan couronné. L'empereur l'a écouté, le crayon à la main... Et c'est ainsi qu'il s'est acquis de nouveaux droits au titre d'architecte qu'il s'est donné.

La découverte, par les fouilles de la Saalbourg, des assises d'un camp romain fut pour l'empereur un coup de fortune. Avec le concours de l'illustre Mommsen, il entreprit la reconstitution du camp. Il ne s'agissait, d'ailleurs, que de relever des bâtiments très simples ; mais tout l'empire fut tenu au courant des travaux. L'achèvement en fut célébré par une solennité extraordinaire. Des figurants déguisés en Romains animèrent ces pauvres restes rendus à une vie factice. Les tribunes étaient pleines du plus beau monde international : on avait ajouté à ces fêtes un circuit d'automobiles, pour ne pas perdre de vue les affaires. Toute la presse parla de l'œuvre archéologique de Sa Majesté avec un tel luxe de détails que le Forum tout entier eût-il été découvert sous le Campo Vaccino, les Romains n'en auraient pas fait plus de bruit.

Un nombre considérable d'églises et de palais se sont élevés du sol durant le règne du *Pacifique* et sous son inspiration. Le style roman y domine ; tout ce qui est copie servile du passé est bien, tout ce qui est apport nouveau ou désir personnel de l'empereur est manqué, outré, ou tout au moins déplacé. J'ai examiné avec soin ces inspirations impériales avec un de nos plus éminents architectes. Nous avons été amenés, sans aucun parti pris, à condamner comme contraire aux lois élémentaires de l'art la plupart de ces édifices, bâtis depuis la mort de Guillaume Ier.

Une œuvre, très importante d'ailleurs, fait exception, et demeurera sans doute comme la plus réussie de toutes celles qui furent élevées sous l'inspiration et pendant le règne de Guillaume II : c'est la reconstitution du château fort des Habsbourg, la Hoh-Königsburg en Alsace. Les querelles des savants se sont usées pendant longtemps contre ces murailles ; quand il s'agit de reconstruire, les gazettes s'emplirent de controverses aigres-douces ou violentes. On pouvait en effet attaquer l'opportunité de la restauration, comme on avait

discuté la réédification du campanile de Venise. Mais une fois le principe admis, il faut reconnaître que c'est une des œuvres d'érudition les plus considérables qui existent. La grandeur de son plan et de son ordonnance si ample à la fois et si enchevêtrée, la précision et la rudesse barbare de ses détails évoquent, avec une parfaite exactitude, la vie féodale et les mœurs des seigneurs, nichés comme des vautours dans l'épais labyrinthe de leur ceinture de granit.

D'Alsace étaient venues les protestations les plus émues contre le relèvement de ces belles ruines auxquelles tant de souvenirs pieux s'attachaient et qui reposaient dans leur paysage de forêt avec une si calme et si poétique majesté. La manie de tout réédifier est propre à l'empereur. Il est inaccessible à ce que Bernardin de Saint-Pierre appelle « le plaisir des ruines ». Il avait déjà abîmé le romantisme légendaire du château de Heidelberg, cette résidence fameuse des Pfalzgraves du Rhin, détruite par Mélac, en relevant le corps de logis et en le décorant d'un or trop neuf. Des archéologues de l'Université de Heidelberg avaient trouvé une inscription qu'ils eussent aimé voir gravée comme un blâme éternel au flanc de cette résurrection : *Destruendo aedificat*, il détruit en édifiant.

En apprenant la décision prise au sujet de la Hoh-Königsburg, je m'étais associé aux regrets des Alsaciens qui déploraient cet attentat à leur cher passé. Au lendemain de l'inauguration par l'empereur et l'architecte Gebhardt, j'allai juger sur place cette immense reconstitution. On me raconta la fête de la veille.

Guillaume II était venu sous une pluie battante, il avait parcouru tout ce vaste enclos qui est proprement une ville entière ; et tous ses mots et gestes, tous ses calembours et toutes ses boutades étaient encore présents à l'esprit des respectueux majordomes qui me guidèrent. Il s'était arrêté aux inscriptions que les habitants, puis les visiteurs à travers des siècles, avaient tracées dans les restes des vieux murs. Dans l'escalier en colimaçon d'une tour, il avait plaisanté sur des initiales « *S T* » suivies de « *Wilhelm* » :

« Vous voyez, s'était-il écrié avec son rire bruyant, en Alsace ils me proclament déjà Saint ! »

Dans les chemins de ronde, dans les annexes, dans les communs, la ferme et le moulin, serrés entre les murailles de cours étranglées, il avait admiré la science qui avait présidé à l'étude de ces agencements et il avait dit :

« Vous voyez qu'en cas de guerre, avec des précautions, de l'ordre et de l'économie, on pouvait résister des années avec une garnison de six mille hommes et en vivant sur soi-même dans un château cerné. »

Mis en face des cuisines, à la vue de cette immense cheminée qui s'ouvrait sur le ciel, à travers la nuit des murailles, il avait pris son air bourgeois qu'il sait si bien prendre, — peut-être parce qu'il en est un « manqué », disait le duc de F..., et il avait dit avec une grande conviction :

— Eh bien, quand je viendrai ici avec ma femme, je l'enverrai faire son marché à Colmar. Nous accrocherons dans la cheminée des oies et des jambons pour notre provision d'hiver et nous ferons cuire notre pain tous les samedis...

Des sous-officiers déguisés en lansquenets faisaient la haie au passage de Sa Majesté. Dans les pièces des « Seigneuries », les Suisses et les hallebardiers gardaient les issues, et cet appareil théâtral était bien pitoyable à côté de la farouche réalité de ce passé tout en fer et pierre, si magnifique dans sa sobriété et dans son effet redoutable ; il ne pouvait que diminuer et rendre suspecte une œuvre qui dans sa fruste écorce, dans sa terrible et juste conception de défense contre le péril, pouvait se passer de cette mascarade. Guillaume était fatalement retombé dans l'artifice de son impériale puérilité. Il est toujours l'empereur *des bonnes intentions et des accomplissements inachevés*, ainsi que le nommait un de ses ministres.

Guillaume II ne s'est pas contenté de couvrir l'empire de ses créations, avec une accablante préférence pour les pays annexés ; il s'est fait le commis d'exportation de son art « national » aux pays étrangers. La France même, la France surtout, eût été, si elle avait voulu, l'objet de cette sollicitude, et les statues des grands Allemands se fussent élevées sur nos carrefours comme par enchantement. Mais, au grand dépit de l'empereur, la France ne voulut point des présents des Danaens, même pas du *Beethoven* dont une

volonté berlinoise avait essayé de doter Paris et pour lequel elle réclamait un emplacement au rond-point de la Muette, à Passy. Par contre, l'Amérique, la Norvège, l'Italie ont reçu des cadeaux, pour la gloire et le profit de l'Allemagne et de son maître, véritables réclames commerciales comme celles qu'on établit le long d'une voie de chemin de fer. Les intéressés n'étaient point consultés au préalable ; on les mettait devant le fait accompli et il fallait bien alors se confondre en remerciements.

Donner à Rome un monument consacré à Goethe était, parmi toutes les généreuses intentions qu'eut l'empereur à l'égard de ses voisins, une des plus acceptables. L'auteur d'*Iphigénie* et des *Élégies romaines* aima et comprit l'antiquité, et l'on sait que dans le cœur du « conseiller grand-ducal » de Weimar persista le nostalgique amour de la terre italienne. Mais l'empereur ne se contenta pas d'avoir eu l'idée ; il conçut et dirigea l'exécution. Et c'est un monument énorme, qui a coûté fort cher, assurément, mais qui ne donne aucun lustre au jardin Borghèse à l'entrée duquel il est édifié. Celui qui le regarde croit entendre un appel impérieux de trompettes, sortant de ce tas de marbre si berlinois dans ce parc si latin : « Demandez partout la grande Allemagne, la puissante Allemagne, qui nourrit la pensée et les arts de l'Univers ! » J'oserai dire que c'est une sculpture en *chromo*. Elle est suave comme un article de bazar en albâtre, lourde de germanismes, sans expression et surtout sans émotion. Il eût fallu faire chanter cette âme de la vieille Allemagne qui s'était éclairée un instant de la divine lumière romaine. Il eût fallu nous représenter Goethe voyageant en Italie, vêtu de sa grande houppelande de toile, coiffé d'un vaste chapeau, un carton sous le bras et un bâton dans la main, herborisant, ou bien vautré sur l'herbe près des grands bœufs blancs, parmi les ruines du Latran.

Or, le Goethe du monument porte un bel habit de ville et sa perruque des beaux jours ; il a l'air niaisement inspiré d'un poète en biscuit d'étalage. Il est debout sur un chapiteau sans style qui semble un support de lampe. Aux pieds du poète se tient, à gauche, on ne sait quelle ribaude demi-nue, qui a l'air de sortir d'une taverne. Aux côtés de cette maritorne,

voici Lothar le vieux joueur de harpe. Ce serait donc cette Mignon, cette enfant adorable, nimbée de mélancolie et de gracilité latine, cette figure si chaste et si touchante qui émut nos jeunes années et qui nous entraînait dans les doux pays des cyprès et des jardins miraculeux? Voilà donc ce qu'elle est devenue depuis Wilhelm Meister ! Le matérialisme jouisseur de l'Allemagne nouvelle a perdu le souvenir de la noble et si grave inspiration, pleine de dignité, de langueur et de pudeur exquise. A la droite du monument, c'est Iphigénie. La même vulgarité, la même incompréhension de la Grèce et de sa tradition a transformé cette héroïne de Goethe en une imposante bourgeoise allemande. C'est la belle charcutière vêtue de draperie, une Germania toujours, pour tableaux vivants, un déguisement qui choque quiconque a jamais reçu au visage le moindre souffle de la divine Hellas.

Tout cela fut conçu, voulu par l'empereur après une longue période d'études, de réflexions, d'examens minutieux. Car il s'agissait, n'est-ce pas, d'éblouir l'Italie, de frapper d'admiration la *Roma æterna*, berceau de l'art et de toutes les gloires créatrices depuis deux mille ans... Et voilà encore une intention manquée, une réclame avortée...

Dans les dernières années, particulièrement néfastes pour les arts, l'éclosion spontanée du cubisme et d'autres tendances, semblait menacer en Allemagne — et encore ailleurs — tout ce qui était demeuré debout de sa robuste raison esthétique d'autrefois. L'art architectural affectait le cyclopéen et retournait résolument à l'âge des cavernes. Il s'agissait de rompre avec la civilisation et son héritage millénaire, de déconcerter le bon public, de l'assommer, de le terrasser. C'était la plus frénétique expression de ce mot qui, en Allemagne, court de bouche en bouche : *Kraft ! Urkraft !*

Guillaume II fut entraîné malgré lui. Il sacrifia ses goûts personnels, si incertains d'ailleurs, flottant au petit bonheur, en « bordées déséquilibrées », depuis le byzantin jusqu'aux rives fleuries du Rococo. Il sentait qu'il ne dominait plus son art national et qu'il devait suivre, sans l'avouer jamais, une impulsion mystérieuse qui dépassait la volonté des hommes et dont en vérité on ne saurait trouver l'origine...

Mais l'étranger voyageant en Allemagne ne pouvait s'y trom-

per. Une forme d'art se dressait redoutable. C'était cela le mouvement précurseur qui annonçait, même dans le domaine pacifique de l'art, un déluge mondial. Le Kaiser céda devant cette force satanique, la même qui, sous une autre forme, ou une autre espèce, devait bientôt lui imposer la guerre.

Guillaume II, dès lors, inaugura l'invraisemblable et mit sa signature sur les pages de ce nouveau Titanisme. Les « tours » de Bismarck, les colonnes commémoratives, les monuments dits « de Délivrance », ne sont plus des œuvres avec lesquelles on puisse vivre ; ce sont des montagnes dressées comme des pierres druidiques. Parfois de vagues humanités, sculptures de proportions monstrueuses, s'y profilent, des géants à peine dégrossis de vingt mètres de hauteur, des créatures de l'époque préhistorique, des animaux de l'Apocalypse.

L'empereur, tout en protestant *in petto*, tout en gardant sa prédilection pour ses guirlandes, ses chevaliers fignolés et ses allégories de lieu commun, s'accommoda de ces colosses de pierre, symboles écrasants de puissance invincible, dressés de plus en plus haut, comme une menace en face de l'étranger. Sur les collines, les pieds écartés, les poings sur le bouclier, le bonhomme de granit, le Sur-Germain, aux mâchoires immenses, au front bas et aux regards cruels ou vides, faisait le guet et dominait de sa silhouette formidable les petites villes si paisibles d'autrefois.

L'année d'avant la guerre, dans mon dernier voyage d'études, je vis parfois, le soir, de longs nuages pourpres s'allonger derrière ces monstres dans le ciel crépusculaire ; le paysan, le bûcheron qui revenaient des champs et des bois, entendaient des vols de corbeaux croasser autour de ces cimes barbares, par-dessus les fumées des usines qui crachaient leurs déchets et répandaient leur suie sur les toits des maisons.

C'était la fin de la beauté, et la fin de la paix.

Il ne comprenait plus. Il subissait les temps nouveaux.

Mais voici, qu'en tournant les dernières feuilles du fameux album, nous rencontrons un document qui dévoile mieux que tout le reste le mystère psychologique de Guillaume II. J'ai cru pouvoir affirmer tout à l'heure que l'enfantillage de ses moyens, que la niaiserie de sa manie allégorique cachaient

des indices redoutables, qui se préciseraient et grandiraient jusqu'à éclairer l'énigme vivante qu'il représente aujourd'hui. L'information erre au hasard en cette heure tragique, en quête de nouvelles rares, sur cet homme dont on annonce tantôt l'agonie, tantôt la présence le même jour en Belgique et en Serbie, sur ce fantôme le plus photographié du monde. Sur le Kaiser on ne sait plus rien de précis, en dehors des quelques discours savamment composés et dont on peut dire : « Dieu a donné à l'homme une langue pour déguiser sa pensée. » On voudrait pouvoir soulever la calotte de ce crâne, saisir sur le vif la pensée, intime, profonde.

Eh bien ! tournez avec moi les dernières pages de ses œuvres ; il s'y est livré à notre jugement.

C'est d'abord un projet de monument funèbre pour les morts de la garde prussienne en 1870. Un héros noir, raidi dans une pose de génie sinistre, est appuyé sur un bouclier. Il est allongé, mystique, sèchement tracé. Il a des intentions de grandeur et de domination. C'est un guerrier funèbre et étiré, figure bizarre sans sexe précis, avec un visage de tête de mort, artificiel, triste sans douleur, équivoque. Est-ce un ironique, est-ce un muet persifleur de la mort héroïque? On n'en sait rien. Mais on a assez l'impression qu'il est Lucifer, et ce Lucifer tracé par une main inexpérimentée, déguisé en chevalier, se dresse sur un autel rococo où s'incrustent des médaillons Louis XVI. Où donc est l'émotion qu'un pareil sujet devait inspirer au *Kriegsherr*, à l'artiste *Imperator*?

Voici enfin une allégorie, sur deux panneaux ; elle s'appelle : *Pax*. Un homme vêtu d'airain, au visage figé de « mort vivant », est debout devant un portail roman. Notre regard plonge par la porte entr'ouverte ; il aperçoit des gens qui font des gestes de justiciers. Ils semblent avoir condamné à mort un ennemi agenouillé. Et puis, c'est un chaos inextricable, des jambes, des membres coupés et des bras levés. On soupçonne des cadavres enchevêtrés dans l'horreur.

Et on lit : *Pax* !... Mais cet homme vêtu d'airain est-il l'ange de la paix, ou celui de l'extermination?

L'autre panneau représente une porte de prison romaine, bardée de fers, garnie de clous énormes et d'anneaux pesants auxquels sans doute on enchaînera les réfractaires à la Paix.

Des lions gardent cette porte hostile, des lions horribles sur qui la double malédiction est tombée de la maladresse impériale et du barbarisme archaïque ; à leurs pieds des aigles piétinés, écrasés dans la poussière ; sous un rouleau compresseur, des animaux aplatis gisent avec des ailes de chauve-souris. Un malaise immense sort comme une fumée de soufre de ce sinistre enfantillage. Au bas, ces mots écrits de la propre main impériale :

Deutschland Protectorin des Friedens (L'Allemagne protectrice de la Paix), et : *Niemand zuliebe, Niemand zuleide*, ce qui veut dire : « La Paix pour l'amour de personne ni pour la peine de personne. »

Ainsi donc c'est cela la paix impériale. Pas une fleur, pas une gerbe de blé, nul indice de ce que la Paix représente pour le premier venu, je veux dire la confiance, l'ordre dans la liberté et dans la sécurité.

Jamais aucun Latin, même le plus féroce des Latins, n'eût pu concevoir une *Pax* pareille, faite de fer, de sang et de massacre. Un Latin eût évoqué un symbole rassurant, quelque image de billet de banque où le laboureur se serait appuyé, sa faucille à la main, sur une meule de foin, ou bien un génie, couronné de fleurs, tenant un ciseau ou une palette...

Ainsi, par l'examen de l'œuvre « artistique » de Guillaume II, en considérant le choix des sujets, et les signes révélateurs que donne la spontanéité du geste, nous avons pénétré dans une intimité que nul factionnaire, nul cérémonial ne gardait, et peut-être avons-nous jeté quelque lumière sur le mystère de l'âme de Guillaume II, empereur et roi.

FERDINAND BAC

LA GUERRE

ET LE

RÔLE DES FEMMES

Depuis le début de la guerre les campagnes revendicatrices des sociétés féministes ont été presque totalement suspendues. Mais si les militants se taisaient, c'est que les paroles leur étaient devenues inutiles. Les faits parlaient pour eux : le bouleversement subit de la civilisation réalisait sur un large plan l'égalité sociale des femmes avec les hommes, et prouvait ainsi qu'elle n'était point une utopie. Ces conquêtes provisoires suscitèrent des polémiques, des enquêtes de presse, où des voix illustres mêlées à des avis obscurs prophétisèrent, dictèrent le rôle des « femmes de demain ». Pourront-elles, voudront-elles, devront-elles garder leur place nouvelle dans l'activité publique? En seront-elles rejetées ou y renonceront-elles volontairement? Comment contribueront-elles demain à la résurrection de la patrie? voilà ce que nous voudrions rechercher ici.

*
* *

Pour en bien juger, il nous faut d'abord indiquer l'apport des femmes à l'œuvre de guerre.

Je ne veux que mentionner les femmes héroïques qui se rencontrèrent, face à l'ennemi, sur toutes les routes de l'invasion. Il s'en trouva, à travers les pires dangers, pour tous les exploits qu'on eût naguère appelés virils : ouvrières continuant leur métier, fermières défendant le bien familial, ambulancières sauvant les blessés, fonctionnaires gardant leur poste ; et certaines relevèrent, en des postes masculins désertés, des titulaires qui n'avaient point été toujours appelés ailleurs par le devoir. Les citations à l'ordre du jour ont laissé en marge des noms féminins qui s'y enchâssent, un grand nombre d'héroïsmes plus obscurs.

Mais les autres femmes n'apparurent d'abord qu'en leur fonction traditionnelle : l'exercice de la charité. Infirmières, tricoteuses, couseuses, distributrices de nourriture et de vêtements, assistantes des combattants, de leurs femmes et de leurs petits, elles le devinrent toutes instantanément et nul ne songea à refuser leur concours dans ce domaine qui depuis les siècles des siècles leur appartenait.

Cependant la vie économique du pays était profondément atteinte par l'enrôlement aux armées de millions de travailleurs, par la cessation des rapports avec les nations ennemies, pourvoyeuses de quantité de matières, par la difficulté de communiquer avec les autres, alors que les besoins de la guerre ajoutaient aux besoins habituels. La même situation se révéla chez tous les belligérants. On se trouvait devant l'obligation de produire plus que jamais avec des moyens considérablement réduits. A tout prix, il fallait remplacer les travailleurs manquants : on fit appel aux femmes.

Aux premiers jours d'août 1914, le Gouvernement français, en la personne de M. René Viviani, alors président du Conseil, invitait, par un manifeste, fermières et paysannes à garantir la culture des terres et l'élevage du bétail. Mais les exhortations à l'adresse des femmes étaient superflues. Partout où leur propre décision suffit à leur investiture, elles s'improvisèrent aussitôt remplaçantes des absents dans les tâches pour lesquelles elles semblaient le moins préparées et dont les difficultés se trouvaient accrues. Il y a eu, il y a toujours des commerçantes de toutes sortes, des moissonneuses, des laboureuses, des perruquières, des courtières, des vétérinaires, des

notaires, des usinières, que sais-je encore, ayant pris résolument la place du mari ou du père mobilisé.

On vit moins promptement des femmes dans les emplois où leur accession dépendait de quelque autorité administrative. La routine prolongea plus ou moins les hésitations. On recueillit d'abord les retraités hors d'âge et l'on accueillit les adolescents avant l'âge. Je me rappelle un matin de mobilisation où les tramways en nombre avare transportaient des voyageurs jusque sur leurs tampons. Une panne fatale en retenait un. Un bon vieux receveur qui, en son beau temps, n'avait connu que les omnibus, véhicules simples à l'humeur égale, et un chauffeur blanc-bec, dressé Dieu sait où, s'agitaient autour de la mystérieuse machine, tâtaient, tapaient les roues, les essieux, toute la ferraille extérieure.

— C'est la charrue ! — s'écria l'un tout à coup.

Ils se précipitèrent dans la voiture, bousculèrent les voyageurs, leur soulevèrent au nez, en ouvrant une trappe, un nuage de poussière.

— Non, ce n'est pas la charrue !

Ils retournèrent au dehors chercher encore et revinrent au dedans.

— Si, c'est la charrue !

Puis ils recommencèrent, jusqu'à ce que le tramway suivant vint pousser la voiture éclopée sur une voie de garage.

Tant que dura le manège, un aiguilleur, apprenti quoique décrépit, regardait. Je l'entendis grogner :

— Et dire qu'on veut mettre des femmes ! Ce serait du joli!

Quelques jours après, les compagnies, en effet, « mirent » des femmes. Pour une fois elles avaient eu moins à redouter les protestations de leur personnel que le mécontentement du public.

En maint autre domaine, la révolution fut plus lente.

Lorsque la regrettée madame Dieulafoy, fidèle à la campagne qu'elle avait entreprise l'année précédente, proposa au pouvoir militaire des remplaçantes pour les services auxiliaires de l'armée, on lui répondit qu'on avait assez d'hommes pour suffire à tout. Les syndicats métallurgistes, tout affaiblis qu'ils étaient, firent avec succès obstruction à l'entrée des femmes dans les usines.

On comptait sans la cruauté et la durée de la lutte.

L'armée anglaise eut la première ses volontaires en jupe. Mais de longs mois coulèrent avant que la France possédât un ministre de la Guerre assez compréhensif et énergique pour imposer le concours féminin dans les services militaires. Dirons-nous qu'il est maintenant accepté dans toute la mesure où le préconisait le général Gallieni? Non, sans doute. Cependant le nombre des infirmières, cuisinières, comptables, secrétaires, dessinatrices de l'armée va toujours croissant; les femmes médecins, les automobilistes, les aviatrices sont moins aisément accueillies ; on n'a noté qu'une seule médecin auxiliaire dans les hôpitaux du front et qu'une seule médecin-chef à l'intérieur [1]. Cette liste s'allongera, on peut le présumer ; et déjà on annonce qu'un nouvel et important hôpital militaire permanent sera confié à une femme. Ajoutons que beaucoup de « docteures » n'ont cessé de se dévouer dans les ambulances de la Croix-Rouge.

En somme, depuis deux ans, partout, dans l'agriculture, le commerce, l'industrie, l'enseignement, — où de très nombreuses écoles primaires et maints lycées de garçons virent des femmes, des jeunes filles occuper des chaires laissées vides par les maîtres —, dans les administrations privées et publiques (des femmes, des jeunes filles parfois exercent les fonctions de maire, sauf la signature), le concours féminin est de plus en plus largement utilisé en des postes naguère occupés par des hommes. Il en est de même chez les autres belligérants et plus que partout, assure-t-on, en Allemagne.

Mais la part des femmes à la défense nationale ne s'est pas bornée à cette aide matérielle, si importante pourtant, et sans laquelle la prolongation de la lutte eût été impossible. La France leur a dû en majeure partie ce « moral » qui s'est imposé à l'admiration des neutres.

De tout temps le contagieux découragement de celles qui souffrent si cruellement de la guerre sans en partager les entraînements fut pour chacune des nations en conflit un danger redoutable. Jamais il n'aurait pu sembler autant à

1. Madame le docteur Girard Mangin dans l'Est, et Madame le docteur Thys-Monod à Lyon.

craindre qu'en ce choc formidable. Pour la première fois, l'armée en guerre c'est, chez nous surtout, toute la nation. Mais, sans doute parce que, pour la première fois, les femmes participent en masse à l'effort actif, elles portent leurs longues angoisses et leurs irrémédiables douleurs avec une patience, une force, une élévation incomparables. Et c'est par là que, moralement aussi, le pays a pu « tenir ».

Nous ne saurions nous plaindre que l'effet de ce double concours soit méconnu. Le concert de louanges qui s'est formé autour des premières manifestations de ce qu'on peut appeler le service des femmes à la patrie est allé s'amplifiant. Il faudrait plusieurs volumes pour reproduire les éloges dont la presse et les pouvoirs publics ont couronné les mérites féminins. Les tribunes de la Chambre et du Sénat en ont plusieurs fois retenti. Comme l'histoire enregistra le zèle des Finlandaises et des Norvégiennes lorsque leur pays s'émancipa, elle gardera le souvenir du rôle des Françaises d'aujourd'hui dans la défense de la France. En Angleterre, en Russie, en Italie, en Belgique, au Portugal, aux Balkans, dans les colonies des Alliés, — chez nos ennemis aussi, il faut le reconnaître, — et chez les neutres qui ont assisté les belligérants, partout l'activité des femmes a forcé l'approbation du monde. Les pages actuelles, en s'ajoutant à celles qu'ont écrites, surtout déjà depuis vingt ans, aux heures de guerre ou de paix, les pays où le féminisme est plus avancé que chez nous, prouvent à nouveau, et d'une manière éclatante, la valeur de la collaboration féminine à la vie des nations.

*
* *

Mais en quoi, demande-t-on, l'honneur de la conduite des femmes depuis la guerre revient-il au féminisme? Parmi les milliers qui se sont prodiguées, combien accepteraient l'épithète de féministes? L'amour de la patrie, inné au cœur humain, le dévouement, inné au cœur de la femme, ne suffisaient-ils point à la pousser partout où l'on avait besoin d'elle?

Ces sentiments naturels suffisaient, certes, pour donner aux

femmes le désir de se rendre utiles. Mais si elles ont possédé les capacités et rencontré les facilités nécessaires pour réaliser leur désir, c'est, peut-être, que les sociétés modernes avaient ressenti l'effet d'un siècle et quart de propagande féministe et que l'évolution vers l'égalité sociale des sexes était en cours ; c'est qu'un progrès sensible s'était accompli dans la condition féminine.

Qu'elles se disent ou non féministes, les femmes ont bénéficié de ce progrès. Et l'on craint peu de se tromper en notant qu'elles ont d'autant plus efficacement « servi » qu'elles l'ont suivi davantage. S'il y eut des abstentions ou des défaillances, elles se sont presque toujours produites là où règne encore la tradition de l'oisiveté féminine; parmi les privilégiées du sort, quelques-unes, et des moins atteintes par la crise, auront laissé passer les années de guerre sans faire un geste pour le prochain ; d'autres, il est vrai, ont montré au service des blessés, des orphelins, de toutes les victimes de cette guerre un dévouement que la longueur et la dureté de l'épreuve n'ont point lassé.

Quant aux travailleuses de toutes classes, vouées, selon le cœur du féminisme, à de sérieuses tâches libres ou professionnelles, habituées par avance aux responsabilités et au labeur régulier, elles ont été parmi les vaillantes ouvrières de l'œuvre de salut. Elles ne se seraient point comptées en aussi grand nombre si, depuis 1787, des précurseurs n'avaient cessé de répandre l'évangile féministe et déterminé d'importantes réformes dans les lois et dans les mœurs.

On n'en douterait guère si la doctrine du féminisme, son programme et les premières réalisations de celui-ci étaient plus exactement connus. La doctrine féministe est la démonstration de ces principes, que les hommes et les femmes naissant égaux devant la nature, la société doit les traiter en égaux, leur accorder les mêmes droits, leur imposer les mêmes devoirs ; que le bonheur des individus, le bien public et la grandeur des nations sont à ce prix. Cette théorie, vieille comme la civilisation, et qui, depuis Platon, a trouvé toujours au long des siècles des philosophes pour la soutenir, n'a suscité des apôtres pour entreprendre son application qu'à la Révolution française. Philosophes et apôtres, avouons-le, ne furent point tous

exempts d'erreurs et, comme il arrive d'ordinaire, les plus scabreux furent les plus entendus. Certains ont nui cruellement à une cause déjà par elle-même féconde en malentendus, car, attaquant profondément les idées acquises et l'ordre établi, elle déchaînait les passions de l'esprit de routine et de l'intérêt personnel.

Le grand congrès du *Conseil national des Femmes françaises* (1912), a mis définitivement en lumière ce qu'étaient les féministes, ce qu'elles voulaient, ce qu'elles pouvaient. On se souvient peut-être de la surprise du public parisien en présence de cette manifestation d'une semaine, patronnée par le président de la République et trois grands ministères. Sur l'estrade des assemblées, autour de la présidente du Conseil national madame Jules Siegfried, auprès de lady Aberdeen, alors vice-reine d'Irlande, et d'étrangères de marque, maints rubans rouges de la Légion d'honneur signalaient de longues et admirables carrières féminines. Et toute une brillante jeunesse intellectuelle escortait les doyennes.

On était loin des timides vœux que d'obscures et anonymes pétitionnaires, qui signaient « Javotte » et « les Femmes du Tiers », adressèrent à Louis XVI en 1787, le suppliant de donner aux femmes des métiers et des écoles, afin qu'un gagne-pain les préservât de « tomber dans les abîmes du vice » et que, mieux instruites, elles devinssent des mères « plus raisonnables » ; et aussi de l'intransigeance des Olympe de Gouges proclamant les *Droits de la Femme et de la Citoyenne.* A ce congrès les revendications des femmes apparurent coordonnées, mises au point, poursuivies avec prudence et méthode, appuyées par une éclatante démonstration de l'usage qui pourrait être fait des libertés nouvelles. Sans attendre de les posséder toutes et saisissant ce qu'on leur en octroyait, les membres des deux cents sociétés fédérées qui constituaient le *Conseil* s'étaient mises à l'œuvre. Si elles réclamaient l'égalité entre les femmes et les hommes dans tout le domaine social, par l'éducation physique, morale et intellectuelle ; dans le travail ; dans le mariage pour leur personne, leurs biens et leurs enfants ; dans le gouvernement de l'État, c'était seulement pour mieux travailler au perfectionnement de l'éducation, des conditions du travail, à l'harmonie de la famille, au progrès des insti-

tutions publiques. A ce qu'elles avaient fait avec des moyens limités, on jugea de ce qui pourrait être, lorsque le relèvement total de la culture et du droit féminins permettrait à toutes les femmes l'épanouissement de leur personnalité et de leur action. On s'inclina devant l'axiome qui était devenu comme la devise du féminisme français : les femmes réclament leurs droits comme le seul moyen de remplir tous leurs devoirs.

En même temps qu'il révélait ce premier essor de l'émancipation féminine, le congrès établissait le bilan des réformes qui l'avaient favorisé. On put voir en chacune l'aboutissant des campagnes commencées à la Révolution et constater qu'aux jours mêmes où la cause demeurait en proie à la moquerie publique, elle agissait sur les destinées du monde.

En France, le premier exaucé fut un des vœux de Javotte. Les femmes eurent des écoles, et de ce don tous les autres devaient découler. Détail étrange : le second Empire, qui s'appliquait à étouffer toute propagande en faveur des droits des femmes, leur accorda d'un coup une réforme capitale. Tandis qu'il n'existait encore pour les filles qu'un enseignement primaire restreint, Napoléon III permit aux femmes l'entrée de la Faculté de médecine, sur la demande de M. Wurtz, doyen de la Faculté, présentée par M. Victor Duruy, ministre de l'Instruction publique (1868). Elles n'obtinrent que l'année suivante le droit de se présenter au baccalauréat. Et il fallut attendre pour d'autres conquêtes que fût organisé en 1880 l'enseignement secondaire féminin.

On connaît les progrès qui depuis se succédèrent : ouverture de nouvelles professions libérales, comme la médecine et le barreau, de nouveaux emplois, de nouveaux métiers ; toute la série des réformes législatives concernant le travail : droit de vote aux élections consulaires, électorat et éligibilité aux conseils des prud'hommes, l'importante loi de 1907 libérant de l'autorité maritale le salaire de l'épouse ; puis les récentes lois d'assistance et de protection aux mères et aux enfants, comme la recherche de la paternité ; l'admission des femmes dans les grands conseils et dans les commissions administratives ; le droit au témoignage civil, tout un remaniement du code dont je ne puis énumérer le détail. Lorsque la guerre

éclata, la question du droit municipal et départemental des femmes allait être discutée à la Chambre.

Au cours de cette évolution l'âme féminine progressait : elle acquérait, avec la connaissance du mal social, la volonté et l'audace de le combattre. Sa générosité naturelle l'entraînait de l'étroite charité de naguère aux luttes contre les grands fléaux. Et si tant de femmes se sont trouvées prêtes instantanément pour les tâches de guerre, c'est qu'une foule d'entre elles, de toute condition, s'exerçaient depuis longtemps à l'organisation, à l'action, à la discipline, en combattant la misère et l'immoralité avec toutes leurs conséquences, la tuberculose, l'alcoolisme, la prostitution, la dépopulation. Il faut surtout mettre en lumière l'action considérable exercée par la cohorte nombreuse et modeste des institutrices, issues de ce succès initial du féminisme qui dota les filles de l'instruction primaire.

Les bons services sociaux des femmes se montrent d'ailleurs dans les pays qui les ont le plus largement libérées. On ne saurait ignorer qu'elles possèdent les droits politiques complets dans un État européen : la Norvège, et les droits parlementaires en Finlande et en Danemark, dans toute l'Australie, dans onze des états de l'Amérique du Nord, dans trois états canadiens ; les droits municipaux en Angleterre, en Suède, en quelques états américains. Même là où l'action gouvernementale des femmes ne s'exerce que depuis quelques années, l'alcoolisme, la mortalité infantile ont diminué et les conditions générales de l'éducation, de l'assistance, de la prévoyance, de l'hygiène sociale se sont améliorées plus vite et plus largement que partout ailleurs; les témoignages officiels le confirment.

Aussi les féministes n'ont-ils point partagé la surprise du public devant l'effort des femmes pendant la guerre. Ils savaient que des femmes étaient prêtes pour de grandes tâches ; que l'œuvre passée et présente des féministes avait porté déjà des fruits abondants. Le concours improvisé des femmes à la défense nationale a permis une résistance prolongée et la conviction du succès final; si la collaboration féminine avait été d'avance normalement organisée, la France se fût trouvée moins tardivement armée contre ses ennemis.

De telles preuves fortifient la foi des féministes et ils ne doutent point que bientôt tous les yeux ne s'ouvrent aux vérités qu'ils ont proclamées : une société ne saurait vivre sous un régime qui limite arbitrairement l'activité de ses membres et annihile ainsi une partie de ses forces vives ; la crise de la civilisation — dont la guerre est un symptôme aggravant — ne sera résolue que par un concours toujours plus éclairé et plus large des femmes à la production, à la direction générales. La reconstruction de la France dépend de l'emploi qu'elle saura faire des valeurs féminines.

***

Ils savent d'ailleurs qu'ils auront encore à combattre contre le retour de cette opposition, qui, partout où des hommes mal éclairés tiennent les places, fit naguère obstacle à l'expansion féminine ; mais ils croient que les tentatives pour confiner désormais la femme dans le ménage échoueront contre la puissance de la situation qui résultera pour elle de la guerre.

Je ne prétends pas qu'aucune « remplaçante » ne consentira à reprendre son ancien rang, ni que l'espèce des oisives, fort diminuée en ce moment, ne redevienne nombreuse. Beaucoup de femmes sans doute s'estimeront heureuses de redevenir des ménagères et des mondaines. Mais plus ou moins vite elles seront saisies de la nostalgie de l'effort. Le charme de l'action est si prenant qu'il ramène aux plus dures peines ceux qui l'ont subi ou qu'il les laisse en proie aux regrets. Ainsi, la majorité des femmes présentement enrôlées restera sans doute sur la brèche, parce qu'une transformation morale se sera produite en elles et autour d'elles, et que d'inéluctables nécessités s'imposeront aux individus comme à la nation.

On peut prévoir que l'épouse, ayant découvert sa capacité de suffire à ses besoins, se sentira moins humble au foyer, moins disposée à y demeurer sous la protection souvent abusive et plus souvent illusoire du mari ; des mères qui pendant plusieurs années auront détenu par la force des choses l'exercice de la puissance paternelle n'auront-elles point réfléchi à l'injustice qui les prive à l'ordinaire de tous droits sur leurs enfants? Mais le changement capital sera celui du sen-

timent féminin envers le travail, sentiment qui fut jusqu'ici une des causes profondes de l'infériorité des femmes. Naguère, elles ne voyaient dans l'obligation du travail qu'une humiliation et un malheur; des plus misérables aux plus favorisées, le prestige suprême leur semblait d'être « une dame qui ne fait rien ». Tout porte à croire que les travailleuses, exaltées par la glorification publique de leurs mérites, ont enfin compris leur dignité. Nous en voyons constamment des signes.

J'en ai recueilli un, typique, d'une de ces receveuses de tramways dont les vieux ou trop jeunes employés envisageaient avec tant de mépris l'enrôlement. Aujourd'hui l'adaptation entre elles, le métier et le public est complète et certains préfèrent leur service à celui des hommes. Celle à laquelle je pense arrivait à la fin de sa longue et pénible journée, toujours propre, calme et polie. Une place seulement restait à prendre. La jeune femme luttait contre un monsieur qui à toute force voulait être embarqué avec sa compagne. Posément la receveuse le maintenait sur le marchepied : elle ne pouvait pas, ne devait pas manquer au règlement. Il murmura :

— Je vous donnerai un pourboire !

Pour le coup, elle le repoussa et, sonnant le départ :

— Croyez-vous, — dit-elle fièrement, — que les receveuses sont à la mendicité de l'homme !

Pénétrées de la noblesse du travail, les femmes ont pu l'envisager plus lucidement que lorsqu'il les effrayait comme une déchéance. Et, l'heure aidant, elles l'ont reconnu comme un indispensable instrument de sécurité. La gêne où la plupart se sont trouvées à la mobilisation, malgré les secours publics, leur a révélé qu'il est peu sage de se reposer sur le gain, même fructueux, du père ou du mari, puisqu'il peut manquer du jour au lendemain, non seulement en cas de guerre, mais en temps normal, par chômage, maladie ou mort.

Ces découvertes leur ont donné le sentiment de leur droit au travail. Des jeunes filles ont nettement refusé dans des bureaux de remplacer des hommes à des salaires moins élevés, et de nombreuses grèves ont signalé au public la rébellion des ouvrières contre le scandaleux salaire d'appoint. Autant que leur propre intérêt, la pensée de ne point nuire par un abaissement des prix à la situation future des défenseurs de la patrie

qu'elles suppléaient les a certainement inspirées dans cette résistance.

Du reste les idées des travailleurs évoluaient également. Presque tous les syndicats qui s'opposaient d'abord à l'emploi des femmes, les rejetaient de leurs organisations d'apprentissage, de défense, d'assistance et les obligeaient ainsi à accepter n'importe quelle besogne pour n'importe quel prix, se sont aperçus que, désormais, absolument rien ne pourrait empêcher les employeurs d'engager des femmes là où des hommes manqueraient. Acceptant la concurrence féminine devenue inévitable, ils sont intervenus auprès des travailleuses pour les inciter à la juste revendication du salaire égal, sans lequel la concurrence leur deviendrait à eux-mêmes mortelle. Un *Comité intersyndical d'action contre l'exploitation de la femme* dirige et coordonne les efforts communs. C'est là un progrès sur lequel il sera difficile de revenir. Les préventions qui pouvaient rester au plus grand nombre des patrons sur la valeur des services féminins ont été emportées par la durable expérience que la guerre leur a imposée.

Les pouvoirs publics eux aussi ont changé. Ils regardaient les femmes comme des êtres exquis et amusants, mais qu'on ne prend point au sérieux. Que l'on feuillette dans la collection du *Journal officiel* les comptes rendus de la Chambre ou du Sénat, je gage que pas une fois avant la guerre on ne trouvera qu'il soit question des femmes, sans que règne l'esprit gaulois. Or, on voit constamment à présent ce miracle des deux assemblées parlant des femmes sans rire. Par exemple, dans la récente et longue discussion au Sénat de la loi des Pupilles de la Nation, c'est à peine si par deux fois la tradition tenta de ressusciter.

Le 9 juin, M. d'Estournelles de Constant plaidait pour que la loi fixât à un tiers le minimum obligatoire du nombre des femmes dans la commission supérieure de l'Office national des Pupilles :

— Ce n'est pas une gêne que je vous apporte, — disait-il, — c'est le moyen le plus sûr de fortifier votre commission.

Sur quoi l'honorable M. Jénouvrier, féministe zélé pourtant, mais entraîné par l'habitude, s'écria :

— Et un agrément !

Le Sénat ne se dérida point et M. d'Estournelles de Constant reprit :

— Vous êtes trop pénétré de vos convictions pour employer un tel argument. Dites seulement que dans une pareille assemblée, constituée pour réunir une élite de dévouements au pays, il est inadmissible de prétendre se passer de la femme, de la mère, c'est-à-dire du dévouement même...

Le 22 juin, M. d'Estournelles de Constant venait encore d'obtenir un succès à propos de la commission permanente des conseils départementaux ; mais il réclamait que les délégués des sociétés philanthropiques, dont trois femmes, fussent élus par les œuvres et non par le préfet. M. de Las Cases interrompit :

— Nous vous donnons trois femmes. Abandonnez-nous le préfet.

Cette fois c'était trop drôle et l'*Officiel* mentionne : *Rires*. Mais ce fut court :

— Je n'abandonne personne, reprit gravement l'orateur...

Des propos admiratifs et la place importante donnée aux femmes dans de la tutelle nationale des pupilles, au prix d'accrocs aux vieilles lois, furent l'amende honorable du Sénat pour ces petits péchés et le plus beau témoignage d'estime et de confiance.

En même temps que les pouvoirs publics apprenaient, grâce au zèle patriotique des femmes, la valeur sociale de leur activité, ils sentaient chèrement l'erreur de s'en être auparavant trop désintéressés. Les milliards que les allocations auront coûté au budget resteront une leçon. Si les femmes en général avaient possédé des moyens personnels de gagner leur vie, et si celles qui la gagnaient n'avaient point encombré de trop rares et trop vagues professions — justement les plus éprouvées en toute crise — le départ de l'homme ou le chômage ne les eussent point si lourdement jetées à la charge de l'État. C'est là une constatation bien faite pour incliner les gouvernements futurs, chargés de régler les dettes de guerre, non seulement à utiliser les dévouements féminins, mais à favoriser le travail des femmes.

Dans cette évolution générale de l'opinion sur les droits et les devoirs des femmes, il faut mentionner l'attention toute spéciale que les circonstances valent à la maternité. On s'inquiète de l'honorer, de l'aider. Une bienveillance inédite se manifeste envers la maternité illégitime. C'est, il est vrai, à ce même sujet que les critiques s'en prennent : sous prétexte de réserver la femme à cette tâche indispensable, on prétend qu'elle s'abstienne de toutes les autres. Mais ni les femmes, ni le pays ne se laisseront persuader. La crise de la natalité, bien antérieure à la guerre, est la faillite même de cette règle arbitraire trop longtemps supportée. Il est clair que l'on favorisera d'autant mieux les naissances que la mère sera plus sûre de pourvoir seule, s'il le faut, à la subsistance de ses petits, et ne sera pas condamnée, au nom de la maternité, à toutes les abdications. Il s'agit, non pas de prétendre obliger la femme à n'être que mère, mais de lui donner toutes les possibilités de le devenir avec joie. Du reste les hésitations qui pourraient, là comme ailleurs, retarder certains consentements à l'émancipation féminine ne résisteront pas aux nécessités de l'avenir. Les années de guerre auront disposé les peuples à libérer l'action des femmes ; l'après-guerre les y obligera par la réduction du nombre des hommes. D'innombrables veuves devront subvenir aux besoins de la famille et exercer l'autorité ; d'innombrables jeunes filles devront s'armer pour vivre sans mari. Et la France, en deuil de ses fils, appellera plus que jamais ses filles au secours de sa production, de son administration, à la lutte contre les fléaux intérieurs qui la menacent.

Ce qui se passe depuis deux ans prouve combien la pression des circonstances est capable de réaliser rapidement les réformes les plus ardues... Des propositions de loi qui traînaient au Parlement, soumises à cette force d'inertie que la paresse des uns, la timidité des autres mettent au service des abus, ont subitement abouti. On sait ce qu'il en fut pour l'interdiction de la vente de l'absinthe ; le minimum de salaire des ouvrières à domicile ; la légitimation des adultérins que la soi-disant sauvegarde de la famille paraissait vouer à un sort incertain ; enfin la légitimation des bâtards orphelins de la guerre ; et l'on a vu le Sénat régler récemment

en deux séances la vieille question de l'enseignement technique obligatoire. Sur ces cinq projets, un concerne exclusivement les femmes et trois les intéressent tout particulièrement, tant il est vrai que dans notre démocratie le progrès tient en grande partie au relèvement de la condition féminine.

Plus édifiante encore est cette loi des Pupilles de la Nation où non seulement le concours des femmes fut largement inscrit, mais qui pour en user mieux décrète une stupéfiante dérogation au droit commun. Le Sénat qui, depuis dix ans, n'a pu se décider à examiner la loi, votée par la Chambre, qui permet aux femmes la tutelle légale des orphelins et la participation aux conseils de famille, a d'un coup donné ce double droit aux parentes des orphelins de la guerre autres que la mère et la grand'mère qui seules le possédaient auparavant ; de plus l'Office national pourra déléguer à des femmes ses propres pouvoirs de tutelle légale sur les orphelins sans famille.

Enfin, dans nombre de commissions ou de conseils officiels anciens ou nouveaux, les femmes naguère laissées à l'écart ont été appelées.

Cet ensemble de considérations suffit sans doute à justifier la confiance des féministes dans l'avenir. Si les femmes ont compris que leur situation inférieure faisait tort à elles-mêmes, aux leurs, à toute la société ; si l'opinion s'est rendu compte qu'elle s'était trompée sur leurs aptitudes et leur mission ; si enfin elles ont de plus en plus besoin d'agir et que l'on ait de plus en plus besoin de leur activité, l'émancipation féminine est sûre de l'avenir.

***

Le féminisme se doit de travailler à ce progrès par une action morale plus intense que jamais. Son but fut toujours d'entraîner la femme à obtenir, puis à occuper dignement sa juste place en ce monde. Depuis cent vingt-cinq ans qu'il le poursuit, on a pu lui reprocher de manquer parfois de la prudence et de la patience opportunes dans une atmosphère hostile. Mais aujourd'hui que l'atmosphère est changée, que le salut du pays appelle d'urgence les forces féminines, il

doit convaincre les autorités de traiter partout la femme en égale de l'homme, et faciliter à la femme l'accomplissement harmonieux de ses anciens et de ses nouveaux devoirs. Il importe que l'ordre social se modifie sans retard en raison de ce brusque accès des femmes à l'activité extérieure, afin d'amoindrir le plus possible les désordres inhérents à tout changement social, si bienfaisant soit-il.

De ces désordres, l'essor actuel nous offre malheureusement quelques preuves. Mais le perfectionnement futur doit être guidé par le relevé des fautes présentes. Pour tracer le plan de l'œuvre de demain il suffit de reprendre le programme féministe d'hier, en y joignant la vue des moyens propres à le réaliser rapidement. C'est toute la réforme de l'éducation, des conditions du travail, du mariage, de l'assistance, de la prévoyance, de l'hygiène, de la moralité sociales, de la politique; je n'en prétends donner, bien entendu, que les grandes lignes.

Les féministes n'ont cessé, tout en veillant au progrès général de l'éducation, de réclamer qu'elle soit identique pour les garçons et pour les filles. Il a été fait beaucoup en cette voie. Beaucoup reste à faire.

Et d'abord, la part de l'éducation physique à l'école doit être augmentée pour tous, et rendue semblable pour les frères et les sœurs, non seulement par l'enseignement de l'hygiène, mais par la gymnastique. Insuffisant pour les garçons, l'entraînement aux exercices du corps est à peu près nul pour les filles. On commence à s'inquiéter de l'étendre en faveur des premiers, mais on demande aussi des mères et l'on semble oublier que pour qu'il y ait des mères fécondes et résistantes, les filles doivent pousser saines et robustes. Or, jusqu'ici, en leur mesurant chichement, sous prétexte de modestie et de grâce, la permission au grand air et au mouvement, on n'a cessé d'atrophier en elles les mères futures. La réaction commencée contre cette erreur depuis une vingtaine d'années n'a donné que de faibles résultats, tant à cause de la résistance routinière des familles que du peu de loisirs laissé aux filles par le ménage ou le métier. Le sport féminin est demeuré presque exclusivement un privilège d'oisives. Aussi faut-il que

les exercices physiques ne soient point un luxe, au sortir de l'école, mais prennent l'enfant dès l'école maternelle pour toute la durée de sa vie scolaire ; après quoi il aura acquis le goût et devra trouver la possibilité de les continuer.

Autant que des corps sains, des âmes saines seront nécessaires à la prospérité du pays ; pour cette œuvre, il faut une extension de l'éducation morale, principalement en ce qui concerne les relations de l'homme et de la femme. Si l'on veut des ménages jeunes, unis, qui donnent des enfants à la France et sachent bien les élever, il faut mettre à bas les conventions qui provoquent la guerre des sexes, désignent au jeune homme la femme comme une proie ; qui les poussent ainsi à se vaincre l'un l'autre par la force ou par la ruse. En ceci d'ailleurs l'éducation masculine laisse beaucoup à désirer.

C'est dans la famille, à l'école que garçons et filles devront apprendre le respect mutuel, la simplicité, la franchise en tous leurs rapports. Ce vœu implique une éducation des parents et des maîtres que des manuels, des conférences pour les uns, une préparation pédagogique plus parfaite pour les autres, avertiraient des erreurs trop communes à ce propos.

Il est constant, par exemple, d'entendre exalter chez les garçons le sentiment de leur supériorité sur les filles, encourager celles-ci à la duplicité, à la moquerie envers leurs petits camarades et jeter ainsi entre eux les germes d'un mépris mutuel.

A la rectitude de la direction quotidienne devra s'ajouter, à l'école, un enseignement moral plus développé, plus insistant, plus concret, capable de communiquer graduellement à l'élève la science de toutes ses responsabilités présentes et futures, la volonté et la force d'y faire face. En un mot il convient d'organiser ce qu'on appelle, faute d'un autre terme, l'éducation sexuelle. Si la forme de cet enseignement se cherche encore, en revanche, le fond en est solidement établi sur le principe dit de « l'Unité de la Morale ». Le féminisme désigne par cette formule la campagne qu'il mène en faveur de cette autre révolution par laquelle les lois et l'usage exigeront de l'homme autant que de la femme la pureté des mœurs et leur appliqueront à tous deux en cas de faute, les mêmes sanctions.

L'introduction à l'école de l'éducation sociale, à peu près inconnue de l'école à l'heure actuelle, sera, pour la moralisation de la jeunesse, un puissant secours. La parité de l'éducation sur toute la ligne semble, en effet, un des meilleurs moyens d'épurer les rapports des jeunes gens et des jeunes filles en leur créant, dès l'enfance, des intérêts communs autres que les plaisirs des vacances d'abord, de la rue ou du monde ensuite. Or l'éducation sociale leur fera partager les plus nobles de toutes les préoccupations, dont il ne sera plus permis à personne de s'abstenir. Des leçons, des œuvres leur apprendront à connaître les maux dont souffre leur pays et à travailler ensemble pour les atténuer.

Une instruction semblable rapprochera davantage encore leurs esprits ; elle préparera leur rencontre, leur accord au cours de carrières professionnelles, ouvertes en principe aux femmes, mais dont la différence des programmes secondaires les tient trop souvent éloignées. *La section d'éducation du Conseil national des Femmes* mène une campagne contre cette inégalité.

On a commencé, en général, à comprendre que l'éducation pratique si négligée jusqu'ici est indispensable au bien de la famille et du pays. Mais les féministes qui réclament l'enseignement ménager à l'école n'entendent point en priver les garçons. L'éducation professionnelle qui suivra l'école, et que d'intelligentes lois vont rendre obligatoire pour tous, s'inspirant avant tout du souci des vocations, pourra abolir aussi les spécialisations arbitraires qui, divisant les professions en masculines ou féminines, ont gâché et gâchent encore tant de dons naturels précieux.

Disons maintenant comment le féminisme peut aider pratiquement à ce vaste progrès de l'éducation. Certes, on ne saurait dédaigner la création de cours complémentaires divers; de sociétés extra-scolaires ou post-scolaires de gymnastique, d'éducation morale, sociale ou pratique, suppléant aux insuffisances de l'école ; mais le principal effort doit tendre à rendre celle-ci suffisante. On y contribuera, cela va de soi, par une vigilante propagande auprès des pouvoirs publics pour chaque réforme désirable. La faculté pour les femmes d'exercer les

fonctions officielles de déléguées cantonales, de secrétaires de mairie, de membres des conseils et des commissions de l'Instruction publique, leur permettra, en ce sens, une activité de plus en plus efficace.

Mais ce ne doit pas être la seule. Ce qui dans l'enseignement, comme ailleurs, protège la routine, c'est la peur administrative des innovations et l'éternel manque d'argent. Il faudra donc que l'initiative privée s'arrange pour introduire elle-même à l'école les éléments absents, c'est-à-dire en prendre à sa charge l'organisation et les frais. C'est difficile : ce n'est pas impossible. Une fédération d'œuvres qui établit actuellement l'enseignement ménager dans les écoles d'un arrondissement parisien [1] en fournit l'exemple.

Nous avons assez indiqué chemin faisant quel intérêt la famille et la société ont au travail des femmes pour n'avoir pas à y revenir longuement. Il faudra collaborer à l'éducation professionnelle, créer des débouchés, faire hausser les salaires, soutenir de toutes façons les travailleuses, poursuivre en les élargissant les efforts qui, dans les lois et les mœurs, ont valu déjà aux femmes leurs meilleurs succès. Des dévoûments nombreux n'ont pas attendu la fin de la guerre pour se mettre à l'œuvre; nous en voyons les effets dans l'ouverture aux jeunes filles des écoles supérieures de commerce; la création à Paris d'une école de ce genre, spéciale aux femmes —la Chambre de commerce, contrairement à l'exemple de presque toutes celles de province, ayant refusé de les accueillir dans la sienne ; la fondation d'une École hôtelière féminine, de l'*École Rachel* où plusieurs ateliers initient des ouvrières et des artistes à des travaux avantageux inaccoutumés aux femmes [2]. Mais le féminisme devra surtout instituer un organisme général qui faciliterait l'immense transformation en cours de la destinée féminine. Ce serait quelque chose comme un office central du travail féminin, qui, patronné par les pouvoirs publics, coordonnerait, soutiendrait, provoquerait au besoin les efforts

1. Union centrale des Œuvres d'assistance du XVIe arrondissement.

2. L'honneur de ces trois fondations revient pour la première à l'*Association des Institutrices diplômées* et au ministère du Commerce; pour la seconde à la *Vie féminine* et au *Touring-Club* ; pour la troisième à madame Cruppi et à M. Léonard Rosenthal.

privés ; grouperait les travailleuses, les orienterait dans le choix d'une profession, les placerait, les renseignerait en toutes choses, leur donnerait un appui juridique à l'occasion, et, s'il le fallait, leur obtiendrait des secours.

Que pourra le féminisme pour conjurer la crise du mariage?

D'abord, il favorisera les unions jeunes et spontanées par le relèvement de l'éducation morale de l'homme, et par la généralisation du travail féminin, assurant à toutes les jeunes filles, à défaut d'une dot, un revenu professionnel. De plus, il continuera ses campagnes contre le régime matrimonial actuel, qui crée entre les époux une subordination injuste et en fait trop souvent des ennemis.

Plus que jamais il faut vouloir atténuer le funeste principe de l'autorité maritale qui annihile l'épouse et la mère, et qui, en outre, contrecarre tous les progrès de la condition féminine, au détriment d'une multitude d'intérêts familiaux ou nationaux ; c'est lui qui explique le stage interminable de lois comme celle qui, donnant aux femmes le droit de tutelle, rendrait des mères aux orphelins; l'application incomplète d'autres textes législatifs, tel celui de juillet 1907 défendant le gain de la femme mariée contre le mari.

Le développement, le perfectionnement de l'assistance, de la prévoyance, de l'hygiène sociales, l'épuration de la moralité publique offrent aussi au féminisme un vaste champ d'action. On peut aller jusqu'à souhaiter que se réalise le vœu d'un « service social » obligatoire pour les jeunes filles, comme le service militaire l'est pour les jeunes gens. Espérons que nous ne nous laisserons pas devancer en ce projet par l'Allemagne, où déjà la Croix-Rouge, forte de 500 000 membres, accepte des engagements de quatre ans pour la lutte contre la tuberculose, l'assistance aux familles des soldats, etc. Dans ce domaine aussi des organismes centralisateurs nous manquent : bureaux de renseignements, fédérations d'œuvres dont on trouvera d'excellents modèles à l'étranger; la guerre en a suscité un à Paris, cette Union centrale des Œuvres du XVIe arrondissement à laquelle j'ai déjà fait allusion.

La pensée dominante du féminisme sur ce point sera d'adapter l'assistance, de quelque nom qu'on l'appelle :

secours, solidarité, mutualité, prévoyance, aide-morale, aux besoins nouveaux de la femme célibataire ou mariée; et par là on allègera souvent de séculaires souffrances.

Les Foyers de la jeune fille qui furent un des premiers rêves du féminisme, que de modestes apôtres tentèrent de lancer en 1830 et 1848 et que les derniers vingt-cinq ans ont vu naître, devront se multiplier à l'infini ; de même toutes les œuvres de protection qui tiendront la jeunesse féminine à l'écart de ce que les pétitions de 1787 appelaient « les abîmes du vice ».

Puis, afin que les femmes consentent sans angoisse à mettre des enfants au monde et les puissent élever sans martyre, pour les mères veuves, pour toutes les mères pauvres, ouvrières ou bourgeoises, il faut, en hâte, inventer et réaliser ce qui peut assainir et embellir la vie du foyer ; il faut se préoccuper de la question des « Maisons à bon marché », dont la multiplication et le perfectionnement contiennent tout l'idéal du renouveau familial. Et il faut que, de plus en plus, soit soulagée la mère dans ses chères, mais excédantes, épuisantes tâches. Le système tout récent de collaboration maternelle auquel concourent des œuvres diverses : pouponnières, crèches, garderies, colonies de vacances, placement permanent des enfants, dispensaires, consultations, hospitalisation, infirmières visiteuses, visiteuses-marraines, etc., et qui a pris tant d'extension depuis la guerre, devra se compléter et se concentrer autour du logis. On ne doit pas oublier non plus que les secours directs aux mères, avant ou après la naissance, gagneraient à être moins mêlés de l'amertume des démarches et du temps perdu, ainsi qu'à devenir plus abondants. Ah! la consolante mission que cette aide à la maternité pour celles à qui la guerre aura pris leurs enfants, pour celles qui n'en oseront plus espérer !

Est-il besoin, après le tableau de cette tâche immense, d'insister, sur la nécessité de donner pleinement aux femmes les moyens d'y travailler? Cette œuvre exige un concours des autorités publiques que les femmes ne sauraient obtenir fidèle et durable si elles restent dépourvues de droits politiques. On peut d'ailleurs considérer comme certain que si des fléaux tels que l'alcoolisme continuent, malgré les leçons de la

guerre, à menacer la France de mort sans que le Gouvernement et le Parlement osent ou puissent les enrayer, c'est parce qu'il y a des électeurs et pas d'électrices, des députés et pas de députées, des conseillers municipaux et pas de conseillères. Lorsque les féministes reprendront avec une insistance plus vive leur revendication des droits politiques féminins, ce sera pour que les femmes reçoivent avec eux, non la récompense de leur effort de guerre, mais la possibilité de le continuer en tout temps et de l'accroître ; parce qu'il leur serait impossible d'accomplir leur devoir de Françaises sans devenir des citoyennes.

C'est encore ainsi qu'elles pourront prendre leur part de l'œuvre internationale qui s'imposera à la France plus haute et plus vaste que jamais. On sait quelle magnifique entente entre l'élite universelle des femmes constituaient les grandes confédérations féministes : le *Conseil international des Femmes* et l'*Union internationale pour le Suffrage des Femmes*. Les conséquences de la guerre nous écarteront pour longtemps des femmes de nos ennemis, on n'en saurait douter ; mais notre pays gardera au dehors des alliés et des amis plus nombreux auprès desquels ses filles pourront continuer à servir son prestige et sa prospérité. Grâce à leur aide, la civilisation aura toujours la France pour centre : une France en voie de repeuplement, conservant son idéalisme et ses grâces, mais progressant résolument dans toutes les voies de l'action réformatrice pour la réalisation de son idéal.

JANE MISME

A PROPOS

DE QUELQUES "ÉCHOPPAGES"

Les lecteurs de la livraison du 15 octobre ont été probablement surpris d'y trouver des « échoppages ». Dans l'article de M. Chailley, *le Maroc depuis la guerre*, quelques lignes çà et là sont remplacées par des points ; deux pages et un tiers de page ne présentent plus qu'un pointillé. Une vingtaine de lignes ont disparu de mon court article : *Si la guerre est bienfaisante?*

Les lecteurs ont aisément deviné que M. Chailley avait voulu parler à la page 796 de certaines difficultés, connues de tout le monde, qui nous venaient du côté d'Espagne. Ils savent aussi, par le contexte, que M. Chailley racontait, aux pages 791-793, l'échec d'El Herri. Enfin, par ce qui reste de mon article, aux pages 670 et 671, il n'est pas difficile de voir que j'expliquais ce que j'entendais par les mots : « une vie publique déplorable »...

Quels effets produisent ces suppressions? Elles font travailler l'imagination. Les lecteurs ont dû croire que le récit du combat d'El Herri est fâcheux pour notre renom. Ils l'ont dû

croire d'autant plus que la censure, au moment où elle a rendu la parole à M. Chailley, au bas de la page 793, a supprimé une épithète par laquelle l'écrivain caractérisait l'incident. Cette épithète était donc dure et véhémente? Or c'était un qualificatif courant et modéré.

En ce qui me concerne, des expressions ont été conservées, que je crois justes naturellement, mais qui sont vives. Le lecteur est donc autorisé à croire que je me suis exprimé avec une extrême violence, peut-être par intentions réactionnaires contre Parlement et Gouvernement, alors que je n'ai fait que regretter, dans l'intérêt des libertés publiques, certaines pratiques, dangereuses pour l'avenir de ces libertés.

Certainement la censure est nécessaire ; la preuve, c'est que le Gouvernement de l'Angleterre, le pays le plus libre du monde, n'a pas cru pouvoir s'en passer. Personne n'a l'idée de protester contre les précautions prises pour empêcher la divulgation des secrets militaires. On comprend bien aussi que la censure soit sévère aux écrits capables de troubler la paix publique ; mais ici l'exagération de la prudence peut avoir pour effet de supprimer toute libre discussion, et il y a des discussions nécessaires. Confisquer la liberté pour le temps de guerre, c'est nous exposer, pour le jour où il faudra la rendre, à des explosions désordonnées et furieuses. Les passions rattraperont le temps perdu.

Il faut reconnaître que la censure fait le plus difficile des métiers, et, par conséquent, ne pas se donner le facile plaisir de la critiquer et de se moquer d'elle. Mais, de même qu'elle juge, il est permis de la juger. Or, elle nous paraît atteinte de diverses phobies. N'a-t-elle pas longtemps essayé, par exemple, de voiler l'horreur de la guerre? La bonne intention est évidente : ne pas effrayer notre peuple, ne pas le dégoûter de la guerre. Mais notre peuple mérite vraiment qu'on le traite en peuple d'hommes. J'ai eu l'occasion de dire ici même [1], et je répète que le Gouvernement a eu tort, dès le début, de ne pas faire confiance au pays. Les communiqués des premiers temps de la guerre furent déplorables, et le souvenir en est

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er juillet 1916.

pénible. Depuis, le public a toujours eu le sentiment qu'on lui ménage la vérité ; de là, de sa part, une méfiance et une facilité à faire accueil à des bruits qui circulent, si absurdes soient-ils. Rien n'est plus imprudent que la prudence exagérée. Je voudrais que les censeurs en fussent bien convaincus.

ERNEST LAVISSE

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

LIVRES NOUVEAUX

AVEC L'ARMÉE D'ORIENT, NOTES D'UNE INFIRMIÈRE A MOUDROS,
Par **Jeanne Antelme.**

Un joli livre que l'Académie française a justement désigné à la faveur du public. Madame Jeanne Antelme y transcrit d'une plume délicate, tantôt ses impressions personnelles, tantôt les récits rudes et grandioses de ses blessés, soldats et marins. On lira avec une émotion particulière certains passages, comme l'attaque navale du 19 mars 1915, avec l'agonie du *Bouvet*, ou l'évocation d'un enterrement militaire à l'île de Moudros, dans l'incomparable lumière d'un coucher de soleil oriental.

UNE AME D'AMANTE PENDANT LA GUERRE,
par **Pierre de Valrose.**

Ce roman d'un auteur nouveau qui donne déjà mieux que des promesses se divise en deux parties: l'une délicate et finement nuancée consacrée à une idylle mondaine, l'autre toute d'émotion nous transporte dans les ambulances où les mondaines d'hier au chevet des blessés deviennent les sœurs de charité d'aujourd'hui. Tout cela est intéressant et d'une jolie qualité littéraire.

EN ALSACE RECONQUISE,
Par **Ed. Bauty.**

Le rédacteur en chef de *la Tribune de Genève* publie les impressions du front recueillies l'été dernier en Alsace. On y lira avec émotion l'hommage rendu non seulement à nos combattants, mais aux soldats-administrateurs et aux soldats-instituteurs qui, la terre aussitôt reconquise, ont entrepris, en pleine guerre, le travail d'organisation de la paix.

LECONTE DE LISLE,
Par **Désiré Toupance.**

L'auteur a voulu donner ici, non une histoire anecdotique de Leconte de Lisle et de son école, mais une sorte de biographie intellectuelle. Il étudie les moules de sa pensée, sa langue, son style, son rythme, discute les principales imputations dont son œuvre a fait l'objet : l'abus de la description et la prétendue impassibilité. On ne lira ni sans intérêt ni sans profit ces pages consciencieuses et judicieuses.

LE LIVRE DU SOUVENIR,
par **Paul Ginisty et Arsène Alexandre.**

Soigneusement documenté, illustré de photographies frappantes, ce *Guide du Voyageur dans la France envahie en 1914*, nous fait parcourir, de Meaux à Reims, les villes et villages occupés temporairement par l'ennemi et revivre, par des anecdotes émouvantes, ces jours d'angoisse où la fermeté des populations s'opposait vaillamment à la brutalité du conquérant.

L'INEFFAÇABLE,
par **Miguel Zamacoïs.**

La guerre, qui interrompt avec brutalité les jeux aimables des poètes fantaisistes, leur fournit en revanche des inspirations tout autres, douloureuses et frémissantes, dont plusieurs ont tiré parti avec une souplesse d'esprit et de talent bien française. C'est ce qu'a fait M. Zamacoïs ; il nous donne dans l'*Ineffaçable* des poèmes vibrants, où les mots font flèche, où la verve et le brio coutumiers de l'auteur servent l'indignation et la pitié généreuses. Ni les ailes ni l'aiguillon ne manquent à cette poésie.

CHOSES DE L'INDO-CHINE CONTEMPORAINE,
par **Maurice Rondet-Saint.**

C'est pour faire connaître et apprécier du grand public les richesses de notre Indo-Chine que M. Rondet-Saint a écrit ce livre : on n'y trouvera donc pas un traité technique et complet, mais une suite d'aperçus ingénieux et d'études de détail, sur l'armée, le commerce, l'agriculture, le tourisme l'art, etc., au Cambodge, en Cochinchine et au Tonkin.

LES CHANTS DE LA TOURMENTE,
Par **Maurice Pottecher.**

C'est une suite de poèmes imagés où l'héroïsme et la pitié se mêlent, où alternent la voix de la patrie et celle de l'humanité. Le livre est à la fois d'inspiration populaire et de forme artistique. Sous la variété des rythmes, on y trouvera, avec l'unité du sentiment et de la pensée, un grand nombre de récits où l'émotion abonde et ces *Chants de la Tourmente* occuperont certainement un rang très distingué parmi les volumes inspirés aux poètes par la guerre.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Wagram* 16.20), *dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de 2 fr. 50.*

POCHY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, Faubourg Saint-Honoré, Paris.